ROBERT AMBELAIN

AU PIED DES MENHIRS

Introduction à l'Etude des Doctrines Celtiques



EDITIONS NICLAUS
34, Rue Saint Jacques - PARIS (6e)
1945

AU PIED DES MENHIRS

« Le Vrai, à la face du Monde... »
(Cri d'ouverture du Gorsedd).
« Honore les Dieux, sois bon, cultive les vertus viriles... »
(Axiome druidique).

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

Eléments d'Astrologie Scientifique : Etoiles fixes, Comètes et Eclipses. — Un volume in-12, 96 pages, avec Tables de positions, Périhélies cométaires, etc... (Paris 1936. — Beetemalle, éditeur.)

Traité d'Astrologie Esotérique : Les Cycles. — Un volume 271 pages, 20 figures et tableaux. (Paris 1937. — Editions Adyar.)

Eléments d'Astrologie Scientifique : Lilith, second satellite de la Terre. (En collaboration avec J. Desmoulins.) — Un volume 48 pages, Ephémérides depuis 1871. (Paris 1938. — Editions Niclaus.)

Traité d'Astrologie Esotérique : L'Onomantique. — Un volume grand in-8° raisin, 251 pages, 23 figures. (Paris 1938. — Editions Aydar.)

Dans l'Ombre des Cathédrales : Etude sur le Symbolisme architectural et décoratif de Notre-Dame de Paris, dans ses rapports avec l'ésotérisme hermétique, les doctrines secrètes, l'Astrologie, la Magie et l'Alchimie. — Un volume grand in-8° raisin, 302 pages, 6 hors-textes en phototypie, 8 figures. (Paris 1939. — Editions Adyar.)

La Géomancie Magique. — Un volume in-12, 205 pages, 30 figures. (Paris 1940. — Edition Adyar.)

Traité d'Astrologie Esotérique : l'Astrologie Lunaire. — Un volume grand in-8° raisin, 193 pages, 50 figures. (Paris 1942. — Editions Niclaus.)

Adam, Dieu Rouge. La Gnose des Ophites, l'ésotérisme judéo-chrétien, les doctrines luciférienne et rosicrucienne. — Un volume in-16, 248 pages, 3 figures, 1 hors-texte en phototypie. (Paris 1941. — Editions Niclaus.)

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Sanctuaires et Symboles : Introduction à l'étude des Rapports ésotériques unissant l'Homme et l'Univers.

L'Illuminisme en France (1643-1943). — Le Martinisme, historique et doctrinal : les « Chevaliers Elus-Cohen de l'Univers », la Compagnie des « Supérieurs Inconnus », les Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte ».

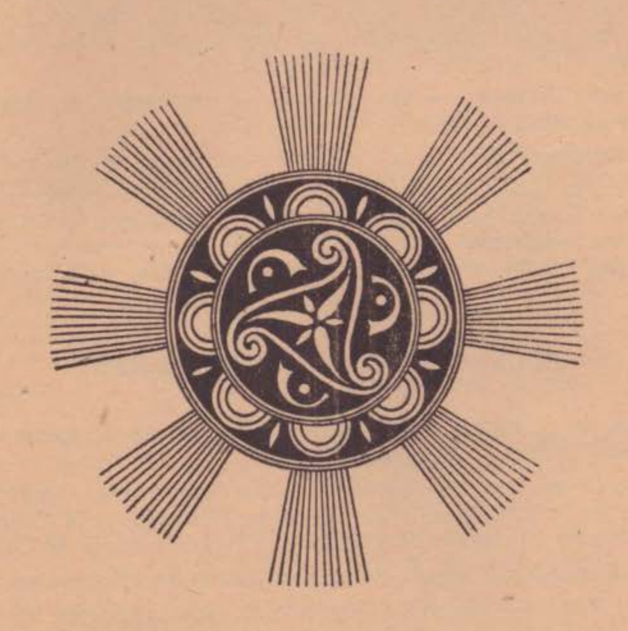
Süffa : Introduction à l'étude de la Mystique et de l'Esotérisme musulman.

Infanterie « 40 ». — Souvenirs de guerre, la vie aux groupes francs.

ROBERT AMBELAIN

AU PIED DES MENHIRS

Introduction à l'Etude des Doctrines Celtiques



EDITIONS NICLAUS
34, Rue Saint Jacques - PARIS (6e)
1945

TABLE DES MATIERES

NOTE DE L'AUTEUR

Le manuscrit de cet ouvrage a été composé durant les années d'occupation 1942-1943. La parution en a été retardée pour les motifs suivants.

Le gouvernement Pétain, servilement aux ordres de l'Allemagne nazie, avait institué, dès l'été 1941, un soi-disant « Comité de Répartition du Papier et de Contrôle du Livre », comité qui était en réalité une censure politique et confessionnelle. Les manuscrits, proposés par les éditeurs, étaient remis par ce comité à des « lecteurs », soigneusement choisis, spécialisés dans une catégorie bien définie : histoire, philosophie, roman, etc... Ils accordaient ou refusaient l'imprimatur au gré de leurs opinions et appréciations personnelles. Comme ils avaient été choisis par Vichy et devaient donner au gouvernement Pétain toutes garanties idéologiques et collaborationistes, on se doute bien dans quel esprit fonctionnait leur choix !

Nous eûmes le tort de remettre en lecture à ce comité un manuscrit traitant de l'histoire des divers mouvements « martinistes » depuis le XVIII[e] siècle (Elus-Cohen, Initiés de Saint Martin, Chevaliers-Bienfaisants de la Cité-Sainte, etc...). Ceci nous rendit suspects ! Et les services antimaçonniques du ministère de la Justice (actionnés par Jean MARQUES-RIVIÈRE !) nous mirent aussitôt en surveillance. Nous dûmes mettre nos livres, manuscrits, documents, en lieu sûr (les saisies étaient fréquemment pratiquées par les sbires de Vichy), et abandonner tout espoir de publier notre étude sur les survivances et les traditions celto-nordiques avant que le temps de la liberté de conscience et de presse fût enfin revenu.

Aujourd'hui, c'est chose faite. Voici que la Lumière tant espérée se lève à l'orient du monde, et que derrière le Menhir symbolique, les trois Rayons celtiques jaillissent de nouveau. Les vieux dieux sauvages de la sombre Germanie, d'Hirmensul à Odin, cèdent la place à l'Apollon d'Hyperborée, et c'est toute notre vieille civilisation *gauloise* qui rayonne de nouveau. Que ces pages, unissant en un même faisceau la tradition méditerranéenne et la tradition druidique, parviennent à faire connaître aux Occultistes la pure sagesse qui s'en dégage, et ce sera la plus belle récompense que nous osions ambitionner...

R. A.

Solstice d'Hiver 1945.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ARBOIS DE JUBAINVILLE. — Cours de Littérature Celtique (Paris 1892).

AR BIHAN (Christian Descormiers). — De quelques analogies ou divergences religieuses et sociales dans les civilisations celtique et égyptienne (Paris 1934).

LE BRAZ (Anatole). — Vieilles histoires du pays breton (Paris 1906).

LE BRAZ (Anatole). — La légende de la Mort chez les Bretons Armoricains (Paris 1928).

DOTTIN. — Contes et Légendes d'Irlande (Paris 1901).

DOTTIN. — Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique (Vannes 19..).

DIVERRES (P.). — Le plus ancien texte des Meddygon Myddfaï (Paris 1913).

FREMINVILLE (de). — Les Antiquités de la Bretagne (Brest 1832).

HUBERT. — Les Celtes à l'époque de la Tène.

KALEDVOUCH (Yves Berthou). — Sous le Chêne des Druides : les Triades Bardiques, avec texte original gallois (Paris 1931).

LADMIRAULT (Paul). — Le Livre du Bardisme : abrégé du Bardas (Paris 1931).

LOTH (J.). — Les Mabinogion du Livre Rouge de Hergest (Paris 1913).

LOTH (J.). — Les variantes du Livre Blanc de Rhydderch (même ouvrage).

MARE (J.). — Essai sur les Antiquités du Morbihan (Vannes 1825).

GENTY (Patrice). — La Tradition Celtique (Paris 1937).

SAVORET (A.). — Du Menhir à la Croix (Paris 1932).

SJŒSTEDT (Marie-Louise). — Dieux et Héros des Celtes (Paris 1940).

SOUVESTRE. — Les derniers Bretons (Paris 1858).

Manuscrits :

Documents divers provenant d'archives privées.

Revues :

NEMETON. — Revue celtique (Laval, depuis 1942).

INTRODUCTION

CET ouvrage est bientôt le quatrième que nous consacrons à l'étude et au commentaire des hautes doctrines ésotériques. Et si nous nous sommes toujours attachés à rendre du mieux que cela nous était possible, et l'atmosphère mystique et l'enthousiasme de ceux qui jadis les firent leurs, nous ne les avons pas épousées toutes, on s'en doute bien !

Mais nul ouvrage ne nous aura procuré autant de joie en sa rédaction, que ces pages consacrées à l'étude et au dépouillement des Traditions Celtiques, aucun n'éveillera en nous autant de résurgences et d'échos.

Peut-être est-ce notre propre hérédité familiale, et le fait que nous soyions celte intégralement et sans contestation possible, qui justifient que telles pages de ce petit livre ont été écrites le cœur battant d'une joie inexprimable, et que les mots eux-mêmes, les vieux mots de l'Armorique, raniment en nous-même un mystérieux amour ?

Cette tâche n'avait pas encore été faite. Et les grands génies que la terre d'Armor a vu naître depuis déjà un siècle, ne se sont pas attachés à pénétrer le mystère et l'ésotérisme de sa mysticité. Terre de légende et de rêve, la Bretagne nous apporte pourtant une magnifique corbeille ! Car au sein de ses Triades, mêlé au conte populaire, colporté par le folklore si traditionnaliste de la Cornouaille, du Léon, ou du pays de Trégor, le Celtisme tout entier s'exprime, en un verbe magnifique et pur, criant de clarté et de précisions. Et devant cette inexplicable carence d'un peuple, reniant ses dieux en apparence, par l'indifférence de ses poètes et de ses littérateurs, nous avons osé toucher les blocs écroulés près des vieux temples, nous avons osé mettre nos pieds dans la trace de ceux de nos devanciers. A notre tour, dans l'*hent ar Maro*, le « chemin des morts », nous avons repris le pèlerinage, et c'est le résultat de nos recherches que nous exposons ici.

La race celtique tout entière est une énigme.

« Quel est donc le mystère des lointaines origines de notre race, vouée aux navigations lointaines, nous dit Etienne Nicol, qui fait qu'un Breton ne donne sa pleine mesure s'il n'a touché du pied, comme si elle était maternelle, la terre de Beauté classique sur laquelle régnèrent les dieux anciens, et d'où vient qu'en arrivant dans Athènes et dans Rome, il lui semble rentrer chez lui et se réveiller d'un songe ? »

Phénomène parfaitement exact ! En nous, se mêlent le sang venu de Grande-Bretagne dans les veines de l'intellectuel que fut notre aïeul, et celui de Petite-Bretagne de nos ancêtres maternels. Or, il a fallu que nous contemplions un jour le bleu inexprimable de la mer latine, que nous nous plongions dans la douceur si prenante des rivages méditerranéens, pour que nous prenions enfin conscience de notre véritable personnalité occulte ! Et c'est aux Iles de Lérins, dans le vieux monastère de Saint-Honorat, près du puits où

médita et pria Apollonius de Thyane, que nous avons enfin compris intuitivement les liens mystérieux mais réels qui unissent, par delà des régions étrangères et des différences de climat considérables, le Pythagorisme éclos au beau soleil latin, et le Celtisme né tout près des eaux glauques d'Armorique...

Ce revirement n'est pas nouveau pour qui connaît un peu l'âme celte. Dans l'anthologie illustrée intitulée « La Bretagne », Anatole Le Braz a tracé du Celte un portrait saisissant : « On a dit de la Bretagne et de sa structure, qu'elle avait moins de chair que de nerfs. Ainsi en est-il du Breton. C'est avant tout un nerveux, un impressionnable. Son entêtement proverbial, sujet d'ailleurs aux plus brusques variations, l'a fait prendre pour un volontaire, alors que sa faculté dominante est la *sensibilité*, une sensibilité de Celte, frémissante, inquiète, ombrageuse, et que surexcite encore une imagination infatigable, toujours en travail. Il est rare qu'il ne se laisse pas diriger par elle, et, le plus souvent, il est à sa merci... Il n'y a pas d'être sur la constance duquel on puisse s'appuyer plus solidement, et il n'y en a pas dont la versatilité soit plus ingénieuse à vous décevoir... L'argent ne compte pas à ses yeux... Mais, une fois contaminé par la fièvre du lucre, vous ne rencontrerez pas de quémandeur plus naïvement éhonté... Son courage, quelles preuves éclatantes n'en a-t-il pas données ? En revanche, d'une timidité presque enfantine devant la vie, trop délicat pour se pousser, trop faible ou trop fier pour réclamer son dû, résigné au fait accompli... Conservateur, routinier, ennemi de l'initiative, prisonnier de la tradition, il l'est, certes ; mais curieux aussi de nouveautés, avide de changement, l'oreille tendue à l'appel de l'Aventure, le pied levé pour la marche à l'Inconnu, quel qu'il soit ! Arraché à sa passivité, il se rue dans l'audace. Réfractaire, ai-je dit ; et libertaire, faudrait-il ajouter ! Nul n'est plus respectueux de la règle ; nul n'en est plus impatient.. Hier : chouan ; demain : anarchiste ; sans cesse en réactions violentes contre quelque chose ou contre quelqu'un... Il ne saurait pas plus se dispenser de croire que de respirer. Mais il n'a pas une religion, il les a toutes. Sa foi, dans son ardeur éclectique, déborde les orthodoxies ! Comment s'étonner dès lors qu'elle s'en évade ? En fait, depuis Pélage et Abélard jusqu'à Lamennais, Renan, Le Dantec, les plus fervents exemples, non pas d'incrédulité, mais d'inversion de croyance, ont été fournies par la « pieuse » Bretagne... »

Quel portrait serait plus juste et plus fouillé ?

Du Celte de jadis, Renan, en son « Essai de Morale et de Critique », nous dit ceci :

« Un des traits qui frappèrent le plus les Romains, ce fut la précision de leurs idées sur la vie future, leur penchant pour le suicide, les prêts et les contrats qu'ils signaient en vue de l'autre monde. Les peuples plus légers du Midi, voyaient avec terreur en cette assurance, le fait d'une Race mystérieuse, ayant le sens de l'Avenir et le secret de la Mort. »

« Aussi loin, en effet, que nous remontions dans leur histoire, nous dit encore A. Le Braz, la préoccupation de l'au-delà, comme nous disons aujourd'hui, semble avoir exercé sur leur imagination un prestige vraiment singulier. César nous montre les Gaulois se réclamant, sur la foi des Druides, de la paternité du Dieu de la Mort, et faisant profession d'en être tous descendus. »

(Il s'agit là du dieu *Valfadir, « Père des guerriers morts »*, des traditions celtiques). « C'est pour cette raison, ajoute-t-il, qu'ils mesurent la marche du temps, non par les jours, mais par les nuits. Nous savons également, grâce aux *Commentaires* de César, quelle importance ils attachaient aux funé-

railles, quelle somptuosité tout exceptionnelle ils y déployaient. Et nous savons toujours, grâce à la même voie, que le principal souci de l'enseignement druidique était d'inculquer aux âmes la certitude qu'elles ne périssaient pas. »[1]

Sur la doctrine des Druides nous possédons peu de chose. Et l'index bibliographique du présent travail en souligne la pauvreté. Tout se borne à des commentaires et des déductions. A notre tour, nous nous sommes donc permis de tenter une reconstitution. Nous basant sur les textes bardiques eux-mêmes et sur les Triades, nous avons tenté de débroussailler le chemin épineux et sombre qui mène à la Théodicée Celtique, usant en cela du système scholastique cher aux théologiens. Pour le détail de la vie outre-tombe, nous avons utilisé le folklore gaëlique, gallois et breton, si riche de substance. Et de la poétique simplicité des vieux contes, nous avons vu se dégager peu à peu des brumes légendaires, tout une moisson d'enseignements ! Car les facultés supranormales, si fréquentes chez les individus de cette race, ont justement permis aux conteurs de retrouver intuitivement ce « climat » et cette « couleur » (si particuliers au légendaire breton) qui campent l'au-delà celtique, le « Mag Mor », dans une saisissante plausibilité. Ce sont eux qui, ajoutant des nuances et des accents particuliers au dit légendaire, en ont fait le canal et le véhicule d'une véritable tradition ésotérique. Et on comprend que l'église catholique ait toujours vu d'un mauvais œil la conservation et la perpétuité d'un folklore aussi suspect !

Dans son magnifique ouvrage « Les Légendes de la Mort », A. Le Braz pour clore son introduction, émet ce souhait sacrilège : « Puisse la *Légende de la Mort* n'être bientôt plus pour les Bretons qu'un souvenir, embaumé par l'un d'eux aux pages de ce livre, comme un linceul ! ». Eh bien ! non ! C'est *religieusement* que de telles traditions verbales se doivent de subsister. C'est avec vénération que le Celte doit perpétuer son légendaire. Car, derrière ce que le vulgaire considère comme une superstition surannée, et le dévôt comme une survivance d'un paganisme réprouvé, c'est une des plus magnifiques doctrines métaphysiques qui soient jamais issues de l'esprit des hommes qui nous parvient, pleine de jeunesse et de vie, riche d'enseignements libérateurs. A l'âme populaire celte, nous devons beaucoup, à ses croyances et à ses coutumes qui nous ont servi de fil d'Ariane dans le labyrinthe des hypothèses.

C'est à cette âme populaire, à ses croyances vivaces, que Le Braz avait dédié son livre :

Les conteuse, par les sentiers, dans les nuits noires,
Descendent vers les bourgs, leurs fuseaux dans les doigts,
Là sont les âtres clairs, et le cidre, et les noix,
Et le peuple attentif des écouteurs d'histoires !

Elles disent : « Salut !... » Et lointaines, leurs voix
Semblent venir du seuil plaintif des « purgatoires ».
Le souffle du Passé gémit dans leurs mémoires,
Comme le vent d'automne au cœur dolent des bois...

Vieilles aux yeux fanés ! Pèlerines du Rêve !
Vous m'avez par la main conduit vers l'Autre Grève...
Le navire idéal nous a pris à son bord !...

J'ai refait avec vous vos longues traversées,
Et vu se coucher, pâle, au fond de mes pensées,
L'astre apaisant et pur des pays de la Mort... »

---

(1) Le Braz. — Op. cit.

C'est donc avec respect que nous devons considérer ces humbles et prenants récits, et nous croyons leur rendre justice en reconnaissant ici même, au début du livre, toute la part qu'ils y ont apportée. Pour la Métaphysique celtique, nous avions le texte gallois des *Triades de l'Ile de Bretagne,* et sa traduction bretonne par Yves Berthou. Nous en donnons une interprétation française nouvelle, qui, si elle est moins littérale, utilise néanmoins davantage les finesses de notre langue. Pour l'Ethique, nous ne possédions plus rien. C'est donc vers la Grèce que nous nous sommes tournés. Arguant l'opinion des anciens auteurs qui font du Pythagorisme un rameau issu de l'Initiation druidique, nous avons présenté comme une morale celtique celle que le Maître de Samos nous révèle en ses vers immortels. Et les « Vers d'Or » de Pythagore viennent alors prendre place, à leur rang, parmi cette tradition. Pour lever un coin du voile qui nous masque les mystères de la Mort, les clés de la Migration vitale, et les arcanes de la Vie Posthume, nous nous sommes servi de la tradition *aryenne* avec le « Bardö Thodol » thibétain et égyptienne, avec le « Livre de la Demeure », rituel funéraire de l'antique Egypte. Par là, nous rejoignions la civilisation *rouge* atlantéenne. Est-ce là un acte si audacieux ? Nous ne le pensons pas. De l'Hyperborée à l'Atlantide, la route est courte... D'autant que les légendes de la Mort, en Bretagne, confirment *rigoureusement* le processus de la désintégration posthume selon les Thibétains. Quoi qu'il en soit, cet essai se présente avec le simple désir de résumer des données éparses et peu accessibles au grand public ; aussi, de mettre à la portée des celtisants une sorte de memento qui leur permette de comparer la Tradition raciale avec les autres, et de pouvoir aussi la soutenir, avec quelques arguments solidement étayés, le cas échéant. Mais surtout, de montrer que l'Occident possède, lui aussi, une de ces religions purement métaphysiques, qu'on supposait — jusqu'à présent du moins, — l'exclusif privilège de l'Orient...

A notre époque, les vieilles religions officielles, issues des cultes sémites ou asiates, déclinent et meurent doucement. Sclérosées par des dogmes étroits et stériles, se refusant par la voix de leurs prêtres à mettre autre chose à la portée de l'homme moderne que l'élémentaire bagage qu'on confie à la prime enfance, leurs jours sont comptés. Elles meurent de l'indifférence et de l'indulgence des foules modernes pour leurs mythes trop exotérisés. Mais il s'en faut néanmoins que ces foules soient exclusivement matérialistes ! Et l'engouement des peuples jeunes et neufs pour les croyances ou les théories les plus audacieuses, démontre sans conteste que l'âme humaine garde toute sa fraîcheur. Encore faut-il que ce qu'on veuille lui faire absorber possède la même vertu ! Et si les mystiques surannées sont incapables de limiter et d'endiguer le matérialisme bestial qui pointe depuis cent ans, peut-être d'autres mystiques, satisfaisant davantage l'esprit moderne, peuvent le faire. Il suffit de voir l'importance que la pensée bouddhiste, voire taoïste, a pris dans les milieux spiritualistes européens, pour admettre sans peine que n'importe quelle religion est susceptible de pénétrer les élites intellectuelles, si sa mystique repose sur une métaphysique suffisamment justificative de ses exigences. Or, cette condition, le Celtisme la remplit parfaitement. Sa simplicité même épaule considérablement la thèse de son bien-fondé. Sa conception divine demeure suffisamment abstraite pour éviter l'intransigeance dogmatique, inhérente à toute anthropomorphisation. Et son absolu monothéisme, tout en offrant au mystique des « manifestations » suffisamment évocatrices, permet au rationaliste scientifique de défricher, en toute indépendance d'esprit, les laborieux problèmes de l'Inconnu et de l'Autre Monde.

Qu'ajouter de plus ? On reprochait au message venu de l'Asie d'être anti-constructif, négateur en ses conclusions, et de détruire cette espérance, si chère à l'Homme d'Occident, en une vie future ou sa personnalité demeurait entière et complète. Le Celtisme nous apporte une métaphysique plus qu'une religion (ce qui n'est pas pour nous déplaire !) mais, de ce rationalisme apparent, il en dégage la certitude en une éternelle et personnelle vie. Que demander encore ?

Le temps fera justice de nos prétentions, ou, au contraire, les réalisera. L'idée celte est en marche, laissons-là cheminer ! Que d'autres, plus qualifiés que nous, reprennent le même espoir, fassent leur le même désir. Que des érudits, de l'envergure des Arbois de Jubainville ou des de la Villemarqué se rallient à la vieille mystique celtique, et les cultes étrangers s'effaceront doucement, avec la conquête des élites spiritualistes.

Et qui sait ? Un jour peut-être, quand les Cycles du Temps seront enfin bouclés, nos fils verront revenir les « anciens jours ». En eux et grâce à eux, par la *plénitude de cette race* que nous promettent les vieilles *Triades,* nous revivrons les grandes heures de l'Armorique. Et derrière les menhirs et les pommiers en fleurs, au fier soleil levant, monteront les Dieux d'Armor !...



« OIW », L'ABSOLU CELTIQUE

« Dieu ! Donne-nous Ta Force !
« Et dans Ta Force, le pouvoir de Souffrir !
« De souffrir pour la Vérité...
« Car dans la Vérité est toute ta Lumière,
« Et en Ta Lumière, tout le Gwenved !
« Or, dans le Gwenved, est l'Amour,
« Dans l'Amour, est Dieu,
« En Dieu, tout le Bien...

(Le « *Grand Livre de Margam* »,
la Prière des Voyants.)

« Accorde, ô Dieu, Ta Protection,
« Et en Ta Protection, la Raison,
« Et en la Raison Ta Lumière,
« Et en Ta Lumière, la Vérité...
« Car en la Vérité est Ta justice,
« En Ta Justice est l'Amour,
« Dans l'Amour, l'Amour de Dieu,
« Dans l'Amour de Dieu, tout le Gwenved,
« Toute l'Immortalité, tout le Bien...

(Le « *Grand Livre de Trahaiarn* »,
la Prière du Gorsedd.)

« Du Non-Etre, conduis-moi à l'Etre,
« Des Ténèbres à la Lumière, de la
« Mort à l'Immortalité... »

(Brihad-Aranyaka,
Upanishad : I, III, 28.)

I

Il n'est qu'un seul Etre, un seul Etre qui soit, très réellement. Hormis cet Etre, l'Etre par excellence, il n'en est pas d'autre. Car tous les autres êtres procèdent de lui, subsistent en lui et par lui, et retournent un jour à lui.

Il est tout ce qui aurait pu être, mais ne sera jamais.

Il est ce qui aurait pu être, et qui a effectivement été ; tout ce qui aurait pu être, et qui est effectivement ; tout ce qui pourrait être et qui très réellement sera.

Il est donc éternellement lui-même, l'Etre-des-Etres...



Cet Etre, Ineffable, Incréé, Parfait, nous autres les fils de la très vieille Celtide, nous le nommons d'un seul mot de trois lettres.

Ces trois lettres sont OIW, ou encore IOW, symbolisées par /|\ (1).

Parce que ce nom est le premier qu'on lui ait donné, secrète et mystérieuse est sa prononciation. Profères-le donc si tu peux, et surtout si tu sais...



Mais sache cependant que, pour éviter de manquer au respect et à l'honneur dus à la Puissance Suprême, et au Père-de-Tout, un barde ne doit jamais proférer ce Nom, sinon intérieurement et mentalement.

Car trois attributs le définissent mieux que tout nom vulgaire.

Il est en effet l'Amour, la Connaissance, et la Puissance.



De ces trois attributs primordiaux, naît alors sa Justice.

Mais sans l'un d'eux trois, il ne pourrait être nulle Justice au monde...

---

(1) En Egypte, ce glyphe était le symbole du culte d'Atem, — ou Rayon de Râ — première manifestation de la Lumière. (C. Descormiers : De quelques analogies religieuses et sociales dans les civilisations égyptienne et celtique, Paris 1934. — Heugel).

DE LA NATURE DE « OIW »[1]

Si « OIW » existe, que peut-il être ? Nécessairement un être purement *esprit,* car la Perfection doit être alors son attribut, et nos yeux et nos sens nous permettent alors de constater que, ce qui est purement matière, en est dépourvu en grande partie.

⁂

Que peut-on envisager, en déclarant que « OIW » est un Esprit ? Qu'il n'a point de forme corporelle particulière, qu'il est libre de toute matière, ou même de toute nature distincte de son être, sans que, pour cela, l'inverse soit véridique.

Il s'ensuit que « OIW » n'est pas un être comme tous les autres êtres qui ne sont que tels ou tels êtres particularisés. Il *est,* au contraire, au sens le plus véritable, le plus transcendant et le plus absolu de tous les êtres, soit l'Etre même.



« OIW » doit nécessairement être parfait, car il ne peut rien lui manquer. Il doit être la Bonté même, étant le principe et le terme de tout Amour. Il est l'Infinité, elle-même, n'étant et ne pouvant être limité par rien. Il doit pénétrer toute chose et être partout, car ce qui existe, existe nécessairement en Lui et par Lui.



« OIW » est nécessairement immuable, car il ne peut, étant la Perfection même, avoir besoin d'acquérir quoi que ce soit. Il est éternel, car il ne saurait y avoir de succession en Lui, ne pouvant varier par le fait même de son absolue Perfection.



« OIW » ne peut être qu'unique ; il ne peut y avoir qu'un seul Créateur, une seule Cause Première, ses attributs ne pouvant être partagés et demeurer unis.



Si « OIW » ne possédait pas en Lui tous ces attributs de la Perfection essentielle, il ne serait plus Lui-même, c'est-à-dire Celui-qui-existe-par-Soi. Or, Celui-qui-existe-par-Soi doit nécessairement être parfait, ayant tout en lui-même. S'il est parfait, il est nécessairement bon. Il doit être infini, sans quoi quelque chose d'étranger à Sa Nature aurait action sur Lui pour le limiter. Et s'il est infini, il faut qu'il soit partout, et en toutes choses.



Il doit de même être immuable, sans quoi il serait à la recherche de quelque chose, afin de se compléter. S'il est immuable, c'est qu'il est éternel,

(1) Prononcer « Oyoune ».

le temps étant une « succession » qui implique le changement et la variation. D'autre part, étant parfait, il ne peut être qu'UN. Deux êtres, infiniment parfaits tous deux, étant une chose absolument impossible, car l'un n'aurait rien par où il se distinguerait de l'autre, et il y aurait donc nécessairement retour à l'Unité...



DE L'EXISTENCE DE « OIW »

« OIW » existe-t-il ? Nécessairement il existe ; car s'il n'existait pas, rien de ce qui n'existe que par Lui n'existerait ! Or, tout ce qui existe (et qui n'est pas « OIW), n'existe que par Lui. Donc, si nulle Cause Première n'existait, rien ne serait et ne pourrait être.



Ce qui existe, et n'est pas « OIW », n'existe que par Lui, pour la raison que, ce qui n'existe pas par soi, n'existe en dernière analyse que par un Autre, qui, lui, est par soi. Cet Autre, nous avons convenu de le transcrire par les Trois Lettres « OIW ».

Or, ce qui existe, et n'est pas « OIW », n'existe point par soi, le fait est évident. Donc, tout ce qui existe et n'est pas totalement Lui, n'existe que par Lui.



On démontre philosophiquement que ce qui existe, et n'est pas « OIW », n'existe point par soi, à l'aide du raisonnement suivant :

Rien de ce qui a besoin de quelque chose (pour subsister), n'existe par soi-même. Or, tout ce qui existe, et n'est pas réellement « OIW », a besoin de quelque chose. Donc, ce qui existe, subsiste, tout en n'étant pas « OIW » soi-même, n'existe point par soi.



Si quelque chose existait par soi, ce quelque chose ne dépendrait et ne pourrait dépendre de rien, ni de personne. Or, tout ce qui a besoin de quelque chose ou de quelqu'un, dépend (pour être et subsister), de ce quelque chose ou de ce quelqu'un.



Quelque chose existant par soi ne saurait dépendre de nulle autre chose, ayant nécessairement tout, et en lui-même et par lui-même. Par conséquent, ce quelque chose existant par soi, ne peut recevoir quoi que ce soit de rien ni de personne.



Toute chose ou tout être, existant, ayant donc besoin de quelque chose pour être et subsister, prouve alors manifestement (par sa seule présence) qu'une Cause Première existe, en qui et par qui tout se puise ou s'obtient.

Enfin, il est logique d'envisager un point sommital où toutes les Perfections secondaires, fragmentées, éparpillées, se rejoignent et s'unissent synthétiquement pour former, par leur réunion finale, la Perfection Unique, Totale, Absolue.

C'est ce point, ce sommet, cette synthèse, que nous sommes convenus d'appeler, selon la Tradition Celtique, du composé « OIW », ou, du mot vulgaire, Dieu.



Concluons alors que :

a) « OIW » existe ;
b) « OIW » est parfait.



DE LA CONNAISSANCE DE « OIW »

Pouvons-nous, en tant qu'être de chair, voir « OIW » ? Evidemment non. Notre corps matériel y fait obstacle, par le fait même de l'imperfection humaine, infiniment trop éloignée de la Perfection totale, pour le concevoir (en sa plénitude), ou le percevoir (sous quelque aspect que ce soit).



Nous pouvons néanmoins le connaître, par la Raison d'une part, et par la Foi mystique d'autre part.

Le connaître par la Raison, c'est le percevoir, à travers les êtres qu'il créa, à travers les buts et les motifs qui les justifient.

Le connaître par la Foi, c'est le percevoir à l'aide de ce qu'il veut bien nous révéler de Lui-même, par le canal de ce qu'il est convenu d'appeler la Mystique, dont les étapes sont la méditation et l'illumination.

La Raison appartient à l'Homme, la Foi vient de « OIW ».



Concluons que la Raison et la Foi ont toutes deux pour objectif la Gnose, ou Connaissance. Cette expression impliquant la Connaissance Totale, et non des connaissances imparfaites. Il ressort alors de ce raisonnement que, puisque « OIW » est Tout, comme on l'a précédemment démontré, cette Connaissance Totale n'est autre et ne peut être que la Connaissance de « OIW ».

Elle s'obtient, en son épanouissement maximum, dans un état et un « plan » créatoriel particulier, que la Tradition Celtique nomme le « Monde Blanc » ou Gwenved.



Concevoir, percevoir, comprendre la Cause Première et toute son Œuvre, doit donc suffire à l'Homme pour ne plus rien avoir à désirer.

Mais l'Homme, créature pleine d'imperfections, ne saurait s'attaquer au mystère de l'Absolu, être dégagé et indépendant de tout ce qui n'est pas Lui, et que la Tradition Celtique nomme le Keugant, ou « Monde Vide ».

En effet, KEUGANT, c'est l'Etre étant lui-même la condition de son existence, n'étant l'effet d'aucune autre cause, ne dépendant d'aucune loi, soumis à aucune hypothèse, ne tenant à aucune nécessité. KEUGANT est « OIW », comme « OIW » est KEUGANT. Mais l'Homme, encore une fois, ne saurait concevoir KEUGANT...



DE LA CREATION TOTALE ET DU DEDOUBLEMENT DE « OIW »

Tout est enfermé en « OIW », le Monde est, bien que n'étant pas « OIW », enclos néanmoins en « OIW » puisqu'il est le TOUT par excellence, et que rien ne saurait exister sans lui. Mais alors, il se trouve que le Mal serait l'œuvre de « OIW » puisque le Mal est inhérent au Monde ? Effectivement.

Dans une certaine partie de ce TOUT absolu qui constitue l'essence même de « OIW », la Perfection Suprême s'est retirée, créant ainsi le Monde. Nous allons voir pourquoi et comment.



« OIW » s'aime, nécessairement, d'un unique, infini, et éternel Amour. Et cela par le fait qu'il ne saurait raisonnablement, ni ne pas s'aimer (ce qui serait impossible), ni s'aimer insuffisamment (ce qui serait contraire à sa perfection naturelle).

Il s'aime, avant tout autre créature, par le fait qu'il était, avant qu'aucune créature soit elle-même. Il est donc le premier Etre à être aimé. L'infinité de cet Amour, soutenu par l'infinité de sa Toute-Puissance, justifiée par l'infinité de sa Sagesse, constitue alors les conditions nécessaires pour établir sa propre Eternité. Il *est* éternellement pour trois motifs :

a) parce qu'il est logique qu'il s'aime lui-même, avant tout autre être, lui succédant simplement ;

b) parce qu'il est logique que cet amour soit d'une inaltérabilité absolue, puisqu'il est tout-puissant ;

c) parce qu'il est logique que cet amour éternel lui assure ainsi une éternelle durée.

Pour que « OIW » ne soit plus éternel, il faudrait donc qu'il cessât de s'aimer.



Mais rien n'existe pourtant en dehors de « OIW ». Alors, l'infinité de cet Amour divin, l'incite à s'extérioriser et à se répandre hors de lui-même.

Cependant, rien n'existe en dehors de Lui, puisqu'il contient tout, en puissance ou en acte. « OIW » ne peut donc que *différencier* ce qu'il a dessein d'aimer. C'est cette obligatoire et inéluctable différenciation des Etres qu'il conçoit, extérieurement à sa propre essence, qui constituera alors l'œuvre de Création.



Pour différencier certaines parties de sa propre essence du reste, « OIW » se bornera à diminuer la somme de perfection qui résidait auparavant en chacune d'elles. « OIW » tend alors à se *rétracter ;* il se retire *en partie* de certaines fractions de son essence, et ceci constitue alors la Création. Elle sera nécessairement imparfaite, puisque la Perfection Totale n'y est plus... Etant imparfaite, le Mal (Bien incomplet) y apparaît aussitôt.

Souvenons-nous cependant que ce Mal n'est qu'apparent et momentané. En se retirant d'elle-même, en partie, en libérant des particules de son essence, « OIW » ne cède qu'à cet Amour Infini qui lui est propre, et qui est, avant tous les autres, le premier de ses Attributs. « OIW » n'a créé que pour aimer davantage.

Mais « OIW » n'a pu demeurer un temps sans créer, puis devenir créateur, car alors il aurait varié, et cette variation (impliquant une mutation) est inapplicable à l'Infinie Perfection divine. Concluons donc que « OIW » n'a jamais varié, et qu'il a, en conséquence, éternellement créé.

Chacune de ses émanations fragmentaires, chacune des particules de son essence, ainsi différenciée du reste de lui-même, porte alors dans la théodicée celtique le nom de MANRED, les « germes de Lumière », les atomes.

Leur ensemble a constitué par la suite MODURANS AWDD, « ce qui est mû », soit le Monde. MODURANS AWDD a été soumis à deux lois contraires, qui jouent alternativement, et dont l'apparent combat est destiné à assurer le « jeu » de la Vie. Ces deux forces sont DROUG, le Bien, et MAD, le Mal.



Lorsque « OIW » s'est scindé en deux par son acte primitif de retrait en lui-même d'une partie de ses perfections éternelles, il à donné naissance à deux « personnes » divines indépendantes et différentes.

La première, demeurée infiniment et éternellement parfaite, a été nommée DOUÉ, Dieu. C'est un des multiples noms de « OIW ». La seconde, imparfaite, constitue alors le vide, le néant, l'aveugle, le noir, l'inconscient, le désordonné. C'est en quelque sorte le chaos primitif. La tradition celtique l'a nommé, en son aspect le plus extrême : CYTHRAUL, la Puissance du Mal.

Mais comme cette division de « OIW » en deux aspects a éternellement eu lieu, nous sommes amenés à conclure que CYTHRAUL et DOUÉ sont coexistants tous deux, alors que l'Eternité *absolue* est le propre de « OIW », la Monade.



Nous avions déterminé plus haut que deux choses semblables ne sauraient coexister, et CYTHRAUL et DOUÉ semblent alors venir contredire ce raisonnement logique. Mais, sagement, la tradition celtique fait observer que CYTHRAUL et DOUÉ sont dissemblables, étant les deux opposés, les deux contraires. Il n'y a pas éternellement deux Perfections divines mais une Infinie Perfection, et une Imperfection relative et momentanée.

Une image peut rendre accessible cette énigme. Celle d'un cône de lumière, jaillissant d'un phare, et se perdant dans l'immensité de la Nuit. Puis, son contraire, celle d'une ombre, dressée face à la source lumineuse, et allant se

perdre en s'amenuisant, dans un océan de lumière ; ombre produite nécessairement par un corps opaque.

Concluons alors que CYTHRAUL est la Matière (opaque, solide), et DOUÉ la Lumière (fluide et impalpable).

⁂

Chacun des germes de MANRED a constitué une créature propre, un être. A travers tous les plans et tous les cycles du MODURANS AWDD (du Monde), chacun d'eux a successivement été un minéral, un végétal, un animal, un homme, et tous les états naturels ont été franchis. Chaque fois, ce n'était qu'une forme apparente. Seul le MANRED primitif constituait l'élément permanent, incorruptible, l'animateur, de la forme apparente...

Plus un de ces germes de lumière aura eu conscience de sa propre existence, *en tant qu'être distinct* de « OIW », plus il se sera individualisé, libéré de l'influence et de l'essence divine absolue, et plus la somme de ces imperfections (inhérentes à cet éloignement) se sera accrue.

Il semble alors que, pour employer une image grossière, plus on s'éloigne de « OIW » (et plus on en ressent l'absence), plus on en distinguera la réalité, au dernier jour du Monde.

Le MANRED extrême, le germe le plus imparfait, le plus éloigné de DOUÉ, est donc nécessairement le principe même de CYTHRAUL.

⁂

C'est pourquoi, lorsque le dernier germe aura enfin réintégré le sein de « OIW », ce germe, ce sera nécessairement le « principe » même de CYTHRAUL. Et il découle de cela que CYTHRAUL, l'ancien Principe du Mal, deviendra alors un des principes mêmes de « OIW », puisqu'il sera l'Etre qui l'aura finalement le mieux compris. La Connaissance future est donc dans CYTHRAUL....

CYTHRAUL une fois disparu, ce sera GWIZIEK, la Science, qui reparaîtra en sa totalité, ou encore SKIANT, la Sagesse.

⁂

Cette évolution éternelle de « OIW » nous montre donc un cycle dans l'activité respective des trois attributs divins principaux ; d'abord, KARANTEZ, l'Amour, déclenche éternellement l'action créatrice. Dieu crée pour aimer. Puis, NERZ, la Force, ou encore MEN, le principe actif et créateur, assurent la réalisation voulue par KARANTEZ. Ceci amènera alors la manifestation finale de SKIANT, la Sagesse.



Mais la dualité créatrice de « OIW » est simplement le premier stade de son action. MODUR (Moteur) est aussi un des noms de « OIW ». Et d'autres « apparences », d'autres personnes divines, vont jaillir de l'opposition CYTHRAUL-DOUÉ, et des « mondes » secondaires seront l'œuvre de ces Emanations.



Dans le Monde (MODURANS AWDD), le Bien et le Mal ne sont donc que des *apparences* d'une même action occulte, menant le dit Monde vers son état final. Ainsi, quand l'Homme, être situé dans le ***Relatif, doute,*** il conçoit alors simultanément deux ***possibilités,*** soit l'affirmation et la négation d'une

même chose. Mais pour Dieu, qui est l'Etre *Absolu*, c'est par le fait même de ce caractère absolu, par son *omniscience, qu'il conçoit simultanément ces deux possibilités.*

Et alors, on peut être amené à admettre que la « manifestation négative » (vulgairement appelée le *Mal*), est consécutive au rejet, *dans le Monde* (domaine de la Négation) de l'aspect négatif d'une chose, et sa « manifestation active » (le Bien), dans le plan céleste ou divin, à sa conservation par Dieu, à son adoption.

Pour l'Homme, quand il envisage deux issues à un même acte, et qu'il en écarte une, de ces deux pensées qu'il a ainsi amenées à l'Univers-Mental, il en est une qui est introduite dans le Réel, et une autre qui est rejetée. Mais si la pensée de l'Homme était éternelle comme celle de Dieu, ce rejet équivaudrait à la Création d'un second domaine mental, domaine où toutes les pensées que l'Homme écarte et rejette, se manifesteraient à leur tour. Ce domaine serait alors nécessairement le reflet, *inversé* et *contraire*, du premier...



Or, la Pensée divine est éternelle, comme « OIW » Lui-même. Si elle ne se manifeste pas de façon permanente, si elle équivaut à une apparence de variation dans ses concepts, il n'en est pas moins vrai que Dieu étant tout « ce qui a été, ce qui est, ce qui sera », tôt ou tard elle se manifestera.



Concluons donc que tous les futurs possibles seront.

Mais il est non moins évident que le Mal (*parce que le Mal*), ne saurait être l'œuvre de « OIW », la Perfection même. On est alors amené à envisager deux modalités conscientes d'action de « OIW », s'équilibrant l'une l'autre, et cela dans un domaine où ces deux modalités *ne soient plus, éternellement, mais où elles soient introduites dans la Durée,* soumises à une *succession* mutuelle et à un mutuel équilibre.

Or, le seul domaine où cela soit possible est le Monde (MODURANS AWDD), ce Monde qui est le résultat de la manifestation du Temps et de la Limite spatiale.

En Dieu, tous les futurs possibles résident éternellement, et parce qu'il est infiniment puissant, il lui serait possible de les objectiver. Mais, parce qu'il est infiniment parfait, il ne peut souhaiter que le Mal soit réellement. En lui s'établit donc une *éternelle discrimination.* Et ce *choix*, éternel comme lui, établit donc deux *Univers,* l'un qui *sera parce que Dieu le souhaite,* et qui sera beau et bon parce que Dieu le veut ainsi. L'autre, qui ne sera jamais réalité, et qui est le mal total, parce que Dieu ne le souhaite ni ne l'inspire.

Ainsi donc, face au Beau, au Bon, au Réel, se dressent le Laid, le Mauvais, l'Irréel (CYTHRAUL). Et cela, par le fait de cette éternelle conception divine de tous les possibles, coexistante à une éternelle discrimination. L'univers voulu par Dieu, c'est GWENVED. L'Univers rejeté, c'est ANWN. Entre les deux : ABRED, la « route »[1]...

Concluons alors que cette lutte des deux possibilités est le propre de l'Univers matériel, mais que le Monde Divin en est exempt. En lui, tout au plus, peut-on envisager une *discrimination permanente,* analogue, en chimie, à la séparation des éléments subtils des éléments grossiers.

---

(1) De *red :* errer.



LA TRINITE CELTIQUE

Nous avons vu, au chapitre traitant de la Création-Principe et du dédoublement d' « OIW », que trois manifestations primitives marquent l'activité divine :

NERZ, la Force,
SKIANT, la Sagesse,
KARANTEZ, l'Amour.

Chacune de ces trois modalités donne lieu à une « personnification » particulière de « OIW ». Sans doute, est-ce toujours le même Créateur qui règle et conduit le « jeu » du Monde, mais comme la Flamme donne naissance à la Chaleur et à la Lumière !

Et les Celtes ont, par un anthropomorphisme commun à tous les peuples, personnifiés ces Attributs. Chacun d'eux a été visualisé d'une façon différente ; les images qui devaient concrétiser ces Principes, le Celte les a pris dans cet Univers visible qui, l'emprisonnant de toutes parts, lui interdisait d'imaginer d'autres concepts. Et parce que pour lui la Divinité était intelligente et bonne, il a visualisé ces Principes sous la plus haute forme que lui offrait le Monde. Dans les formes monstrueuses et animales que l'homme d'Asie-Mineure prête à ses Dieux (Chérubs de Babylone, Ophanim de la vision d'Ezéchiel, Minotaure de Crète, etc...), ce n'est pas la vénération qui inspire le voyant, c'est la terreur. Le liturge n'aime pas son dieu, il le craint.

Rien de tout cela n'existe dans le Celtisme ; Dieu est l'infinie Bonté, l'infinie Justice, l'infinie Puissance, l'infini Amour. Et le Celte a donné à la *Sagesse* divine l'aspect du vieillard grave et doux, de l'aïeul qui instruisait et modérait les jeunes guerriers impétueux. Il l'a nommé IO, le « Joug », le modérateur et le maître. A la *Force,* il a prêté comme symbole l'activité, féconde et puissante, de l'homme jeune, du guerrier qui défriche la forêt, bâtit la hutte, creuse la barque, et protège les siens. A l'Amour, il a donné la Femme, sous tous ses aspects divers : amour maternel, qu'il connaît avec la mère, la nourrice féconde ; amour fraternel, qu'il rencontre chez la sœur, compagne des jeux de son enfance ; amour de son adolescence, avec la vierge, timide et douce, objet de son premier émoi ; et enfin l'amour en sa plénitude, cet amour profond qu'il partage avec la compagne de ses jours.

Et ce triple aspect d'un seul Dieu lui suffit. Avec trois formes choisies parmi les plus élevées que lui offre la vie quotidienne, il va construire un panthéon !

A « IO », il demandera d'inspirer les « voyants », les guides de sa Race. A HU, le salut quotidien, la victoire sur le Monde. A KARIDWEN, mère de toutes les existences, génératrices de toute forme de vie, il demandera l'Espérance !



Si nous demandons à la scholastique de vérifier et d'étayer la thèse du ternaire divin, nous voyons aussitôt se formuler des définitions aussi claires que logiques.

Dieu est *éternellement* créateur, nous l'avons vu, sous peine de varier et de ne plus être immuable.

Cependant, pour créer, il a nécessairement dû se dédoubler, ou plutôt le devenir par rapport à lui-même, considéré en tant qu'Absolu. Il y a donc Dieu, en tant que divinité perdue en son abstraction, isolée dans l'ineffabilité même. Cela, c'est le Père, en qui tout est contenu en puissance, et qui, par ce caractère *absolu* qui lui est propre, ne saurait voir une « forme », si fugitive soit-elle, se manifester en dehors de lui.



Et puis, il y a le Créateur, le dieu qui rétracte son essence, le Dieu que la Créature perçoit, même imparfaitement. Et pour qu'elle le puisse percevoir, il lui a fallu se mettre à sa portée, il lui a fallu *se manifester !*



Se manifestant, il n'est plus demeuré l'Ineffable, l'Abstraction absolue. Il a constitué, par rapport à son premier état, une différence. Dès lors, deux « personnes » divines étaient en présence. Face à l'Absolu, paraissait la Nature Naturante, génératrice des *Ames*, des *Etres* et des *Formes*. En elle, par elle, se décidaient les Destins. Parce qu'elle était aussi l'Harmonie divine, tous les avantages de cette « plénitude » finale se devaient d'être promises à l'Etre. Mais aussi, parce qu'elle était également l'Infini Amour, et l'Infinie Beauté. Et, issue de l'*Ineffable Absolu*, paraissait la *Nature Eternelle*, première émanée...



Ce dédoublement est-il susceptible d'être situé dans le Temps ? Assurément non, puisque la Divinité est hors de la Durée, donnée uniquement terrestre, et impliquant cette impossible variation.

La Mère Eternelle est donc bien *coexistante au Père*, et son éternité est la sienne.



Issue éternellement du Dieu unique (puisque coexistante), la Mère est donc *éternellement sa Fille*. Et puisque coexistante, elle est, *à la fois* « en puissance de génération », et « génératrice », tout aussi bien !

Etant éternellement « en puissance de générations », elle est alors *éternellement vierge*. Et là, l'image de la jeune fille, de la vierge, correspond donc parfaitement à la définition première de la Nature Naturante.



Mais puisqu'éternellement coexistante au Père, et puisque tout aussi bien éternelle génératrice, la Vierge Divine est donc éternellement son Epouse. Et la seconde image théologique est, à son tour, justifiée.



Etant éternellement l'Epouse, il s'ensuit que l'acte fécondateur du Père est éternellement accompli.

Eternellement conçue, éternellement issue, éternellement unie, éternellement fécondée, la Mère engendre donc éternellement le Fils.

Et si le Fils est éternellement engendré, on est alors obligé de lui reconnaître une *consubstantialité d'essence totale avec eux...*

Le Fils est alors éternel comme le Père, et éternel comme la Mère.



Mais si le Fils est éternellement conçu et engendré, c'est qu'il est éternel comme son Père et comme sa Mère. Dans ce cas, sa génération ne saurait se différencier de celle de la Vierge, la Fille Céleste.

Et si sa génération est logiquement parallèle à l'autre, c'est que le Fils et la Vierge sont communément engendrés. Ils sont donc le Frère et la Sœur Célestes, par le fait d'une « naissance » gémellaire.



Et dans l'esprit de l'Homme, sondant ces mystères, naît aussitôt l'idée d'une copulation transcendantale possible entre le Fils et la Fille. Comme le Père et la Mère avaient constitués nécessairement un couple, de même le Fils et la Fille vont en constituer un.

Et de cette « union » divine, naîtra le Monde, la *Nature Naturée.*



Cette Nature Naturée, elle est avant tout l'œuvre du Fils. C'est lui qui opère la rétraction de l'essence divine, délimitant ainsi le domaine d'ANWN, l'abîme originel. Il n'est pas que l'organisateur du Chaos, et l'ordonnateur du Monde. Il en est aussi nécessairement le créateur.

Et parce que cette Nature n'est déjà plus la Divinité *Totale,* la Perfection *absolue* y disparaît aussitôt. L'Imperfection est, obligatoirement, la caractéristique de tout ce qui est *créé* et n'est pas absolument Dieu lui-même. Elle en est le seul mode de différenciation.



C'est parce que la Nature Naturée, le Monde matériel, est un élément imparfait, périssable et aveugle, que la Tradition Celtique l'a symbolisée par un objet inerte : le chaudron ou l'amphore que KARIDWEN porte en ses bras.

Le Celte a choisi un *vase* plutôt que tout autre objet, parce que la Création cosmique s'apparente merveilleusement à celle qui se peut accomplir au sein du creuset rougeoyant... C'est une immense et insondable œuvre alchimique que KARIDWEN a charge de mener à bien ; et c'est aussi le rappel du lieu naturel où naît la Vie...

Ainsi, KARIDWEN (dont le nom signifie la « Porte de Dieu ») est bien *très réellement* cette porte. Car c'est en épuisant toutes les modalités de l'existence, toute la pluralité des formes corporelles, que l'Ame se rapproche de la Divinité. Dieu est *Tout;* et certes, l'Homme n'est pas *Tout !* Mais pour comprendre Dieu et se fondre enfin en lui, il lui faut avoir été par tous les éléments de ce *Tout !*[1]

---

(1) Sur le mystère de la Trinité, et d'une seule et unique divinité en trois « personnes » différentes, voir notre ouvrage « *Adam, Dieu Rouge* », pp. 195 et suiv.



Nous allons donc étudier chacune des « personnes » divines. Et avant de commencer chaque étude, rappelons encore une fois que le latin *personna* signifie, *masque, apparence, rôle.*

Qu'on ne fasse pas dire à la Tradition Celtique ce qu'elle n'a jamais sous-entendu, savoir la pluralité des Dieux !

Et, parce que nous avons personnellement une vénération particulière pour la Vierge-Mère Eternelle, parce que la *Dea Myrionyme* éveille en nous des souvenirs et des échos venus d'un *autre Monde,* c'est par Elle que nous commencerons cette étude...



KARIDWEN, LA VIERGE-MERE

Il n'est pas de religion au monde qui ne connaisse un aspect second du Dieu Suprême, aspect que l'inévitable anthropomorphisme (inhérent à toute conception humaine du Divin), a toujours féminisé.

Le christianisme lui-même n'a pas échappé à cette loi, et la Vierge Marie, par son ascension au Ciel, se divinise et prend place parmi les multiples conceptions de l'Eternel Féminin. Les peuples méditerranéens ont possédé chacun une conception différente de cette « Personne » divine (du latin *personna : masque, apparence*), et c'est sous le vocable de *Dea Myrionyme* (Déesse-aux-mille-Noms), qu'elle a été concrétisée.

Mais pour le rationaliste comme pour le théologien, il peut être intéressant de rechercher comment cette conception particulière de la Divinité, semblant contredire l'habituel et logique monothéisme, a pu naître et se perpétuer.

Nous noterons, avant tout, que chaque Déesse-Mère revêt l'aspect particulier que la morale populaire se plait à lui attribuer. Chez les Grecs et les Latins, chez les peuples de la Méditerranée orientale, la Déesse-Mère est en même temps le type idéalisé de la Femme. Elle est l'Amante, l'Epouse, en même temps que la Mère ou que la Vierge. De là les innombrables diversités qu'on rencontre dans ces cultes, allant de la prostitution, érigée en devoir religieux, à la continence parfaite et à la pureté morale les plus absolues.

Si nous recherchons, à l'aide de la psychanalyse, les mobiles obscurs de cette sexualisation des Dieux, nous nous trouvons inéluctablement en présence de ce qu'on a coutume d'appeler le *complexe d'Œdipe.* On sait que ce personnage mythologique, au terrible Destin, devait fatalement tuer son père et épouser sa mère. On sait comment l'aveugle Fatalité le lui fit accomplir, malgré lui. Or, dans les remous obscurs de ce que nos psychanalystes dénomment le *subconscient,* on a été amené à retrouver cette double tendance. L'Homme et la Femme ont, dans le naturel amour filial, des préférences que la Sexualité explique seule. Si la Fille préfère fréquemment le Père, c'est qu'en lui elle admire, intinctivement, l'Amant idéal, puis l'Epoux, qu'elle recherchera plus tard. Et si le Fils préfère la Mère, c'est qu'en elle, il entrevoit déjà la joie et l'amour que lui procurera l'Amante idéale ou l'Epouse. Inversement, dans la préférence du Père pour la Fille, dans celle de la Mère pour le Fils, se retrouvent un écho de l'admiration amoureuse que la Mère a eu pour l'Epoux, et de la tendresse que le Père a eu pour l'Epouse.

Or, dans les sentiments religieux, si l'amour terrestre se sublime et s'épure, il n'en demeure pas moins toujours l'Amour ; et l'Homme, en son impossibilité à ne pas concevoir Dieu à son image, est amené instinctivement à le personnaliser. Cette transposition mystique d'un sentiment purement naturel, explique que le culte des dieux masculins ait été plus accentué dans la hiérurgie féminine, et le culte des divinités féminines dans la hiérurgie masculine[1].

Notre Moyen Age a vu une nouvelle transposition de ce principe, dans le culte de la Femme idéalisée, qu'ont diffusé et chanté troubadours et trouvères. Et c'est dans la mystique des grands illuminés musulmans que nous devons rechercher les sources de ce courant particulier. C'est par l'Espagne et les grands centres intellectuels d'Andalousie qu'il nous est parvenu. Et à la même époque, il nous a donné un des purs chefs-d'œuvre du genre avec la « Divine Comédie » de Dante, où se dessine une Béatrice sujette à de multiples et secrètes interprétations.

Préfigure de cette « *Stella Maris* », protectrice des marins bretons, la Tradition Celtique nous offre elle aussi une image de la Mère Eternelle. Mais alors que les Scandinaves ont Freya, l'hétaïre des dieux, que les Grecs ont Aphrodite, la courtisane et l'amante parfaite, les Syriens leur Anaïtis scandaleuse, et Babylone son Astarté sans frein, la déesse de nos Pères apparaît comme la pure figure, idéalisée, parce que perçue par des âmes nobles et pures elles-mêmes...

Dans la mythologie celtique, la Vierge-Mère a nom KARIDWEN. Elle est la Fille de IO, le Père de Tout, le dieu suprême, et l'Epouse de HU KADARN, le Fils de Dieu, le Vaillant, le Fort. Comme *Fille*, elle est la vierge. Comme Epouse, elle est aussi la *Mère*...

Etymologiquement, KARIDWEN signifie la « Porte Divine », la « Maison de Dieu ». En effet, KER, en breton, c'est la porte, la demeure, et DOUÉ, c'est Dieu. Nous retrouvons là cette conception d'une Nature supérieure à la création terrestre et matérielle, et que connaissent également les vieux cultes asiatiques. C'est la réplique de la Jérusalem Céleste (en hébreu *Iéroushalaïm* signifie « vision-de-béatitude »), ou de la Babel des Ecritures (de *Bab :* porte, et de *El :* Dieu).

Et si le chêne est l'arbre de HU, image de la Force, le bouleau est l'arbre de KARIDWEN, et l'image de la Beauté. Complétant cette triade sylvestre ésotérique, l'If est le rappel du Père, et l'image de la Sagesse.

Parmi les mégalythes que les Celtes ont dressés aux quatre coins de l'Europe, le *Dolmen* rappelle bien cette porte divine par où l'Ame humaine doit passer. Fait de deux blocs dressés, en supportant un troisième, horizontal, il évoque le symbolique passage qui mène vers HU, le Maître du Ciel figuré par le *Menhir*. Et ce dernier marque, immuablement, la direction d'un des deux Solstices, *et de son lever solaire*.

KARIDWEN *est la Nature*, l'Œuvre de Dieu. Car c'est par la Nature, au sein des myriades d'existences qu'elle offre successivement à l'Etre, par cette lente purification née de la douleur, que l'Homme peut lentement comprendre et connaître son Créateur. C'est elle, la Mère Eternelle, l'Amour, salvateur et miséricordieux, qui dans le dur périple abrite et inspire la créature encore

---

(1) Tel le succès du culte du Sacré-Cœur dans les ordres féminins, et celui de la Vierge et de l'Immaculée Conception dans les ordres masculins.

enténébrée. Comme le disent les *Triades* de l'Ile de Bretagne : « Il est une chose qu'on ne peut réaliser que par l'amour de Dieu : c'est l'épuisement de toute souffrance ».

Et c'est par KARIDWEN, au sein du vase générateur, AZEWLADOUR, le creuset celtique, qu'elle porte en son bras gauche, que s'accomplit cette éternelle « sublimation » de l'Etre. Elle est très réellement la *Porte Divine*, par laquelle passe, nécessairement, l'âme qui se hâte vers son Eternité...



HU KADARN, L'APOLLON CELTIQUE

Nous l'avons vu déjà, dans la théodicée celtique, le Fils-de-Dieu porte le nom d'HU KADARN. Du celtique *Huon*, signifiant « en avant », *Hu* montre le chef, celui qui mène les guerriers. De *Kad*, en celtique « combat », *Kadarn* signifie « le vaillant », ou le « glorieux ».

Par ce jeu d'étymologies diverses, nous voyons que l'HU KADARN celtique est tout proche de l'Apollon méditerranéen, qui, armé de son arc et de ses flèches, est tout aussi bien le guerrier céleste que le dieu de la jeunesse et de la beauté. Apollon est l'aspect supérieur, affiné, d'Héraklès. Et HU KADARN est en effet l'avatar celtique de l'Apollon Hyperboréen. Dieu de la Lumière émanée du GWENVED, il mène les hommes au combat contre CYTHRAUL, le Principe des Ténèbres, destiné à disparaître un jour.

Le *menhir* est son emblème. Aussi bien symbole phallique, évoquant la virilité divine par son œuvre créatrice, dont l'Univers est la preuve concrète, que symbole lumineux, rappelant le jaillissement de la lumière du Matin, le menhir, colonne de pierre non taillée, demeurée telle que la Nature et les dieux du monde la présentent à l'Homme, le menhir jaillit devant nous, hors de la glèbe celtique, comme l'un des trois Rayons Divins à l'aube des Temps.

Tel le *Phosphores* grec et son parèdre le *Lucifer* latin, HU KADARN a encore comme emblème le Cheval Blanc : *Gwen Marc'h*. En effet, les chevaux blancs étaient chez les héllènes consacrés à Lucifer, fils de l'Aurore. Et nous savons que la couleur blanche était chez les Celtes, la troisième couleur sacrée. Le bleu était réservé aux ovates, le vert aux bardes, et le blanc aux druides. Ces trois nuances d'ailleurs ont une curieuse particularité : leur nom a toujours un g pour initiale : *glas :* bleu ; *gwer :* vert ; *gwen :* blanc. Et nous pourrons faire un étrange rapprochement entre l'Etoile à Cinq Branches et la Lettre « G » des Francs-Maçons, et l'initiale commune des trois couleurs sacrées chez les Celtes, unies à cette même étoile pentagrammatique, qui, « divin pentagramme » chez les pythagoriciens et les platoniciens, devient le « soulier en pied-de-druide » du vulgaire... Entre les colonnes occidentales Jakin et Booz, et le dolmen (aux deux colonnes de pierre), entre le menhir (colonne unique) tourné toujours vers le lever solaire, et cette colonne « G » que les Maçons situent à l'Orient...

HU KADARN a donc le Cheval Blanc comme symbole, et comme tel, c'est celui de la *Victoire*. L'autre emblème est la *Roue*, image de la course solaire et de la vie universelle.

*
**

Entre Apollon Musagètes (« conducteur des Muses »), et notre Hu Kadarn celtique, il y a d'autres analogies. Voici un texte révélateur à ce sujet que la tradition celtique nous apporte : « Seon à la forte enceinte, Seon à la Porte inébranlable !... Là où est le Chaudron sacré, le Per gallois, le Kabus gaulois, que gardent les Neuf Vierges qui célèbrent les Mystères de Hu Kadarn... ». C'est là, incontestablement, un rapport analogique entre l'Apollon hyperboréen et ses Muses et notre dieu solaire du Nord.

« Le plus petit des plus petits, c'est Hu Kadarn, selon le jugement du monde. Il est le plus grand, et pour nous il est Dieu. Nous le croyons tel. Il est notre Dieu caché, notre Dieu céleste. Légère est sa marche, et toujours il est en travail. Il a pour support et pour char un élément de chaleur transparente. Grand sur la terre, grand sur les mers, il est le plus grand pour moi, la chose la plus évidente. Il est plus grand que les mondes. Gardons-nous donc d'être inattentionné envers cette Grandeur généreuse... »

Telle est l'énigmatique définition du dieu que nous donne Rhys Brydydd, barde gallois (1450-1490) dans un texte que nous traduit William an Ithel. Certains « celtisants » catholiques y ont voulu voir une définition particulière du Christ. Avec Yves Berthou, en son ouvrage « Sous le Chêne des Druides », nous concluons à une identification du dieu avec l'Ether cosmique :

« Il nous paraît évident qu'il est ici, fait allusion au Nwyr, ou *éther*, et à rien d'autre. Car Dieu est Nwyr, disent bien des leçons, recueillies dans la Barddas. Qu'y a-t-il de plus petit qu'un élément d'éther ? Qu'y a-t-il de plus grand que cette immensité d'éther ? Actif est cet éther qui donne la vie à toute chose, partout et toujours. Il est plus grand que les sphères, puisque celles-ci ne sont pour ainsi dire que des atomes dans son immensité. »

Si nous nous souvenons que les Hermétistes connaissaient un *cinquième élément,* constitutif et synthèse des quatre autres (Feu, Air, Eau, Terre), que Plutarque y fait allusion, à ce cinquième élément, en dissertant sur l'ésotérisme de l'E du temple de Delphes et du dit nombre nous constatons que là encore, derrière la vieille divinité celtique, se modèle déjà l'image du dieu de connaissance, de jeunesse, et de beauté...

Dans un autre ouvrage, intitulé « du Menhir à la Croix », ouvrage dans lequel l'auteur tente de concilier celtisme et christianisme, Savoret nous dit ceci sur Hu :

« Hu Kadarn est l'époux mystique de Koridwen ; il est aussi appelé Huan ou Hoel. Exposer la signification détaillée de ces vocables serait difficile. Hu Kadarn est un symbole d'*ordre universel,* qui a pris, conformément à la tournure d'esprit synthétique des Anciens, de nombreuses significations secondaires, clés des différents mythes dont l'enchevêtrement ne facilite pas la tâche du chercheur. Il y a là des adaptations impossibles à rétablir en langage moderne. Selon le premier sens, le plus important, Hu Kadarn est le Verbe. C'est lui qui apparaît, d'après la Tradition bardique, à Menw-Hen (l'Adam Kadmon celtique) sous la forme des Trois Rayons, ou Colonnes de Lumière, à l'aurore des Temps... Il est l'Epoux de Koridwen, la Nature-Principe, la Vierge-Noire (Gwen, comme radical, pouvant signifier, selon le cas : blanc, brillant, béatifique, etc... et Dwen signifiant comme radical : une chose sombre, abyssale, ténébreuse, profonde). Comment et pourquoi celle-ci pouvait être mystiquement considérée comme Vierge et comme Mère, comment et pourquoi celui-ci pouvait être envisagé comme son Epoux ou comme son Fils, tel est l'objet de l'exégèse orale des druides. Selon son sens astrono-

mique, Hu Kadarn, comme adaptation du Verbe-Lumière, symbolisait le Soleil, ou, plus exactement *était symbolisé, comme « Soleil Spirituel », par le Soleil physique...* »

Voit-on le rapport avec l'Apollon classique, Dieu solaire s'il en fut ?

Dans son abrégé du Bardas, traduit par lui-même, Yves Berthou nous précise encore ceci :

« Hu le Puissant est la Puissance Universelle, le « Fils-de-Dieu ». Il est le moindre, si on considère sa grandeur, vaste comme l'Univers pendant son Incarnation. Mais il est le plus grand dans le Ciel, parmi toutes les splendeurs visibles... »

Il est un rapport évident qui montre Hu Kadarn comme un avatar celtique incontestable des divers Apollons, c'est celui qui le lie au mythe de Balder, le dieu nordique. Balder est le dieu de la Beauté, de la Jeunesse. Et Sir John Frazer a longuement analysé son mythe dans le « Rameau d'Or ». C'est aussi le dieu sacrifié, assassiné plutôt par la Laideur Morale, personnifiée par Loki dans la légende scandinave. Et Frazer nous montre le lien unissant Balder à Attis, à Adonis, et à tous les dieux sacrifiés et mis à mort. Or, voici ce que nous rapporte Savoret[1] :

« Hu porte encore le surnom de Kadwallader, ou Kead Balladoer, soit « Celui aux cent Victoires »... ». *Balladoer, c'est le Balder nordique...*

Dans une de ses adaptations, Hu Kadarn est contemporain du Déluge celtique, et se réfère au Noé de la Bible. M. Jehan a résumé ci-après les différentes traditions qui nous sont parvenues concernant cet aspect du Démiurge celtique :

« La première calamité qui a ravagé la Bretagne, ce fut la rupture du lac Llyon, qui amena une inondation universelle et la mort de tous les hommes. A l'exception de Dwyfan et de Dwyfach, qui échappèrent dans une barque, construite par Neifion (ou encore Nevez-naf-Neivion) et qui portait les animaux, mâles et femelles...

« Hu Kadarn et Koridwen habitaient près des eaux d'un lac immense dont les ondes menaçaient sans cesse d'inonder la Terre. Leur fils, Avangh-Dhu (le « Castor Noir »), enfant dégénéré et pervers, parvint à percer les digues, les eaux couvrirent alors la Terre, et tout périt. »

Il y a également une autre version, attribuant à Koridwen, l'Epouse de Hu, deux enfants, la belle Kreizviou et Avangh-Dhu.

Dans un des romans de la « Table Ronde », intitulé « Peredur ou le Bassin Magique », le monstre est un dragon nommé Avankh, déformation banale d'Avangh. Dans les Triades, Hu Kadarn, pour prévenir un nouveau malheur, fait traîner Avangh, le Dragon, hors du Lac Llyon, par ses deux bœufs, Minio et Piblo, ou encore Ychain Banog et Ychain Manog, les « Puissances de l'Espace ».

Pour dégager la Terre des eaux, Hu attela ses deux bœufs à la tête puissante (symbole de l'Ordre et de la Loi). Puis il fonda les institutions humaines, forma la Race primitive en familles et en clans leur enseignant la Justice, les bienfaits de la Paix, et l'Agriculture. Ce sont là les traditionnels cadeaux remis aux hommes par les dieux solaires antiques. Qu'on se souvienne d'Apollon chez le roi Admète.

Comme le char d'Apollon, le char de Hu Kadarn est éternellement entouré de rayons de lumière, d'où son aspect solaire. L'arc-en-ciel lui sert de ceinture. Il est le « patron » des Druides, et le chef des Bardes. C'est là le double aspect d'Apollon, philosophe et musicien. C'est Hu qui modère et

---

(1) (Op. cit.)

règle les Eaux. Les bénédictions de toutes natures l'accompagnent et celles de la Vache céleste qui, sans cesse, l'accompagne. Cette Vache sacrée, c'est la personnification de la Nature Naturante, l'Isis couronnée de cornes de l'ancienne Egypte, la même qu'on rencontre dans les temples de l'Inde. Près du Dieu-Soleil elle est l'image de la Lune (le croissant des cornes), et si on a choisi un animal, c'est pour montrer son rôle inférieur auprès de son parèdre.

Dans le Cycle Celtique, au monde des Géants vivant à l'époque de l'Age d'Or, puis exterminés par un Déluge (tradition identique à la tradition exposée dans le « Livre d'Hénoch »), aurait succédé le monde des Hommes, celui où se manifesta Hu Kadarn, et qui finira dans une nouvelle catastrophe, précédée de guerres, de malheurs, et d'une impiété totale.

Hu Kadarn, ou encore Hoel, est parfois qualifié de « Seigneur de Dyved, gardien de la Porte de Godo ». Il est décrit comme tenant en mains un Sceptre et une Clé (tel le Janus antique). Son fils est également qualifié du nom de Kadaraïth.

Il n'est peut-être pas inutile de donner au lecteur la clé philologique de cet ésotérique mythologique.

Dwyfan, l'un des hommes sauvés du Déluge, c'est le pouvoir spirituel, la loi supérieure, sublime.

Dwyfach, l'autre homme, son jumeau, sauvé du même Déluge, c'est le pouvoir temporel, la loi inférieure, terrestre, limitée.

Neifion, ou *Nevez,* le Noé celtique, c'est le « Seigneur des Cieux » le Régent des Eaux super-célestes.

Ninio, ou *Ychain Banog,* l'un des Bœufs sacrés d'Hu Kadarn, c'est le symbole d'une des deux qualités complémentaires de l'Ether (Nwyre), image de la rapidité, de la raréfaction, force centrifuge.

Pibio, ou *Ychain Manog,* c'est l'autre qualité complémentaire de l'Ether. c'est la condensabilité, la résistance, force centripète.

Dyved, apanage d'Hu Kadarn, c'est la preuve qu'il est bien le Logos celtique, le Verbe. Car ce mot dérive du verbe *dywed : parler !* Hu Kadarn voit s'appliquer à lui-même, le prologue de saint Jean : « Au Commencement, était la Parole... ».

Kadïth, le Fils de Hu, c'est en celtique : « lois de la Guerre, nécessité de la Lutte ». Hu engendre donc le *destin spirituel* des Hommes.

Kreiz-Viou, la belle, fille de Hu et de Koridwen, c'est en celtique, le « centre de l'Œuf » (cosmique). C'est-à-dire ce qui est encore irrévélé, la *Nature-Parfaite,* en son « futur-possible ». C'est la Cité Céleste et Nouvelle de l'Ecriture judéo-chrétienne, la Cité-Future. C'est pour cela qu'elle est belle (voir le « Cantique des Cantiques » à propos de l'Epouse future...).

Avangh-Dku, le Dragon, ou l'Enfant-Pervers, c'est la Cité Infernale, le résidu qui doit être détruit, selon la tradition chrétienne. C'est la Babylone démoniaque !



Sur l'avatar hellénique du dieu celtique, nous pouvons étudier tout particulièrement le type apollonien que nous commente Plutarque, et que les « Hymnes Orphiques » nous précisent en détail.

« Viens donc, ô Bienheureux, tueur de Tytios, ô Phoïbos Lykoréen, vénérable dieu de Memphis, dispensateur des richesses, Toi qui a la Lyre

d'Or, ensemenceur, laboureur, Pythien, Titan antique, Sminthéus, tueur du Python, ô prophète Delphien, agreste, Porte-Lumière, Daïmon propice aux hommes, Glorieux Jeune Homme, conducteur des Muses qui mènes les Chœurs... O Archer lanceur de flèches, Roi Délien dont l'Œil étincelant distribue la Lumière aux hommes, Dieu aux cheveux d'or, manifestant les Leçons saintes et les Oracles, entends-moi favorablement tandis que je Te prie pour les Peuples... Tu vois en effet tout l'immense Ether et la Terre riche au-dessous de Toi; pendant la nuit tranquille, Tu voiles Ta Face de la nuée des Astres. Et Tes Racines sont au delà de tout. Tu possèdes les limites du Cosmos Etoilé, et Tu es le Principe et la Fin de toutes les choses ! C'est Toi qui fais tout fleurir, et Ta Cythare sonore emplit l'Espace infini jusqu'aux dernières extrémités de Tout. Mais, quand Tu chantes sur le mode Dorien, alors Tu règles l'Espace, Tu varies harmonieusement les Races des hommes, mêlant les hivers et les étés, ceux-là à l'aide des cordes graves, ceux-ci à l'aide des légères, comme les printemps fleuris. C'est pour cela qu'on Te nomme aussi Pan, le Roi aux deux Cornes, qui envoie par le Monde le sifflement des Vents. Puisque Tu tiens les Sceaux du Monde Etoilé, entends-moi donc, ô Bienheureux ! Et exauce les voix suppliantes de Tes Sacrificateurs... »(1)

C'est là, en plus harmonieux, l'image parfaite de Hu Kadarn, le Logos Celtique, type du Fils, du Fiancé, de l'Amant, de l'Epoux, du Maître, pour toutes les créatures qui l'envisagent et entrent en rapport mystique avec Lui.

Apollon est un dieu « gnostique ». Au fronton du Temple de Delphes, deux inscriptions : « Connais-toi », et « E ».

Connais-toi, formule de salut que le Dieu adresse lui-même à son fidèle, pénétrant dans son Sanctuaire. Formule qui semble, en remplaçant l'habituelle expression grecque : « Réjouis-Toi », signifier que la Connaissance philosophique est une joie plus grande que le banal plaisir matériel.

Car, en effet, Apollon est un dieu *pur*. Surtout l'Apollon Genitor sur l'autel duquel jamais aucune vie n'est offerte. Dans la cella du Temple, là où jadis le prêtre du dieu a tué Naptolème(2), brûle le Feu sacré que rien ne doit souiller, pas même le souffle de l'homme. C'est là que la Pythie fait ses fumigations de laurier et de farine d'orge.

La lettre E a justifié tout l'ouvrage connu de Plutarque, prêtre du dieu, intitulé : « De E Delphico ». E, c'est l'initiale de *estos* « qui est ».

Le livre témoigne d'un effort parallèle, non pas pour défendre l'Oracle de Delphes contre ses détracteurs, mais bien pour ranimer la croyance religieuse en Apollon Pythien, pour montrer surtout combien ce dieu, auquel Plutarque est consacré, est digne de recevoir le culte des Hommes, surtout des hommes les plus éclairés et notamment des philosophes. Nulle part, Plutarque n'a jamais parlé de son dieu en des termes plus fervents et plus élevés.

Depuis longtemps déjà, en Grèce, le syncrétisme philosophique avait ramené les innombrables dieux du polythéisme, à une « Unité » supérieure, à une sorte de *véritable monothéisme*. Ce sont les pères de l'Eglise qui ont, sciemment, appuyé la confusion facile entre les erreurs du polythéisme romain et la pureté hellénique des derniers siècles. Un des dieux était en

---

(1) Le terme assyrien de kéroub, qui a donné l'hébreu chérubim, et notre français chérubin, signifie laboureur. En effet, les Dieux des Astres labourent l'Espace et l'ensemencent des germes de la Vie.
(2) Pausanias, X, 24, 1-5.

effet considéré comme la Divinité Suprême dont tous les autres ne seraient que des « émanations », ou des hypostases secondaires, personnifications purement humaines, et donc diverses.

Mais d'ordinaire, c'était Zeus, « père des dieux et des hommes », selon la formule rituelle, qui résumait en Lui tout le panthéon antique. Ici, Plutarque, avec toute la tradition delphique, attribue ce premier rôle à Apollon, qui apparaissait, en sa fonction de magister, enseignant les hommes, et de devin, les conseillant, comme le porte-parole de Zeus auprès d'eux. C'est pourquoi, à Delphes, on l'assimile à son Père céleste, tout comme le Christ est assimilé au Père pour la religion chrétienne.

Voici ce que nous dit Plutarque :

« Quant à ces prétendues « émanations » ou transformations de l'Etre Divin, voilà ce que l'Homme pieux refusera même d'entendre, car, admettre cet embrasement et cette reconstruction périodique de l'Univers (assimilé au Dieu par le Polythéisme), c'est rabaisser la Divinité au-dessous de l'enfant qui construit sur la plage des murs de sable, pour le seul plaisir de les abattre ensuite... Ce n'est qu'à un autre dieu, ou plutôt à un Génie, ayant pour domaine cette Nature où se succèdent naissances et morts, qu'il convient de s'engager en de tels avatars. *Apollon ne connaît ni dégénérescence ni transformation. Il est la « Lumière Ineffable »...* »

En effet, on voit alors combien, pour Plutarque, Apollon est le *dieu aimé !* Au même titre que le Christ peut l'être de ses modernes fidèles ! L'expression employée dès le début de l'ouvrage le montre : « ô philos Apollon... » (« ô Apollon aimé... »), est révélatrice de l'attachement spirituel et intérieur du prêtre pour son dieu. Tout de suite, il nous montre le double aspect de la « philanthropie » d'Apollon (philanthropie : mot à mot « amour-des-hommes »), qui se manifeste à la fois dans le domaine matériel pratique (lorsqu'il vient à notre aide par ses oracles, en tant que dieu de la divination) et dans le domaine intellectuel (lorsqu'il éveille et qu'il guide l'esprit de recherche en tant que dieu de la connaissance). C'est ce second aspect que Plutarque examine dans le « De E Delphico ».

Apollon est, par excellence le « dieu philosophe », comme le montrent les *cinq* vocables rituéliques qui lui étaient consacrés : Pythien (chercheur), Délien (Clair), Phanaen (Lumineux), Isméen (Savant), Leschéborien (Conversant). Termes qui peuvent en quelque sorte jalonner les progrès des esprits en quête de la vérité.

Plutarque nous développe d'ailleurs toute une théorie profonde sur les rapports unissant le symbolisme philosophique du nombre *Cinq* et le dieu de Delphes. On saisit mieux alors les relations mystérieuses qui unissent, au delà des siècles, le Pentalpha maçonnique, avec sa lettre G (Genitor...), et le dieu delphique ou l'Apollon hyperboréen du maître de Samos ! Et même on aperçoit le fil unissant, par ce même nombre cinq, la tradition celtique, maçonnique, pythagoricienne, delphique. La fameuse lettre G des temples de la Franc-Maçonnerie, cette lettre qui flamboie au centre de l'Etoile Pentagrammatique, signifie en effet « Gnose, Géométrie, Génération (le voilà, le *deus genitor !*), Grandeur », aussi peut-elle également signifier « Gwenved », puisqu'aussi bien, le Gwenved, ou « Monde Blanc », est le monde *lumineux* des Héros et des Dieux... « Ce nombre (cinq), nous dit Plutarque, est l'image de la Cause Première qui organise l'Univers ». Voilà le Grand Architecte !

En résumé, Apollon est le dieu grave, serein, sage et, surtout, le divin *initié*. Pour compléter son identité absolue avec les dieux classiques, il lui faut être aussi le dieu sacrifié. Or, il l'est...

ALPHABET CELTIQUE DIT "DE PEULVAN".

hm	*do*	*ut*	*ex*	*ig*
ab	*gl*	*fn*	*sp*	*nr*

Son fils, Esculape, ayant ressuscité un homme par son art (qu'il tient de son père...), les Olympiens le font mourir. Pour venger cette injustice, Apollon perce de flèche les Cyclopes qui ont forgé la foudre qui a tué Esculape. Zeus condamne Apollon à l'exil. Durant son séjour chez le roi Admete, Apollon garde les troupeaux, charme de sa flûte les pâtres du voisinage, et surtout enseigne aux hommes les choses utiles et saintes. Jaloux du bonheur qu'il apporte avec lui, les dieux de l'Olympe le rappellent parmi eux. Forcé par sa nature, Apollon ne peut s'y soustraire, et remonte vers Zeus.

Telle est la légende mythologique. N'est-elle pas purement gnostique ?

Quand à prendre Plutarque pour un mystique exalté ou crédule, il faut, avant de prononcer pareil jugement, lire ses œuvres !

Son attitude religieuse personnelle, Plutarque nous la définit en son traité « Sur Isis et Osiris » : « C'est ainsi, Cléa, qu'il faut accueillir et accepter sur les dieux, ce qu'en rapportent et en expliquent les esprits qui unissent le sens religieux au sens philosophique, tout en persévérant dans la pratique et dans l'observance des prescriptions relatives aux saintes cérémonies. Mais en pensant aussi que rien ne saurait être plus agréable aux dieux que d'avoir sur leur compte des opinions qui soient vraies, tu pourras éviter un mal non moins à craindre que l'athéisme, et qui est la superstition !... »

Sages paroles, et dont bien des mystiques pourraient se pénétrer !

Apollon Delphien est donc l'avatar supérieur de l'HU KADARN celtique. Cette avance dans le temps réalisée, revenons en arrière, et reprenons l'étude de notre vieille tradition blanche.

⁂

Chaque année, à l'automne, disaient les aèdes, Apollon-Phoïbos remontait vers les régions nordiques, où régnaient, derrière une triple barrière de glaces bleues, l'éternel printemps hyperboréen, que baignait la chaude lumière d'un soleil doré. Et le dieu de Lumière, de Sagesse, et de Beauté, y demeurait alors six longs mois, parmi les Cygnes sacrés qui le devaient ramener au retour du printemps, vers les premières fleurs de Délos...

Car nous retrouvons en Grèce, le Cygne hyperboréen. Les Hellènes de la grande époque l'attelaient parfois aux chars de Dyonisos et d'Aphrodite, mais plus souvent encore à celui d'Apollon. Leurs mythes nous disent qu'à Délos, au moment de la naissance du dieu, l'enfant-divin avait bondi au milieu des Cygnes, accourus pour chanter son avènement.

Aux Indes, dans les Védas, le Cygne était l'image de Vishnou et un des véhicules de Brahma. Semblablement, Zeus le prit comme médiateur pour féconder Léda, image symbolique de l'Humanité tout entière, et la renouveler en la faisant enfanter les Dioscures, présage de l'universelle fraternité. L'œuf du Cygne, d'où naquirent Castor et Pollux, était alors l'image du Monde. C'est cet ésotérisme profond qui justifie le fait que la grande porte de l'église Saint-Pierre de Rome porte l'image de la païenne Léda ; près de son Cygne...



En effet, le Cygne est l'oiseau mystique des traditions celto-nordiques.

« Tout blanc en sa robe immaculée, nous dit Charbonneau-Lassay, le Cygne emblématique nous vient de ces pays septentrionaux que d'éblouis-

santes neiges couvrent quasi-toujours. Quand on étudie les plus anciens témoignages de la présence humaine en ces hautes régions européennes, le premier des oiseaux que l'on y rencontre dans l'art emblématique naissant, c'est le Cygne. Quel peuple vivait alors en ces contrées et sous ce ciel serein et magnifique ?... A peine venait-il d'ajouter à son outillage premier de pierre, qu'il savait à merveille façonner, des instruments de cuivre et de bronze, que, tout aussitôt, le Cygne s'y montre partout comme le confident de la pensée de ces primitifs, et la gracieuse expression de leur croyance en un Etre, *supérieur* et *lumineux*, maître du Monde et père de leur race... »(1)

Le Cygne était en effet pour les nations nordiques, ce qu'Apollon sera plus tard pour la civilisation hellénique, l'image et la personnification, si l'on peut dire, de la *Lumière Divine*. Voilà pourquoi outre les bijoux et les armes, le Cygne de l'Apollon nordique orne le char et la barque du dieu de Beauté, de Sagesse et de Sérénité.

Dans l'extrême Nord, en Laponie, du Cap Nord à la Mer de Kara, les traditions populaires perpétuent encore le mystère de l'Oiseau Divin : porte-bonheur dans la vie matérielle, et image de l'Infini Céleste.

De très bonne heure, le Cygne paraît descendre des régions nordiques vers le centre et le sud de l'Europe.

Dès l'époque du bronze, on le rencontre en Hibernie, en Germanie, dans le Sud-Est des Gaules et en Lombardie. C'est ainsi qu'un fragment de plaque de ceinturon, d'origine ligurienne, nous montre le Cygne devant la Roue Solaire. A Bibracte, près d'Autun, les fouilles du Mont-Beuvray ont livré un Cygne en bronze, antérieur à l'invasion romaine. *Il surmonte une douille, comme la main, le sanglier, l'alouette, le coq ou le cheval, des enseignes gauloises.*

Au Moyen Age, le Cygne accompagnera le Chevalier Mystique. Car, pour la blancheur de son plumage, plus blanc que ceux de la colombe, de l'ibis ou de tout autre oiseau, pour son goût des eaux limpides et claires, aussi pour son courage et pour sa puissance, le Cygne deviendra l'emblème du classique Chevalier, type renouvelé du *héros* grec, lequel correspond parfaitement à l'être parvenu au sein du Gwenved, le « Monde Blanc »...

Chez les Anciens, et comme la Colombe, le Cygne fut également un oiseau d'amour, emblème de l'affection et de la tendresse fidèle et pure. C'est ce qu'exprimait magnifiquement « l'Aphrodite d'Or » des Grecs montée sur le Cygne, la déesse qui enseignait aux Hommes l'*Amour Céleste*.

Le Cygne immaculé est enfin l'image de l'épanouissement final de l'Ame, accédant enfin au Gwenved, au « Monde Blanc », parce qu'à son dernier moment il exprime la Beauté de la Vie et la Grandeur de la Mort, par un dernier chant.

« A l'Automne, nous dit Edouard Schuré, Apollon retourne en sa patrie, au pays des Hyperboréens. *C'est le peuple mystérieux des Ames, lumineuses et transparentes.* Là sont ses vrais prêtres, et ses prêtresses aimées. Quand il veut faire aux Hommes un don royal, il leur amène, du pays des Hyperboréens, une de ces grandes âmes lumineuses. Et Lui-même revient à Delphes, tous les printemps, dans sa blancheur lumineuse et pure, sur un char traîné par des cygnes... »

Comment ne pas voir, dans cette mythique Hyperborée, avec Philéas Lebesgue, le « Monde Blanc », le GWENVED où tout n'est que blancheur, pureté, beauté, lumière ?

---

(1) Charbonneau-Lassay, « *le Bestiaire du Christ* », p. 539.

*
**

Bien avant que les peuples nordiques se convertissent à la religion nouvelle, le christianisme, nous dit Per Skansen, il existait déjà chez eux une déité fort attirante, qu'ils nommaient Balder, Dieu de la Suprême Beauté, sous tous ses aspects, du bel et pur amour, et qu'on a parfois nommé le « Christ-Blanc ». Beauté, Sagesse, Force, Justice, Pureté, Amour, Sérénité, tels sont les attributs de Balder. Figure étrange, attirante et pure, qui monte des brumeuses mythologies nordiques comme ces soleils rayonnants qui, en hiver, illuminent les glaces et les mers arctiques, et jouent sur le blanc des neiges et le bleu pâle des ciels du Nord, donnant à la mer le vert limpide et clair des aigues-marines.

Là encore, le Cygne est l'emblème du dieu...

Balder, de son nom nordique, et Kad-Balder ou Kal-Balladoer, pour les traditions celtiques, était fils du grand dieu Odin, nous disent les Eddas scandinaves. C'était le plus sage, le plus fort, le plus doux, le plus aimé, des Immortels, nous dit J. Frazer en son « Rameau d'Or ».

Et les dieux étaient heureux, au sein du céleste séjour.

Mais un jour, Balder fit des rêves chargés de menaces, et qui semblaient devoir présager sa mort...

Alors, alarmés, les dieux tinrent conseil. Et pour protéger le beau Balder, ils imaginèrent de conjurer l'Univers et de détourner toute menace pesant sur le dieu aimé. Frigg (Fraya), déesse de la Beauté et de l'Amour, fit jurer à toutes choses et à tous éléments, au Feu, à l'Air, à l'Eau, à la Terre, aux Plantes, aux Animaux, aux Pierres, d'épargner Balder. Ainsi fut fait. Et heureux de voir détournés les présages noirs, les dieux résolurent de mettre à l'épreuve la soumission des êtres et des choses.

Ils mirent Balder au centre d'un cercle, et s'empressèrent de lancer contre lui tout ce qui pouvait lui nuire. Ni le vent, ni le feu, ni l'eau, ni le rocher, ni le loup, ni l'ours, ni le fer, ni le poison, n'eurent prise sur Balder.

Mais, à l'écart de tous, errait Loki, le dieu mauvais, jaloux de Balder, Il s'en alla, déguisé en vieille femme, interroger Frigg. « Est-ce vrai, lui demanda-t-il, que toutes choses sont soumises à Balder ? » — « A dire vrai, répondit-elle, non. A l'orient du Walhalla, pousse une plante nommée *gui*. Elle m'a paru trop jeune pour être dangereuse, et point ne l'ai alors fait jurer... »

Loki s'en alla alors, clandestinement, cueillir le gui et le porta à l'assemblée des Dieux. Il y trouva Hother, le dieu-aveugle, debout hors du cercle. « Pourquoi, demanda Loki, ne fais-tu pas honneur toi aussi à Balder, et ne l'éprouves-tu pas ? — « Mais, dit Hother, je n'ai rien qui puisse me permettre de l'éprouver, chacun des dieux a choisi son arme, feu, pierre, eau, poison, plante, animal, et je ne saurai en outre viser juste, étant aveugle... ». « Fais comme les autres, dit Loki, je conduirai ta main. Voici un rameau léger, lance-le donc vers Balder... »

Guidé par Loki, Hother s'approche du cercle et lance le rameau de gui. La plante touche Balder, et au seul contact de cette chose, *demeurée impure et donc soumise au Destin Néfaste, par l'oubli de Frigg,* le dieu d'Amour tombe foudroyé.

Et ce fut le plus grand malheur qui jamais arriva aux dieux et aux hommes, nous disent les Eddas. Pendant un long moment, les dieux restèrent muets d'horreur et de chagrin. Puis ils élevèrent leurs voix, et pleurèrent amèrement Balder. On porta le corps au rivage, on le déposa sur son vaisseau, à la proue en col de cygne, afin de l'y brûler. Mais le vaisseau refusa

de bouger. Alors, ils envoyèrent chercher Hynochinn', la géante, dernier rejeton des anciennes races. Elle vint, chevauchant un loup, et poussa la nef avec une telle violence que les vagues en devinrent lumineuses. On prit alors le corps de Balder, on le plaça sur le bûcher funèbre. Et alors, Nanna, l'épouse aimée du Dieu, le cœur brisé de chagrin mourut. On joignit son corps à celui de Balder, on fit monter le cheval de guerre du héros, avec son harnais de fête, et on mit le feu. Et la nef funèbre partit doucement, environnée de flammes hautes et claires, vers le couchant illuminé.

Telle est la légende, sous sa forme exotérique.

Balder, personnage mythique, était adoré en Norvège. Il avait un sanctuaire sur l'une des baies du beau fiord Sogné, qui pénètre loin dans les hautes montagnes norvégiennes, avec leurs noires forêts de pins, leurs fraîches cascades. On l'appelait « le bois de Balder ». Une haute palissade entourait l'enceinte sacrée. Au centre, était le sanctuaire, avec les images de tous les dieux, en cercle autour de Balder. Des vestales veillaient sur le temple, chauffant, huilant et séchant les statues sacrées. Telle était la vénération qui s'attachait à ce lieu qu'aucun homme n'y pouvait pénétrer sans s'être préalablement réconcilié avec son prochain. Il n'y pouvait venir après avoir volé du bétail ou des armes, ni s'y souiller avec une femme[1].

LES DIEUX CELTIQUES

Dans cette étude, nous nous sommes exclusivement attachés à suivre l'enseignement *druidique,* savoir le monothéisme, base de toute la théodicée. Nous n'étudierons donc pas les innombrables dieux *celtiques* que Mme *M.-L. Sjoestedt* a si bien disséqués en son travail : « Dieux et Héros des Celtes ».

En effet, ces divinités correspondent à un stade théologique *antérieur* au druidisme et à sa métaphysique. Ce sont des dieux la plupart du temps locaux, appartenant à des théogonies primitives, presque préhistoriques, et dont les cultes (de caractères généralement agraire et de fécondité) avaient survécu à la conquête des territoires par les Celtes venus de l'Est.

Ces divinités aborigènes se sont celtisées par la suite et ont été adoptées par les clans, un peu comme certains dieux locaux des cultes païens le furent eux-mêmes par le christianisme naissant (tant de pseudo-saints bretons ne sont que des dieux de ce genre...).

Mais ce serait une erreur, à notre avis, de confondre les *traditions celtiques* et les *enseignements druidiques.* Nous tournerions le dos à la vraie et pure lumière, ce faisant.

Dans un ouvrage qui prétend apporter aux occultistes occidentaux et aux Celtes modernes amoureux de leur histoire, une doctrine de qualité, revenir aux cultes inférieurs de l'animisme primitif, — générateurs et justificateurs des sacrifices humains, de la « bestialité », totémique et rituelle (ainsi que le firent les nationaux-socialistes allemands pour leurs anciens dieux), — serait une erreur impardonnable, presque un crime contre l'esprit...

(1) Frazer, op. cit.

CYTHRAUL, LE DEMON CELTIQUE

Le nom de Cythraul, qui se prononce en réalité Kussraïl d'après P. Lamirault, est celui que l'on donne généralement au diable traditionnel, avec ceux de *diafwl* et de *diawl*.

C'est là probablement, nous dit A. Pictet en son « Mystère des Bardes », un nom purement gallois et qui n'a pas d'analogue dans les autres dialectes celtiques. Owen, en son dictionnaire, le regarde comme étant composé du préfixe *cy* et de *traul :* destruction (wasting, consuming, wearing out) ; sa signification serait ainsi celle de *destructeur*. On trouve toutefois, à côté de Cythraul, un autre terme presque identique, *Cythrawl,* qui n'en diffère que par la voyelle w (ou) de la terminaison, mais dont l'origine est tout autre. C'est un dérivé régulier du verbe *cythru :* rejeter, expulser, et qui signifie : adverse, contraire ; ce qui est aussi le sens réel de Sathan dans les langues sémitiques. On pourrait croire, d'après cela, que les deux termes ne sont qu'un même mot et que leur différence n'est qu'orthographique.

Il faut ajouter une analogie curieuse, et peut-être fortuite, du sanscrit *çatru, çatrêra :* adversaire, ennemi. On le rapporte à la racine *çad :* abattre, tuer (*kad :* combat, — latin : *coedere*). Mais le dérivé devrait alors s'écrire *çattra*. La forme primitive a dû être *katru,* et on pourrait la ramener à la racine *katr*.

Le mot gallois *drwg* (armoricain : *droug, drouk ;* irlandais : *droch*), exprime en général tout ce qui est mauvais, au physique comme au moral. Le français *drogue* en provient sans doute. Il se rattache à la racine sanscrite *druh :* blesser, nuire, d'où vient *drôha :* offense, injure, malice, et *druh :* être malfaisant (en français : *drôle,* pris en son mauvais sens).

Kuhn, le savant linguiste, en son travail sur les Telchines grecs, a réuni plusieurs passages du Rig Véda où le nom *druh* désigne clairement une sorte de démon femelle (incube). Dans les anciens livres zends, on trouve des démons des deux sexes nommés *drukhs,* et Lassen a reconnu sous ce nom la forme du *druga :* esprit malin, dans les inscriptions cunéiformes de Persépolis. Le latin *draco* (*dragon*) s'y rattacherait sans doute, et aussi le scandinave *drakar* (dragon de mer). En lithuanien, *drûgis* est le nom de la fièvre, du frisson fébrile. L'irlandais *droch* signifie également : un nain, soit, comme dans toutes les légendes nordiques, un être magique doué d'un pouvoir pervers.

Nous pouvons conclure de ce qui précède que le *drwg* gallois des Triades, associé à *Cythraul* (l'adversaire, le destructeur), désigne plus particulièrement une personnification du Principe du Mal, de ce que OIW *rejette*. Exemple, la 28ᵉ Triade en gallois :

« Tri gorthrech ar Ddrwg a Chythraul y sydd : gwybodaeth, cariad a gallu. Gan y gwyr, y mynn, ag y dichon y rhain yn eu cynghyd y pethau a fynnont ; ag y'nghyflwr dyn eu dechre, a'u parâu dros fyth... »

Soit : « Trois Victoires sur Drwg et sur Cythraul : la Science, l'Amour, la Force. Car le Savoir, le Vouloir et le Pouvoir en leur connexion peuvent accomplir tout ce qu'ils veulent. Ces trois Victoires commencent dans la condition de l'Humanité et durent éternellement... »

On le voit, *Amour* et *Vouloir* (Désir) sont synonymes.

L'ŒUF DU MONDE, SELON LES CELTES ET DEVANT LA SCIENCE

« Le Temps n'existe pas par lui-même, mais bien par les Objets sensibles seuls, dont résulte la notion du Passé, du Présent, et de l'Avenir. On ne peut concevoir le Temps en soi, et indépendamment du mouvement ou du repos des Choses. »

Telle est la définition du Temps, exprimée par Lucrèce, dans son ouvrage *De Natura Rerum*.

Au contraire, pour Newton, « le Temps absolu, vrai, mathématique, pris en soi et sans relation à aucun objet extérieur, coule uniformément par sa propre nature... L'Espace absolu, d'autre part, indépendant (par sa propre nature) de toute relation à des Objets extérieurs, demeure toujours immuable et immobile... »

On le voit, par cet extrait de son célèbre Scholie, pour le génial auteur de la théorie de la gravitation universelle, le Temps de la Science classique serait analogue à un fleuve qui s'écoulerait d'un cours égal et uniforme, par son essence propre, soit que des navires le parcourent et l'animent (permettant ainsi d'apprécier des distances et des durées), soit au contraire que ses eaux demeurent perpétuellement désertes !

A tout prendre, la définition antique que nous apporte Lucrèce nous paraît plus proche de la vérité, puisqu'elle sous-entend déjà, par une sorte d'intuition (fréquente d'ailleurs chez les penseurs gréco-latins), une vague conception d'un Temps relatif, et dont l'existence même serait liée aux objets contingents.

La physiologie moderne a permis d'établir que le Temps *humain*, pris comme indice, s'accélère ou se ralentit en fonction de l'impulsion et du désir vital de l'individu. Concluons-en donc que l'Emotion l'accélère et est susceptible de le manifester à son maximum, alors qu'au contraire, la Sérénité naturelle le ralentit, que l'Impassibilité et l'Inaltérabilité spirituelles et physiques, l'annulent et le transmutent, pour en faire l'ébauche de l'Eternité.

C'est pourquoi la Mort a, de tous temps, été représentée comme disposant à son gré du Temps, et en porte les symboliques attributs, qui sont la Faux et le Sablier.

« Délivre-nous du Temps, du Nombre et de l'Espace !
Et rends-nous le Repos que la Vie a troublé... »

s'écrie Leconte de Lisle, s'adressant à l'Ankou...

Pourtant, dès l'époque de Newton comme dès celle d'Aristote, un métaphysicien un peu réfléchi aurait dû sentir où était l'erreur de cette conception. Car nous n'avons idée du Temps que par nos sens, prenant appui sur des rapports contingents. C'est ainsi que le grand mathématicien Henri Poincaré a suffisamment poussé ses déductions pour nous affirmer que : « la rotation même de la Terre autour du Soleil, n'est que l'Hypothèse la plus commode, mais non point la plus véridique, par rapport à l'hypothèse inverse, car elle impliquerait sans cela l'existence d'un Espace *Absolu*... »

Ainsi donc l'Espace, frère jumeau du Temps, n'est rien qu'une propriété que nous donnons aux objets. Pour lui, la notion que nous en avons n'est ainsi que la résultante héréditaire des tâtonnements sensuels par quoi nous essayons péniblement d'embrasser le monde extérieur à un moment donné.

La *Relativité du Temps* est tellement une réalité, et son caractère newtonien *absolu* une erreur, que si le Démiurge s'avisait, durant le sommeil de

l'Homme, de rendre mille fois plus lents les phénomènes de l'Univers, nous n'aurions aucun moyen de nous en apercevoir au réveil ! Rien ne nous apparaîtrait changé, puisque chacune des Heures de nos horloges mettrait mille fois plus de temps à s'écouler que nos Heures anciennes (ralentissement du mécanisme), et que, parallèlement, toutes nos sensations seraient également ralenties d'autant.

Cette Relativité, Henri Poincaré et de nombreux auteurs l'ont jadis soutenue. Mais il appartenait au génie d'Einstein de la *démontrer scientifiquement.*

***

On sait que le milieu dans lequel nous vivons en tant que terriens, et dans lequel nous situons les activités de l'Univers (nébuleuses, étoiles, systèmes solaires, etc...), a été dénommé l'*Ether.*

Pour les anciens philosophes, l'Ether était l'essence divine elle-même (et nous verrons plus loin qu'ils n'étaient pas tellement dans l'erreur en avançant cette hypothèse). Le mot grec *aether,* dérive du verbe grec *aetho,* signifiant en latin *ardeo* (je brûle), et d'*aer,* mot grec équivalent au latin *spiritus* (esprit) ; d'où ce mot grec *aether,* soit en latin *spiritus ardens* (esprit igné). Orphée le nommait le *pyripnon,* soit le souffle ardent.

Notons en passant que l'Ether n'est pas obligatoirement et *a priori* la même chose que l'Espace ! Ce sont là deux termes distincts.

Or, l'expérience dite de Michelson, appliquant la théorie de Fizeau (mesure ultra-précise des longueurs par les franges d'interférences de la Lumière), a démontré que le rayon lumineux se propageait rigoureusement avec la même vitesse (entre sa source et la Terre), que celle-ci s'éloigne ou se rapproche de la dite source.

Conséquence, l'*Ether participe du mouvement de notre Globe !*

Mais, bien auparavant, de nombreuses expériences, antérieures à la genèse de cette théorie, avaient établi que l'*Ether ne participait pas à ce même mouvement !* Or, c'est de cette contradiction, en apparence inconciliable, que s'est servi Einstein pour établir et démontrer la théorie de la Relativité.

Résumons donc :

1° L'observation des Astres prouve que l'espace interplanétaire n'est pas vide, mais occupé par un milieu particulier, nommé l'Ether, dans lequel se propagent les ondes lumineuses ;

2° l'existence de divers phénomènes (notamment celui de l'*aberration* des Astres), semble prouver que l'Ether n'est pas entraîné par la Terre dans son mouvement circumsolaire ;

3° l'expérience de Michelson semble prouver au contraire que l'Ether est entraîné par la Terre dans ce mouvement.

La contradiction finale est éliminée par l'hypothèse de Fitzerald et de Lorentz, que nous pouvons ainsi résumer :

« Tous les corps subissent, dans le sens de leur vitesse, par rapport à l'Ether, un raccourcissement égal, une contraction semblable. Cette dernière est telle, qu'elle compense l'allongement au trajet des rayons lumineux entre deux points de la Matière (l'émetteur et le récepteur). Elle est d'autant plus grande que la vitesse des corps envisagée, par rapport à l'Ether, est plus grande. »

Cette *contraction* apparente n'est nullement due au mouvement des « objets » par rapport à l'Ether. Elle est essentiellement l'effet des mouve-

ments des objets et des observateurs, *les uns par rapport aux autres,* soit des mouvements *relatifs,* au sens de l'ancienne Mécanique.

Ceci ressort d'expériences indiscutables.

Cette conclusion peut alors s'énoncer ainsi, selon Minkowski :

« L'Espace et le Temps ne sont que des illusions. Seul existe, dans la Réalité, une sorte d'*union intime de ces deux entités...* »



Parallèlement à la relativité du Temps, la Masse, élément que la physique ancienne considérait comme un terme pratiquement invariable, la Masse croît avec la Vitesse, puisque, sans changer quoi que ce soit à sa propre *substance,* une Masse de 1 kilogramme pèsera 2 centigrammes de plus à la vitesse de 1.000 kilomètres à la seconde ; qu'elle pèsera 1.050 grammes à celle de 100.000 kilomètres à la seconde ; 1.341 grammes à 200.000 kilomètres à la seconde ; 2.000 grammes, soit le double, à 259.806 kilomètres-seconde ; 3.905 grammes à 290.000 kilomètres à la seconde, etc...

Concluons donc que la Masse est quelque chose de très variable, et que si, à l'échelle de la perception sensorielle du Microcosme, cette variation est inappréciable, elle est considérable à l'échelle des Macrocosmes peuplant les espaces interstellaires.

Ceci découle d'une autre constatation, savoir que la Matière est composée de plus de *vides* que de *pleins...*

Ainsi, si nous réussissions à supprimer l'espace séparant les électrons et le proton constitutifs d'un atome, et à agglutiner ces divers éléments, et si nous répétions cette opération pour tous les atomes constituant un corps donné, la réduction de volume de ce corps serait telle qu'elle équivaudrait à nos yeux à sa quasi-*disparition...*



D'ailleurs, si tous les corps de l'Univers venaient à se dilater simultanément et dans la même proportion (proportion consécutive à leur nature substantielle, et donc, — unité d'origine de cette Matière, — égale en toutes ses manifestations atomiques), nous n'aurions aucun moyen de le constater. Nos instruments, nos organes de perception et nous-mêmes, étant pareillement dilatés, nous ne nous apercevrions même pas de ce formidable événement : *l'agrandissement de l'Univers !*

Nous pourrions poser l'hypothèse inverse, et admettre que sous une modification analogue, l'Univers pourrait se rapetisser au lieu de se dilater.

Et nous devons reconnaître que, si ce phénomène s'est déjà produit ou s'il répond à une loi naturelle (contraction et dilatation successive équivalent à une sorte de pulsation universelle), nous n'avons aucun moyen de le vérifier.

Notons en passant que cette simultanéité ne pourrait être, pour rester dans la logique, et puisque procédant de corps à vitesses très différentes, que précédée d'une préalable « mise au pas » des éléments constitutifs de l'Univers.



Cette hypothèse des réductions et des augmentations des volumes matériels, par suite de la modification des distances inter-électrons, est justifiée par de nombreuses expériences de laboratoires effectuées par d'habiles physiciens. C'est elle qui est à la base de la théorie moderne de la transmutation métallique, théorie qui n'est d'ailleurs pas absolument celle des anciens alchimistes, nous tenons à le signaler.

Le résultat plus que surprenant de ces expériences est que la Masse réelle d'un corps est nulle. Toute cette Masse, cet ensemble de particules constitutives (électrons, proton, etc...) est d'origine électro-magnétique. A l'heure actuelle, la science moderne a dépassé en son domaine expérimental le stade purement atomique.

Voilà qui modifie totalement nos idées sur l'*essence* de ce qu'on a convenu d'appeler la Matière. Et on aboutit alors à cette conclusion que *la substance spirituelle n'est que de la substance matérielle,* contractée ou dilatée, et inversement que *la substance matérielle n'est que de la substance spirituelle* modifiée.

Vérité d'où découle, aveuglante de clarté, l'axiome fondamental de l'ancienne philosophie hermétique : *l'unité de substance de tout ce qui a été, est ou sera.*

« Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas... », nous dit la Table d'Emeraude, attribuée à Hermès Trismégiste. Et les « Vers d'Or » pythagoriciens nous disent à leur tour que : « ...Tu connaîtras ainsi que la Nature est, en tous points, semblable à Elle-même... ».

Et ce n'est pas tout encore. Le postulat métaphysique qui nous avait servi de point de départ pour établir l'*identité* relative de la substance divine et de la substance universelle, devient alors un axiome fondamental de notre synthèse scientifique.

Car nous pouvons alors conclure que, pour créer (éternellement ou pas, ceci est l'affaire du théologien et non de l'homme de science), l'Absolu n'a fait que *contracter sa propre essence, et se retirer partiellement de son propre Espace.* Et ainsi, l'Esprit (Spered) est devenu Matière (Danvezenn).



Comment a pu s'effectuer cette variation substantielle ?

Nous l'avons vu tout à l'heure. Par une simple variation du *Mouvement.*

Le résultat expérimental envisagé plus haut est sans ambiguité. (Certaines expériences ont porté sur les rayons « beta » du Radium, correspondant à une valeur de Masse décuple de la Masse initiale.) La conclusion est celle-ci : *les Masses varient avec la Vitesse.*

Ceci tend donc à établir que la Mécanique céleste classique n'était qu'une approximation grossière, valable pour les vitesses médiocres que peut seul percevoir le système sensoriel de l'Homme.

Cela tenait à ce que nous avions tout simplement confondu la *Substance* et la *Masse,* la *Matière* et son *Volume !*

Ainsi, les notions physiques qu'on croyait les mieux établies, les plus constantes, doivent céder la place à des conceptions *a priori* moins rationnelles, plus nébuleuses, moins nettes, mais par contre mieux adaptées aux exigences des conceptions surhumaines de la philosophie moderne, comme aux exigences expérimentales de ses laboratoires.



Une autre notion fondamentale de la Mécanique nouvelle, issue de la Relativité, est celle de l'Energie, qui nous apparaît désormais d'une tout autre façon.

En effet, démontrée expérimentalement après n'avoir été tout d'abord qu'une hypothèse, cette conception de la *Matière relative* nous présente ces fameux électrons comme des sortes de *sillages électromagnétiques,* se mouvant dans ce milieu propagateurs d'*ondes énergétiques* qu'est l'Ether.

Alors, selon l'expression d'Henri Poincaré, les électrons ne sont plus par eux-mêmes que des sortes de « trous dans l'Ether », trous autour desquels s'agite celui-ci, un peu à la manière de l'eau autour d'un tourbillon qu'elle vient de créer par son mouvement propre.

Et nous aboutissons alors à cette conclusion, *a priori* paradoxale, que la Masse et l'Energie sont une seule et même chose. D'autres vérifications expérimentales en font foi par ailleurs.

Alors, la Masse matérielle n'existe plus, le « TOUT » universel n'étant plus qu'une Energie, infinitésimalement dégradée ; et nous retrouvons, de nouveau, l'énoncé d'un de nos précédents postulats métaphysiques :

1° « OIW » est, seul, une *réalité* absolue ;

2° L'Univers, soit *Modurans Awd,* n'est qu'une manifestation *consciente* de la substance d' « OIW » ;

3° Tout ce qui existe se situe nécessairement en « OIW » Lui-même sans pour cela être « OIW » ;

4° « OIW » est donc à la fois, pour *Modurans Awd,* son énergie et sa substance, ce qui revient à le définir comme la *Substance énergétique absolue,* ou encore l'*énergie substantielle.*



A l'égard de la Masse universelle, de celle constituant *Modurans Awd,* nous pouvons conclure de ce qui précède, que la plus grande partie de la *masse* des Corps serait due à une énergie interne, considérable, inconnue.

C'est cette énergie que nous voyons se dissiper peu à peu dans tous les corps radioactifs, seuls éléments d'énergie atomique ouverts jusqu'ici à notre expérimentation. Mais se dissipe-t-elle ? Non évidemment ! Elle se transmute sans cesse, en se libérant d'une « forme » apparente, et retourne sans doute à l'Ether, qui est sa source immédiate. Venue de *Nwyvre,* elle y repasse éternellement.

Or, si cette énergie et cette masse sont synonymes, si la Masse n'est que de l'Energie, et réciproquement, l'Energie doit posséder des propriétés massives ?

Et nous voyons effectivement que la *Lumière* est une masse. Donc, si elle est une masse, elle doit avoir un poids. Et des expériences précises ont en effet montré qu'un rayon lumineux, frappant un objet matériel, exerce sur lui une *pression, pression qui a été mesurée.*

Diverses conclusions s'imposent alors, au point de vue métaphysique. D'abord, la Lumière émanée d'une Etoile, équivalant à un épuisement énergétique de cette Etoile, correspond également à une diminution de son poids atomique.

D'où cette seconde constatation : *il y a nécessairement un transfert d'énergie* (et donc de substance, puisque l'énergie n'est que de la substance...), *entre*

l'émetteur lumineux et le récepteur obscur, entre un Soleil et une Planète de son système.

Conçoit-on alors, par quel logique raisonnement, les Celtes firent de *Belennus,* ou *Héol* (le Soleil physique), le « véhicule » du Soleil métaphysique, Père de toute Vie, soit *Hu Kadarn,* le Logos ?

Là encore, il est possible que rien ne se perde ni ne se créé, puisque les Astres, éteints ou en voie de refroidissement individuel, absorbent ce qu'irradient généreusement les Nébuleuses et les Etoiles.

Si nous pouvons par la suite démontrer que l'Univers (*Modurans Awd*) est *limité,* et que les échanges d'énergie s'y effectuent en circuit fermé, nous pourrons alors admettre que *Modurans Awd* est perpétuel, et notre postulat métaphysique de début, exigeant que « OIW » ait éternellement créé, sera alors justifié !

D'autre part, nous pouvons considérer ces *échanges d'énergie* entre les éléments constitutifs de l'Univers, comme l'équivalent, dans le Macrocosme, des *échanges organiques essentiels* dans le Microcosme. Et la parenté constitutionnelle des deux semble surabondamment démontrer le bien-fondé de cette équivalence analogique.

La *Lumière* serait alors la *manifestation apparente* des *fonctions nutritives* et *fécondatrices* du Macrocosme. On comprend alors que les antiques cosmogonies la placent au premier instant de la Création. Du « *Fiat Lux* » de la Genèse aux « *Trois Cris* » du Barddas, l'identité est complète. Ainsi, au stade inférieur, et selon l'heureuse définition du Docteur Jaworski, « *ce qui est contact direct dans le plan cellulaire, et lien dans le plan hominal, devient simplement radiation dans le plan cosmique....* »[1].



Nous avons noté, tout à l'heure, la nécessité d'un Univers sphérique et limité, constitutif de l'*Œuf* symbolique de notre Tradition, comme condition primordiale de son éternité (toutes choses égales d'ailleurs, et sans que doivent jouer, en ce postulat, les variations relatives de son volume propre).

Or, il est expérimentalement démontré que la Lumière ne se propage pas en ligne droite dans les régions du Monde où se fait sentir la gravitation. Au contraire, sa trajectoire est *incurvée,* comme celle des objets pesants.

Cette observation était impossible à réaliser sur un rayon lumineux allant d'un point à un autre de la surface terrestre. D'abord, parce que la pesanteur de la Terre est trop faible pour infléchir ce rayon ; ensuite, parce que nous ne pouvons pas la suivre sur une distance suffisante, la Terre, par rapport à l'Univers, étant littéralement inexistante.

Mais ce qui est impossible dans la minuscule cornue terrestre, devient aisé dans cet immense laboratoire qu'est le Ciel. Et l'observation astronomique a vérifié et démontré la variation subie par la Lumière près des zones de gravitation.

Cette variation est d'une seconde de degré et quarante-cinq tierces. Ne dédaignons point cette faible ampleur angulaire, puisqu'elle constitue un des facteurs de la victoire d'Einstein sur Newton...

D'autre part, il est également démontré que : « tout mobile, abandonné librement à lui-même, décrit dans l'Univers une *géodésique,* c'est-à-dire une

(1) *Le Géon, ou la Terre Vivante.*

ligne constituant le plus court chemin d'un point à un autre, ***bien que n'étant pas, dans tous les plans, une droite parfaite.*** »

Ainsi, sur une orange que nous désirons couper en deux parties égales, la pointe de notre couteau décrira d'abord, en entamant très légèrement l'écorce, une *géodésique*, c'est-à-dire une droite si nous considérons le fruit de face, mais en même temps une courbe si nous le considérons de profil, courbe épousant nécessairement celle de l'orange.

De cette théorie expérimentale, hardie et simple, Einstein a conclu que si les Planètes décrivent des courbes près du Soleil de leur système, c'est parce que, près de lui, *comme près de toute concentration de Matière, l'Ether constituant la substance de notre Univers, est incurvé.* Nous renvoyons le lecteur hésitant au précédent paragraphe, montrant cet Ether se conduisant un peu comme l'Eau qui génère un tourbillon et se modèle sur celui-ci.

La Relativité einsteinienne a su concilier en cette merveilleuse observation, l'antinomie primitive existant entre la *gravitation* et l'*inertie*...

Cette constatation scientifique nous amène d'elle-même à la conclusion métaphysique attendue, savoir que :

a) *L'Univers* (*Modurans Awd*), *est sphérique et limité ;*

b) *l'Ether* (*Nwyvre*), *constituant le dit Univers, n'adopte l'aspect ci-dessus que parce qu'il est lui-même enrobé en un autre élément, qui le limite et le moule, et qu'il convient de dénommer le Suréther.*

Ici, il est nécessaire de préciser qu'il ne s'agit nullement du suréther, tel que l'entendent les astronomes, et qui n'est que le suréther matériel, mais bien d'une sorte d'hypersubstance, sans doute la substance divine elle-même, équivalant à ce que la tradition celtique nomme l'*Awen*.

L'Ether, ou *Nwyvre*, constituant notre Univers (*Modurans Awd*), est alors, incontestablement, l'aspect matériel et la substance même du Démiurge platonicien, l'Ame du Monde.

Et déjà, face à la triple manifestation divine : « Père-Fils-Esprit » nous voyons se formuler la formule inverse. A la trinité « Esprit-Eternité-Infinité », s'oppose « Espace-Temps-Matière ». Le *Mouvement*, tendant à l'*Harmonie* définitive, est donc issu du *Désordre* ou *Chaos*.

Notre Démiurge celtique, c'est *Esus*, reflet matériel d'*Hu Kadarn*. En effet, le chêne, dans la tradition celtique, est l'emblème de Hu, mais Esus est lui-même *couronné de chêne*... Le chêne est l'attribut de noblesse, conféré au meilleur de la *Cité*, et le laurier n'est l'apanage que du vainqueur. Concluons donc que le *chêne*, l'*art de construction* (la Cité), et l'idée démiurgique incluse dans le mythe de l'Architecte des Mondes, chère aux platoniciens, sont des images liées les unes aux autres dans le domaine de la Symbolique.

On rencontre, chez les présocratiques, des traces de la notion d'une *Ame du Monde*(1). Néanmoins, quelque signification qu'il faille attacher à ces fragments, c'est chez Platon, disciple illustre de Pythagore (*initié, dit-on, par les Druides*...), et notamment dans le Timée, qu'on trouve l'exposé le plus explicite de cette conception. Et c'est de ce dialogue célèbre, si abondamment commenté dans l'Antiquité méditerranéenne, qu'elle s'est transmise à la pensée hellénistique médiévale.

Ces différentes doctrines reposent toutes sur un thème commun, que nous avons ici même développé, savoir l'analogie qui unit le Macrocosme au Microcosme, thème dont l'origine se perd dans l'histoire de la pensée humaine.

---

(1) J. Moreau : l'*Ame du Monde*.

Dans ces mythes, au contraire de la tradition moïsiaque et judéo-chrétienne, on ne trouve aucune expression mythique de la déchéance de l'Intelligible. Mais, dès le début du récit de Platon, on nous montre le Démiurge « prenant en mains tout ce qu'il y a de visible. Cela n'était pas en repos, mais cela remuait sans concert et sans ordre. De ce désordre, il l'amena à l'Ordre, ayant estimé que celui-ci vallait infiniment mieux que celui-là » (*Timée* : 30 a).

Notons que ce Démiurge, comme tout Ouvrier exerçant un art humain, ne tire pas son Œuvre *ex nihilo*. Il n'est pas un créateur, mais seulement un *ordonnateur*. Avec lui, les êtres et les choses *deviennent*, mais ne *sont*, jamais, réellement. Et Platon nous précise sa pensée d'un exemple lumineux.

« Supposons, nous dit-il, une masse d'or qui reçoive successivement toutes les figures possibles, des mains d'un modeleur *qui ne cesserait d'en modifier la forme*. Si quelqu'un montre une de ces figures et dit : Qu'est ceci ? la plus sûre réponse sera de dire : C'est de l'or ! Quant aux autres figures que cette masse revêt, on ne peut donner ces attributs comme étant *la chose elle-même*, puisqu'ils sont caducs dans l'instant même qu'on les pose... » (Cf. le *Timée*).

Concluons donc que notre Ether (*Nwyvre*), est très certainement la substance même de notre Démiurge, qu'on le nomme *Esus* ou *Logos !* Avec le Suréther (*Awen*), nous aurions alors la première rencontre avec la substance divine elle-même, soit *Hu Kadarn*. Nous y reviendrons plus tard.



Sur le problème particulier d'un Univers nettement limité, ou au contraire illimité, la démonstration expérimentale est moins sûre, dans l'état actuel de nos connaissances. Car n'oublions pas que nous ne considérons l'Univers comme sphérique et limité, que *parce que tout s'y passe comme si cela était effectivement*.

D'ailleurs, il n'est pas démontré qu'entre l'Ether (*Nwyvre*) et le Suréther (*Awen*), la démarcation soit absolue. La Nature ne fait généralement pas de sauts.

Mais il nous reste néanmoins l'argument considérable, que constitue la démonstration de sa *sphéricité, admise jusqu'à preuve contraire*. Cet argument est, quant à nous, suffisant pour la faire considérer comme une limite, relative sans doute, mais constituant néanmoins une discrimination incontestable entre l'Ether, essence démiurgique, et le Suréther, substance immédiatement succédante.

Sans doute ce ne sont pas là des démonstrations définitives et totales. Mais on aurait tort de les compter pour rien ou d'en tirer la « faillite de la science », si agréable aux esprits paresseux, pour qui *croire* paraît plus intelligent que *comprendre*, et tant souhaitée par quelques fanatiques obscurés.

Et d'ailleurs, rien ne prouvera plus la réalité du divin que l'étude de l'Univers matériel !

« Au vrai, nous dit Ch. Nordmann, il semble que rien ne manifeste ici-bas la présence mystique du divin, autant que cette harmonie inflexible qui lie les phénomènes et qu'expriment les lois scientifiques. La Science, qui nous montre le vaste Univers ordonné, cohérent, harmonieux, mystérieusement uni, organisé comme une vaste et muette symphonie, dominé par la « Loi » et non par le caprice, par des règles incontestables, et non par des volontés particulières, la Science n'est-elle pas, après tout, une ***Révélation*** ?

Ce doit être, et ce sera, la conciliation nécessaire entre les esprits dociles à la réalité sensible, et ceux qu'obsède le Mystère métaphysique. Proclamer la « faillite de la Science », si cela veut dire autre chose qu'énoncer la faiblesse humaine (dont nul ne doute, hélas !), c'est en réalité dénigrer cette part du divin qui est accessible à nos sens, celle que la Science nous dévoile... »[1].

Déjà, en effet, Virgile, citant Platon, nous disait ceci :

« L'Esprit, logé dans le Monde, l'entretient. Et cette Ame Universelle, présente en toutes les parties du Cosmos, donne le Mouvement à cette grande Masse... »

Vérité scientifique et vérité métaphysique doivent nécessairement se rejoindre.



Revenons donc, pour conclure, à la *limitation* de notre Œuf cosmique, à la limitation de l'Univers (*Modurans Awd*).

Théoriquement, comme précédemment démontré, l'Ether et la Matière doivent être des modalités l'un de l'autre. Et il semble bien pratiquement en être ainsi. *Rien ne prouve que ces deux formes de la substance ne soient pas toujours associées l'une à l'autre.*

En ce cas, on est amené à penser que notre Univers visible ne serait qu'une bulle d'Ether, isolée au sein du Suréther. Si l'Espace *absolu* existe (espace absolu que nous serons alors amenés à considérer comme étant la substance divine elle-même, *en vertu de cette infinité...*) il est indépendant de l'Ether et de la Matière, comme de notre espace *relatif, l'Univers matériel* (*Abred*).

Il est alors possible que d'autres régions de l'Infini s'étendent au sein de cette substance divine, mondes et univers qui nous seraient à jamais fermés. Rien de sensible, rien de communicable, ne saurait nous en parvenir.

Océan noir et muet, étendue hallucinante où l'esprit de l'Homme chancelle, pris dans le vertige de l'Infini, la Substance de l'Absolu fait de nous les prisonniers d'un Univers géant, et pourtant déjà trop petit pour notre désir de connaître !

« L'Homme a dit : j'ai voulu tout savoir ? Je sais tout !
« En mon domaine étroit, je ne tiens plus en place,
« J'ai vécu tout mon Temps, couru tout mon Espace,
« J'ai la Vie en horreur et la terre en dégoût[2] !...

Pour décevante qu'elle soit, cette hypothèse a sa valeur. Déjà, dans notre sphère éthérée, l'espace céleste est occupé par de larges étendues, par des régions obscures, ténébreuses avenues où se perd la lumière des Astres situés au delà, gouffres d'un noir d'encre, où l'astronome ne décèle rien, *rien que d'inquiétantes ténèbres.*

Et c'est peut-être en possession de cette constatation astronomique (et alors, comment ne pas songer à la phrase de Pline, affirmant que les Druides possédaient le secret de montrer la Lune *considérablement proche ?...*)[3], c'est peut-être en possession de cet enseignement ésotérique

(1) Ch. Nordmann. *Einstein et l'Univers.*
(2) J. Soulary : *la Muse Noire.*
(3) *Pline.* Op. cit.

que les prêtres d'Egypte confiaient comme ultime secret, de bouche à oreille, lors des mystères initiatiques : « Osiris même, est un dieu noir... »

C'est peut-être parce qu'ils connaissaient la profondeur de la grande nuit sidérale, que les scribes anonymes qui ont rédigé le Deutéronome sous l'éponyme de Moïsché, prêtent à Iaveh cette lourde parole : « *Les Ténèbres seront mon Domaine...* » (1).

Ainsi, pour démontrer à l'inlassable curiosité humaine l'inaccessibilité de Sa Nature, il suffit à « OIW » de reculer d'énigmes en énigmes, et de laisser veiller, aux frontières de KEUGANT, l'infrangible cohorte des mystères célestes, *inviolés...*



APOLLON, LUMIERE VIVANTE...

Nous savons que pour Plutarque et les traditions helléniques, Apollon est la « Lumière Ineffable », et que cette Lumière est vivante, baignant tout le Cosmos d'une subtile et mystérieuse imprégnation. C'est l'Ether, la Lumière Astrale, l'Od, etc... et il n'est que de relire tels textes anciens pour s'en convaincre :

« Parce que c'est de VIE et de LUMIÈRE qu'est composé le Père-de-Tout, de qui est né l'Homme, comprends donc la LUMIÈRE et connais-là... », nous dit Hermès Trismégiste dans le *Poimandres.*

« Lorsqu'OIW prononça Son Nom, alors de Sa Parole, jaillirent la LUMIÈRE et la VIE... », nous dit Le Barddas.

« Toutes Choses ont été faites par Elle (la Parole), et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans Elle. En Elle était la VIE, et la VIE était la LUMIÈRE des Hommes », conclut le Livre de Jean.

Qu'est-ce donc que la *Lumière ?* Les physiciens modernes nous répondent que c'est une onde électromagnétique, qu'elle soit visible ou non à nos yeux. Qu'il s'agisse des ondes indécelables, parce que trop faibles, qui s'échappent de nos usines électriques, et dont la longueur d'onde est grande comme la Terre, jusqu'aux rayons gamma du radium, qui logent 140 millions de sinuosités dans un espace de un millimètre, la série des « lumières » est ininterrompue. Nous en connaissons 65 octaves, et une seule d'entre elles impressionne notre œil ! Successivement, et par ordre de fréquence croissante, nous les dénommons ondes hertziennes, ondes infrarouges, ondes visibles, ondes ultraviolettes, rayons X, rayons gamma. A la fréquence près, elles sont toutes rigoureusement identiques entre elles.

Or, notre « *Lumière totale* », absolue, c'est-à-dire l'ensemble de toutes ces ondes que nous venons de décrire, et qui constitue le « *Rayonnement Universel* », est bien cette « Vie » que le prologue de saint Jean nous affirme être une des manifestations du Logos, du Verbe divin. Car le physicien apporte son concours au théologien pour nous démontrer que cette « Lumière Totale » qui vibre et agit dans l'Univers, *est l'unique agent de la transformation perpétuelle de la Matière.* Qu'on en juge. C'est Plank et ses « quanta » qui vont nous le démontrer !

---

(1) *Deutéronome.*

ALPHABET CELTIQUE DIT "OGHAMIQUE".

lettre	prononciation	symbole.
i	inbar	if
e	eadhadle	tremble
u	ur	bruyère
o	oun	genêt
a	ailm	sapin
r	ruis	sureau
x ou st	strailhon, straif,	prunier sauvage
ug	ugedal	roseau
g	gort	lierre
m	muin	ronce
qu	queirt	pommier
c	coll	coudrier
t	tenne	(?)
d	duir ou dair	chêne
h	hualt	aubépine
n	nuin ou nion	frêne de plaine
s	suil ou sail	saule
f	fearann	aulne
l	luis	frêne des montagnes
b	beith	bouleau

Un quantum de rayonnement, tombant sur un atome, produit trois effets distincts :

1° Il peut rebondir à la façon d'une balle élastique. Ce phénomène est du même ordre que la déviation de la lumière par la matière. Il résulte de la relativité, c'est un fait expérimental, vérifié par les astronomes lors des éclipses solaires. La conservation de l'énergie et de la quantité du mouvement de l'ensemble atome + quantum, permet le calcul de la variation subie par le quantum lui-même, il change de fréquence, c'est là l'*effet Compton.*

2° L'un des électrons planétaires, fixé sur un niveau d'énergie normal, gravit quelques échelons. Il passe en un niveau supérieur, absorbant l'énergie qui correspond à la différence des niveaux. Le rayonnement repart avec une fréquence moindre, emportant un quantum qui est la différence entre le quantum primitif et l'énergie prélevée par l'électron. On obtient des raies d'absorption. Le quantum peut d'ailleurs être complètement absorbé s'il est précisément égal à la différence des deux niveaux d'énergie.

3° Le quantum est supérieur au niveau d'énergie de l'un des électrons planétaires de l'atome. Il est absorbé totalement, l'électron s'échappe, et l'atome est ionisé. C'est le phénomène photoélectrique. Il conduit à des bandes d'absorption.

Or, sous l'influence d'un choc radiant, l'atome excité peut changer de structure. C'est là la fameuse expérience de Rutherford dénommée le « bombardement des atomes ». Un de ses électrons planétaires, fixé sur un niveau d'énergie supérieur à celui qui reste libre, retombe alors sur ce dernier niveau. L'atome prend un état de moindre excitation ; un quantum égal à la différence de niveau se trouve rayonné. Ce phénomène produit une *raie d'émission,* dont le rayonnement est d'ordre *nouveau*(1). Le principe de la « *transmutation de la Matière* » est ainsi appliqué, démontrant expérimentalement la haute valeur de la Tradition Alchimique. Et si le quantum en question n'est pas émis, l'énergie se reporte alors sur la particule dont le choc a troublé l'atome : *cette particule reçoit un supplément d'énergie cinétique.*

Et à la base de toute cette alchimie occulte, il y a la Lumière et ses 65 Octaves, le mystérieux Alchimiste Universel, l'*Elie Artiste* des fils spirituels d'Hermès Trismégiste...



« Au Commencement, était la Parole. La Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Elle était au Commencement, avec Dieu. Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. En Elle était la Vie, et la Vie était la Lumière des hommes. La Lumière luit dans les Ténèbres, et les Ténèbres ne l'ont point reçue. »

---

(1) N'oublions pas en effet que lorsqu'un corps change son rayonnement c'est qu'il a changé de nature ! Puisque justement l'expérience de Rutherford démontre que le « bombardement » atomique a pour objet de modifier le dit rayonnement.

Et ceci est d'autant plus intéressant que déjà, il y a des siècles, un des ouvrages les plus profondément métaphysique qu'ait enfanté l'Humanité, nous avons nommé le *Zohar,* nous dit que, pour créer l'Univers, Dieu a simplement rétracté son Essence, lui retirant une partie de Ses Perfections Infinies, et créant nécessairement l'Imperfection, inhérente au Cosmos, imperfection sans laquelle le dit Cosmos ne saurait plus se distinguer de la Substance Divine elle-même.

Nous voyons ici se dessiner l'affirmation classique d'un Logos (ou Parole divine), présent aux côtés de l'Absolue-Divinité au Commencement *de ce qui est,* en même temps que l'affirmation que ce Logos est substantiellement identique à cette même Divinité-Absolue. (Consubstantialité d'essence).

Ensuite, le texte classique nous avertit que ce Logos est le véritable et seul Créateur, et que rien de ce qui existe n'a été et ne sera sans Lui.

Enfin, nous apprenons qu'en ce même Logos est la Vie, soit la *puissance d'être,* et la puissance « de faire que quelque chose soit ». *Or, cette Vie, c'est ce que les hommes appellent la Lumière.* Cette lumière est donc créatrice. Et puisqu'elle est la Vie, que la Vie est participante de la nature du Logos ou Verbe Créateur, *ledit Logos Créateur est aussi la Lumière...*

Or, nous savons que l'atome est composé d'un noyau et d'électrons circulant autour ; que le noyau est composé de protons et de neutrons, que la destruction réciproque de grains d'électricité positifs et négatifs (ou électrons des deux signes) produit deux *photons,* que les photons sont des corpuscules lumineux, et que la Lumière est à la fois composée de corpuscules lumineux et d'ondes (étant en même temps ondulatoire et corpusculaire), et que la Matière est finalement réductible en photons, nous concevons alors comment (selon la Tradition religieuse), *la Lumière a pu être avant le soleil et les Astres !*[1] Et ainsi, la Parole fut, avant tout.

Nous pouvons donc conclure que le « rayonnement universel », (dont la lumière physique n'est qu'une des manifestations sensibles, il y en a 65 autres *décelées par l'homme...*), joue, dans le Cosmos, le rôle de l'Ame dans le corps humain, conservatrice et transmutatrice tout à la fois, de la masse substantielle qu'elle administre, gère et conduit vers sa Finalité.

D'autre part, nous pouvons considérer ces échanges d'énergie entre les éléments constitutifs de l'Univers (ce par la voie de l'émission et de la réception qui régit les rapports des Astres — cellules cosmiques — entre eux), comme l'équivalent dans le Macrocosme, des échanges organiques essentiels dans le Microcosme. Et la parenté constitutionnelle des deux, semble surabondamment démontrer le bien-fondé de cette équivalence analogique.

La Lumière serait alors la manifestation apparente des fonctions nutritives et fécondatrices du Macrocosme. On comprend alors que les antiques Cosmogonies la placent au premier instant de la Création. Du « Fiat Lux » de la Genèse moïsiaque aux trois « Cris » du Barddas, l'identité est complète. Ainsi au stade inférieur et selon l'heureuse définition du Docteur Jaworski, « ce qui est contact direct dans le plan cellulaire, et lien dans le plan hominal, devient simplement radiation dans le plan cosmique... »[2]

L'HOMME ET LE MONDE

OU L'UNION DE MENW ET DE MODURANS AWDD

Nous avons vu que les particules de *lumière énergétique* et leur action au sein des *ténèbres matricielles,* constituaient le Monde, ou MODURANS AWDD.

On ne saurait plus nier cette conception sans contester la réalité scientifique elle-même.

---

(1) Il est donc indifférent d'ouvrir la Bible au premier verset de l'Evangile de Jean, ou au premier verset de la Genèse, puisque ce dernier nous affirme, lui aussi, que « Dieu dit, que la Lumière soit, et la Lumière fut... ». De toutes façons, c'est la Lumière que nous rencontrons *au début du Tout.*

(2) « *Le Géon, ou la Terre vivante* ».

Les Celtes croyaient et enseignaient l'existence d'une sorte de Pan-Psyché, d'Ame Universelle, et cette théorie fut particulièrement enseignée par le Pythagorisme, illustrée par Platon, et répandue par le Néo-platonisme.

« On peut dire qu'il y a sur notre globe au moins un Macrocosme vivant, biosphère en action, composé de l'ensemble des êtres vivants, y compris la substance pseudo-matérielle de leurs corps, (substance infiniment ténue et gazeuse, pures formes ondoyantes) ; et les rythmes provenant de son élan vital, de son pneuma — soit que l'on considère ce Macrocosme vivant comme un seul organisme, une personnalité collective à psychées communicantes, ou au contraire, comme une juxtaposition d'organismes indépendants —, paraissent être, au double point de vue de la croissance et de la génération, influencée par les rythmes planétaires et stellaires évoqués plus haut. »[1]

André Mayer nous dit la même chose :

« A chaque instant, sur notre globe, une puissance formidable est à l'œuvre, puissance comparable par la grandeur de ses effets à celles qu'étudient les physiciens. Cette puissance, c'est ce que nous nommons la Vie. En quatre jours et demi, une bactérie peut donner *une progéniture d'individus s'exprimant par trente-six zéros*... Leur volume serait alors égal à celui de l'océan mondial, et leur poids au moins, d'un même ordre de grandeur. Une paramécie, en cinq ans, peut donner une masse de protoplasma dont le volume serait de dix mille fois le volume de notre globe ! Cette grande force de la Nature a modelé la Planète. Tout l'oxygène libre de notre atmosphère provient du travail des plantes vertes ! Et l'atmosphère tout entier passe plusieurs fois par an à travers tous les êtres vivants. »

W. Vernadsky nous précise encore :

« Jamais l'organisme vivant n'a été engendré par de la Matière brute. Lors de sa vie, de sa mort, de sa dissolution, l'organisme restitue à la biosphère ses atomes, et les lui reprend incessamment. Mais la Matière vivante, pénétrée de Vie, puise toujours sa genèse au sein de la Vie elle-même. Il n'y a pas de force chimique sur la surface terrestre plus immuable, et par là plus puissante en ses conséquences finales, que les Organismes vivants pris en leur totalité. »

La théorie bergsonnienne de l'élan vital, et les idées modernes sur les personnalités collectives, sont loin d'être en contradiction avec cette hypothèse d'âmes collectives, et même d'une Ame Universelle dont seraient issues, par émanation, toutes les âmes individuelles, destinées à leur tour, après avoir épuisé le cycle des générations terrestres, le « jeu » des formes pseudo-matérielles, à rejoindre cette grande Ame Universelle dans l'Unité Primordiale, enfin retrouvée.

Or, la biologie n'apporte pas, seule, sa contribution démonstrative à cette hypothèse métaphysique millénaire. C'est la Science officielle contemporaine tout entière qui nous situe devant cette vertigineuse conclusion, savoir que, selon l'heureuse expression de Matila Ghika : « Le *Nombre*, et l'*Harmonie Mathématique*, se retrouvent et se manifestent au sein des systèmes atomiques comme à travers les nébuleuses et les systèmes stellaires, et cela en véritables *Régents*. » [2]

Ceci déjà tend à nous démontrer que l'action bienfaisante et harmonique de DOUÉ, soit DROUG, le Bien, tend à se manifester au sein du Cosmos. Dieu n'a pas abandonné son œuvre, et au sein même de celle-ci, la triple perfection divine, NERZ, SKIANT, KARANTEZ, la Force, la Sagesse, et l'Amour, tend

(1) Matila C. Ghika : *Le Nombre d'Or.*
(2) Cf le *Nombre d'Or.*

encore à se manifester, bien qu'amenuisée par l'acte qui sépara la Création du Créateur.

« Le plus étonnant n'est pas que d'être amené à constater que, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, le « *Cosmos Sphérique et Limité* », cher aux Celtes et aux Druides leurs conducteurs, reparaisse, hypothétiquement d'abord (comme conséquence de la courbure, possible, de notre « monde » non euclidien, à quatre dimensions), puis, comme probabilité, basée sur un début de démonstration expérimentale, savoir : *le déplacement* (vers le rouge du spectre des Rayons lumineux issus des Nébuleuses spirales les plus éloignées de la Terre), *de rayons ayant fait le tour de l'Univers...* »(1)

Mais c'est au contraire la seconde hypothèse, étayée par l'argumentation mathématique d'un génie tel qu'Einstein, qui tend à démontrer parallèlement que le volume du Cosmos ne serait pas constant, mais varierait en sens inverse de la quantité de Matière, condensée dans l'Univers... Variation qui ne serait, sans doute, qu'une pulsation.

Concluons donc qu'à priori, le Monde, MODURANS AWDD, est limité, *et qu'il peut être à la fois contenant et contenu.*

Et cette dernière hypothèse épaule singulièrement notre théorie de la Création Universelle incluse en Dieu lui-même, *issue d'une rétraction de son essence,* cette rétraction n'étant pas immuable sans doute et justifiant ainsi les variations possibles du volume de l'Univers.



Reste un autre dilemne, aspect supérieur du problème.

Cette Ame du Monde, avec qui nous vivons la grande aventure de la Vie, en qui nous voyageons au sein de l'Immensité Divine, est-elle le Divin Ouvrier, le Verbe Eternel et Créateur, le Logos, fils de Dieu, le céleste « Maître-Jacques », intermédiaire métaphysique, seul issu primitivement de la Lumière-Ineffable, perdue en son abstraction ? Ou est-elle au contraire l'Arkonte en révolte, le Démiurge ignorant et simplement imitateur de ce qu'il perçoit intuitivement, véritable « singe » de Dieu, tel que le conçoivent les Gnostiques et les Manichéens ? Cette aventure prestigieuse, fantastique, la vivons-nous avec lui et par lui ? Nos essences collectives constituent-elles la Sienne ? Son Devenir est-il le nôtre ? Ou, au contraire, vivons-nous par lui, mais extérieurement, et en ce cas, les routes du Démiurge et de l'Homme sont-elles divergentes ?

C'est ce que nous définirons par la suite. Pour l'instant, sachons seulement que l'Animateur, le Maître du Ciel, c'est celui que les Druides nommaient HU KADARN, le Tout-Puissant, le Fils de Dieu. *Et nous saurons, dès à présent, que nulle entité, nulle émanation, n'ont fait du Monde selon les Celtes, le séjour de la révolte et de l'imprévu,* mettant l'omniscience Divine en défaut...



Mais, dira le sceptique, cette Force qui meut, transforme et conserve l'ensemble de l'Univers, est-elle intelligente, consciente de ses actes, libre ? Ou n'est-ce pas plutôt une force, un potentiel démesuré, qui, comme la Vapeur, l'Electricité, la Pesanteur, se manifeste de façon absolument incons-

(1) Matila Ghika. Op. cit.

ciente ? En ce cas, l'Univers n'est-il pas simplement mû par un ensemble de *lois, purement mécaniques ?*

Mais alors nous n'expliquons rien. Ni la Vie, ni ses souffrances, ni ses joies, ni la raison d'être de l'Homme et du Monde, ni surtout l'*auteur de ces lois*...

Alors, rétorquera notre sceptique, forcé en ses retranchements, c'est peut-être que nous raisonnons à faux, que « OIW » n'existe pas, que le Créateur est absent du Monde pour l'excellente raison qu'il n'y en a pas ! Seul, existe le Monde ; et le Monde est un composé actif mais inconscient...

Inconscient ? Mécanique ?

C'est qu'alors l'*Anarchie* règne en maîtresse dans l'immensité de l'Univers, c'est que le non-sens, l'inharmonie, le hasard, le désordre, l'absence de « raison d'être » à tout, président aux destins du Monde, et que tout ce que nous admirons est, en réalité, sans causes comme sans effets.

Or, le spectacle de l'immensité sidérale, son étude, les merveilles de l'Univers, la profondeur de la Mécanique céleste, l'ordre et l'harmonie, partout répandus, proclament assez l'existence d'une Cause Intelligente, surhumaine, (ou plutôt : *extrahumaine*), distincte du Monde et de la Matière, (puisque supérieure à eux), et qu'un homme, même d'esprit médiocre, ignorant les lois générales de la philosophie, ne peut ni nier ni écarter.

L'affirmation gnostique que le Monde est le produit d'un « accident » que le Créateur n'avait pas prévu, ou l'œuvre d'une Puissance révoltée contre Lui, ne tient pas davantage. Car ce principe, dont l'action imprévisible serait venue modifier le « plan » que l'Absolu avait sur la Création, *c'est cet Absolu lui-même qui le conserve !* C'est *de cet Absolu lui-même que notre Arkonte créateur tire sa propre existence ! Et si le Démiurge et le Monde sont coexistants, ou si l'un ou l'autre interpénètre le second,* c'est, encore et toujours, et nécessairement, *au sein même de la Création Totale, incluse en cet Absolu, et donc en accord avec la Volonté de « OIW »*...

Devant ces évidences, le savant et le penseur ont le devoir de se pencher sur le problème, de l'examiner sous toutes ses faces, et d'en dégager quelque vague synthèse, à l'échelle de nos moyens.

Tout, dans la nature, se ramène à un enchaînement de causes et d'effets. Le phénomène attendu dérive du phénomène qui le précède, de même que celui-ci dérive, mécaniquement, d'autres plus anciens encore.

Et la simple modification, mécanique en sa permanence, de toute substance matérielle, prouve surabondamment qu'un principe mystérieux agit en elle, invisible, extérieur à elle-même, bien qu'agissant en son sein.

Soient deux phénomènes successifs.

Pour que je perçoive le second, la manifestation du premier me sera nécessaire, et elle m'autorisera à dire que ce premier phénomène est la cause du second. Quand le second phénomène se manifestera, le premier sera déjà entré dans le passé. Alors que le second viendra, du *non être*, à l'*être*, le premier phénomène repassera de l'*être* au *non être*. L'existence de l'un impliquera la non existence de l'autre. Mon intelligence aura alors conçu l'idée de succession, l'idée de temps. (C'est peut-être cette dualité de deux phénomènes successifs, liés en leurs conséquences, qui a fait supposer une dualité entre l'Absolu et sa Créature, comme le supposèrent les docteurs gnostiques).

Or, nous avions établi que Dieu, soit « OIW », nécessairement infini devait être éternel. Nous venons d'établir par l'expérience et la raison, que le Monde était soumis au Temps et à la Durée. Concluons donc et avant tout autre chose, *que Dieu et le Monde sont distincts*. Ce qui ne nécessite pas cependant d'opposition entre eux.

Quelle est alors cette Intelligence, enclose au sein de la Matière, et qui, l'animant et la conservant, préside à ses modifications, aux lois de causalités et d'effets matériels ?

Dernière conclusion de ce chapitre : cette Intelligence est nécessairement un principe, intermédiaire entre Dieu et le Monde, réalisant en celui-ci la volonté de celui-là. Nous démontrons ainsi l'existence du Démiurge, du Hiérologos, du Verbe Créateur.

Dans la Tradition Celtique, le Fils de Dieu, nous l'avons dit par·ailleurs, se nomme HU KADARN (ou GADARN), soit le vaillant, ou simplement HU, le « Maître du Ciel ». La Nature, qu'il anime, féconde, et qui génère tous les Etres, c'est KARIDWEN, la Mère Eternelle. Tous deux constituent le Couple Divin, l'Epoux et l'Epouse, le Fils et la Vierge qui complètent ainsi avec Io, le « Joug », (le Père), la Trinité Celtique.

C'est HU, l'ordonnateur des Lois qui conduisent le Cosmos, équilibrent les modalités de la Vie, répartissent les effets et les conséquences des actes de chaque Etre.

Dans la symbolique celtique, le Père, « OIW » a pour attribut l'If, symbole de *Sagesse ;* le Fils « HU » a pour image le Chêne, attribut de la *Force.* A KARIDWEN est donné le Bouleau, image de la *Beauté,* et de l'*Amour.*

⁂

La Forme humaine idéale, reflet du Fils de Dieu, soit l'Adam Celtique, a été « modelée » par HU KADARN antérieurement à toutes les formes matérielles dérivées. La Tradition le nomme MENW, et on retrouve un écho de ce nom dans les termes anglo-saxons de *men* et de *man,* l'*Homme.*

L'Homme est, ésotériquement, l'élément transmutateur du Monde Matériel, comme il en constitue le terme définitif. C'est lui la Pierre Philosophale du Monde !

En effet, MENW est, au centre de MODURANS AWDD, le reflet du Fils de Dieu, comme celui-ci est la manifestation primordiale de OIW. MENW en est le reflet lointain, la pâle ombre amenuisée, et que les imperfections, inhérentes à toute créature, déforment et dégradent, tout comme les Réalités éternelles deviennent de hideux phantasmes dans la caverne de Platon.

C'est là la « chaîne d'or », chère aux philosophes pythagoriciens, qui nous disent que « le Démiurge et les démiurgii, unissent le Créé à l'Incréé... » (Plotin : *Les Ennéades*).

Au centre d'ABRED, le Monde de Nécessité et d'Epreuve, ainsi que HU KADARN au centre de MODURANS AWDD, MENW joue le rôle du creuset dans le foyer de l'Alchimiste. Vivant athanor dans lequel, au cours des myriades de siècles et de siècles, l'initial maître d'œuvre transmute en les épurant les éléments essentiels du Tout final.

Or, c'est une *réalisation* suprême, dans un monde idéal, nommé GWENVED, qui est le but et l'enjeu de cette hallucinante expérience. C'est la libération des nécessaires mais impérieuses « formes » vitales en ABRED, des influx perturbés issus d'ANWN, des transmigrations incessantes de « cercles » en « cercles », qui en est la préoccupation profonde. Alors, chaque germe de Lumière, chaque MAN RED, rejoindra, conscient, la Divinité qui l'émana et le modela.

Non pas que la Vie soit impure, maudite, à rejeter, ainsi que les conceptions dualistes, issues de la Gnose, du Manichéisme, et de l'ésotérisme judéo-chrétien, tendraient à le faire supposer. Mais le « plan » en est d'une sagesse aussi profonde qu'admirable !

Par lui, Menw est réellement le coopérateur de Dieu, son instrument dans la matière, répandue d'Anwn en Abred. C'est par Menw, uniquement par lui, que Hu Kadarn peut réaliser son plan grandiose, et terminer son éternelle Œuvre d'Amour. Comme en un immense athanor, Menw épure et transforme la Création universelle. En lui, matériellement et spirituellement, au cours des multiples existences, passent les éléments constitutifs des êtres péniblement dégagés d'Anwn, l'Abîme primordial. Par lui, la Terre, l'Eau, l'Air et le Feu, soit Kalas, Gwiad, Fun, et Uvel, se subliment et se divinisent, se muant ainsi en Nwyre l'Ether divin. Comme le Feu vulgaire l'Homme, par ses vies et leurs nécessités dissout les éléments grossiers, bruts de leur sortie d'Anwn. Il les transmute en lumière rayonnante, en chaleur spirituelle. Avec lui, grâce à lui, la Nature matérielle s'élève ; le Maître divin pétrit à sa guise le levain rebelle du Modurans Awdd, la Matière du Monde Futur, ce Monde *qui doit être,* un jour, *tout en Gwenved...*



DE LA NATURE DE L'AME HUMAINE DE MENW OU DE MENWYD

Nous adopterons, à l'égard de l'Ame, le même processus investigateur qu'à l'égard de l'Absolu, c'est-à-dire que nous tenterons d'abord de la définir, puis de justifier notre conception.



En français moderne, le mot âme dérive du celtique *anm,* d'où est venu le grec *amenos,* le latin *anima,* puis le vieux français *amène,* pour, par contraction, donner l'*âme,* déformation du terme primitif *anm.*

On peut rattacher ces dérivés successifs du celtique *anwn* (phonétiquement *anounn*), désignant l'Abîme primordial, la source où s'élabore la Vie, que symbolyse le fameux vase ou chaudron, tenu en son sein par KARIDWEN, la Nature Eternelle. ANWN est en effet le vase où tout se génère, le chaos où tout est en puissance et en gestation. On peut établir une parenté avec ANU, principe et dieu créateur assyro-babylonien, et le rattacher semblablement aux *Anounaki,* nom des Gardiens de l'Abîme originel, serviteur d'*Allatou,* reine des Enfers.



Chez les anciens auteurs, comme chez les philosophes du Moyen-Age ce mot (l'âme), a une signification plus étendue et plus conforme à son étymologie celtique que chez la plupart des modernes.

En celtique, nous avons l'AWEN, le Souffle animateur divin. Selon cette même définition, pour les anciens, le terme s'appliquait alors sans distinction à tout ce qui constitue, dans les corps organisés, le principe de vie et de mouvement. C'est en ce sens qu'il faut entendre la définition célèbre d'Aristote : « L'âme est la première entéléchie d'un corps naturel organisé, ayant la Vie en puissance, c'est-à-dire la force par laquelle la Vie se développe et se manifeste réellement dans les corps destinés à la recevoir. »

Platon concevait trois âmes s'intégrant au corps : la première était selon lui l'*âme raisonnable,* placée dans la tête, et seule pouvant prétendre à l'immortalité posthume.

La seconde était l'*âme irrascible,* source des passions supérieures, principe d'activité et de mouvement, située dans le cœur.

La troisième était l'*âme appétive,* source des passions grossières et des instincts physiques, liée à la partie inférieure du corps, et destinée à se dissoudre avec la dépouille corporelle.

Platon ainsi, reconnaissait implicitement que l'Homme était la synthèse des règnes inférieurs de la Vie (théorie soutenue par la Tradition Celtique), règnes dans lesquels se manifestaient successivement l'*âme constitutive* (de la forme), l'*âme végétative* (présidant au développement et à la reproduction de cette forme), l'*âme sensitive* (mettant cette forme en rapport émotionnel avec les éléments contingents). Ces trois âmes sont encore, pour les modernes comme pour les scholastiques médiévaux, les mobiles du *minéral,* du *végétal* et de l'*animal.*

Aristote, lui, en admettait cinq.

Il découvrait successivement l'*âme rationnelle,* ou raisonnable, l'*âme appétive,* (source du désir, de la volonté et de l'énergie morale), l'*âme motrice,* (principe du mouvement), l'*âme sensitive,* (principe de la sensation et des sens), l'*âme nutritive* (présidant à la perpétuité de la nutrition physique et à la reproduction de l'espèce).

Nous nous rangeons quant à nous à la classification, traditionnelle et séculaire, des trois âmes de Platon, mais réparties dans les trois règnes.



En déclarant que l'âme humaine est une substance *spirituelle,* nous entendons qu'elle est simple, immatérielle, incorporelle. Nul n'osera nier qu'il y ait en l'homme un principe intelligent, sensible, et libre. En d'autres termes, personne ne contestera sa propre existence, celle de son *soi.* Et les négateurs qui, se rangeant aux théories de la mystique extrême-orientale, considèrent cette existence comme illusoire, admettent toutefois que cette illusion n'est liée qu'au rapport avec l'Archétype, et que, dans le relatif, cette « illusion » y est momentanément « réalité ».

Mais cette personnalité constituée par l'âme a-t-elle une existence propre, immatérielle, bien qu'étroitement liée à des organes physiques, ou n'est-elle qu'une propriété de l'organisme vivant, et même peut-être, un des éléments de la Matière, soit quelque fluide subtil, pénétrant de sa substance et de sa vertu les autres constituants de son véhicule ?

Adopter la première solution, c'est se déclarer spiritualiste. Adopter la seconde, c'est se ranger parmi les matérialistes.



Il n'existe point de preuves plus solides de la spiritualité de l'âme que celles qu'on a tirées de son *unité* et de son *identité.*

Sans *unité,* il ne saurait être de *conscience.*

Sans conscience, point de pensée, de facultés intellectuelles, et morales, point de *moi.* — « Je ne suis à mes propres yeux, nous dira l'Homme, qu'autant que je sens, que je connais, ou que je veux. Réciproquement, je ne puis sentir, penser ou vouloir, qu'autant que je suis, ou bien que l'unité de

ma personne subsiste au milieu de la diversité de mes facultés, et au milieu de l'infinie variété de mes manières d'être ».

Cette unité est réelle, *substantielle* donc, puisqu'elle se sent vouloir, agir, et agir librement.

C'est de plus une unité indivisible, puisqu'elle voit (en elle), se réunir et subsister en même temps, les idées et les impressions les plus diverses, parfois même les plus opposées. Ainsi, lorsque l'Homme doute, il conçoit, (*simultanément*) et l'*affirmation* et la *négation* possibles d'une chose.

Lorsqu'il hésite, il y a alors en lui un être qui adopte une solution tout en en adoptant en même temps une autre. C'est pourtant bien ce même être qui décidera finalement...

Là, l'Homme reflète assez exactement la Nature Divine, susceptible de concevoir en même temps, ce qui a été, ce qui est, et ce qui sera. Et le *choix* de l'Homme, ce qu'on est convenu de dénommer son *libre-arbitre,* est alors une image, un reflet, de l'*omniscience* de l'Absolu.

Anticipant sur nos conclusions quant à l'évolution de l'âme, nous pouvons alors admettre que l'Homme ne peut choisir, et jouer de son libre-arbitre, en faveur de telle ou telle solution, (préférablement à une autre), *que parce qu'il a déjà été amené,* au cours d'une autre vie, comme il le pourra faire dans une existence future, à se prononcer en faveur de la solution opposée, (*souvenir* de la « meilleure solution »).

Ainsi, par cette succession du *choix libre, dans le Temps,* l'Homme, *créature introduite dans la Durée,* soumise aux vicissitudes de l'existence terrestre de ce fait, et par son union avec une forme corporelle quelconque (minérale, végétale, animale, hominale), — *parce qu'il est néanmoins constitué d'un germe impérissable,* le MAN RED, *est, en son genre, immuable et extérieur au Temps.*

Il réalise donc lentement siècles par siècles, vies par vies, cette visualisation et cette expérimentation du TOUT que « OIW » par sa divinité même, réalise en mode instantané.

Et il ne peut espérer rejoindre Gwenved définitivement, c'est-à-dire atteindre l'*état divin maximum* accessible à la Créature, que lorsqu'il aura, enfin, épuisé toutes les possibilités morphogoniques que constitue la Création, le MODURANS AWDD.

Au contraire, si nous définissons l'Homme par son origine visible et purement biologique, aucune transcendance ne domine son Destin. Il est tout entier l'esclave d'un Devenir immanent dont le but lui échappe, et dont le simple « véhicule » qui l'emporte dans l'Inconnu devient le Maître tyrannique et définitif...



Touchant la spiritualité pure de son essence, toute tentative de localiser l'âme est erronée et vaine. Nous pouvons dire que l'âme est tout entière dans la forme corporelle et dans chaque partie de cette forme, bien qu'elle ne soit nullement dans l'espace qu'il occupe, et que, par son essence spirituelle même, elle ne puisse être astreinte à occuper un lieu.

Mais comme elle agit sur tout le corps à la fois, par sa subtance propre, et qu'elle le vivifie tout entier, nous pouvons dire qu'elle est *dans notre corps, par son action,* (tout comme nous avons déjà vu « OIW » en contact d'activité graduée avec toutes les parties de la Création). Il y a là une sorte d'osmose transcendantale).

Ne soyons donc pas toujours dupes de notre imagination inférieure, qui nous présente toujours Dieu, l'Ange, l'Ame, comme des êtres *étendus spatialement,* aux formes subtiles, nébuleuses, et aériennes, mais cependant bien délimitées ! Concluons au contraire que le concept de subtance n'implique pas forcément celui de lieu, d'espace, de support, ni rien d'analogue...

*
**

L'âme, étant une substance matérielle, certes, mais simple et indivisible, n'a aucun besoin des éléments du monde grossier pour subsister. La décomposition du corps ne peut par conséquent pas affecter cette substance, ni son existence. Il est donc *admis* que l'âme soit : *immortelle en sa réalité, éternelle en son principe, et qu'elle persiste après la dissolution de la forme corporelle.*

Si, par ailleurs, l'âme peut subsister après la dissolution de cette forme qui ne lui aura servi que de véhicule pour un temps donné, *il est également possible qu'elle préexista à cette forme,* et si elle a pu préexister à la forme présente, elle a pu, tout aussi bien, animer une forme antérieure à celle-là.

Concluons alors que si la vie présente et la vie antérieure sont des choses on ne peut plus logiques, la vie future l'est tout autant, et que la *réincarnation* n'est pas une chose aussi étrange que certains philosophes fanatiques veulent bien l'affirmer.

Et la Doctrine Celtique, reposant tout entière sur les migrations de l'âme, d'existences en existences, demeure fort plausible. On peut d'ailleurs étayer cette hypothèse d'arguments tirés de la raison et de la morale.

*
**

Le grand argument généralement opposé à la pluralité des existences est l'absence totale des souvenirs. « L'homme, nous objectent le matérialiste ou le dogmatique, ne se souvient pas d'une autre vie. C'est donc qu'il n'en a pas vécu d'autre... »

Cet argument fait une part trop belle à la mémoire matérielle ! En effet, il n'est pas nécessaire de franchir les bornes du Tangible, de remonter le cours du Temps, et de se lancer dans l'océan obscur de la Durée, pour constater que cette mémoire est chose éphémère et toute relative. Il suffit, bien au contraire, de rechercher parmi les souvenirs de la toute première enfance pour constater chez la plupart des humains, *une viduité absolue.* Quel est l'être qui se souvient de l'instant de sa naissance ? Quel est l'être qui saurait, sur des photographies prises à cet instant, retrouver et définir chacun des assistants, répéter leurs paroles ? Et n'est-il pas courant de voir un enfant, perdre petit à petit ses souvenirs, avec et sous l'affluence des impressions nouvelles ?

Comment, en ce cas, exiger que l'âme se souvienne de l'Au-delà d'où elle émerge, et admettre qu'elle puisse retrouver ses corporéités passées ?

Ces erreurs, communes chez la plupart des hommes, proviennent d'une imparfaite définition et compréhension du *soi* et du *moi.*

On commettrait en effet une erreur profonde en confondant ces deux termes.

Ce sont les *sensations* qui, en s'ajoutant les unes aux autres, durant l'existence matérielle d'un être dans les Cercles d'Abred, lui donnent l'impression de constituer une unité particulière, le *moi.*

En fait, ce *moi* n'est que pure illusion, résultant d'une habitude, d'une succession et d'une répétition de sensations diverses, sensations elles-mêmes produites par la localisation de l'être en un point donné de l'Espace et du Temps.

Bien au contraire, le *soi* est l'essence même de l'âme, c'est le germe de lumière divine, le MAN RED originel.

Le *moi* serait la *personnalité relative* et momentanée. Le *soi* serait au contraire l'*identité absolue.*

On emploie fréquemment le terme de *personne* (du latin *personna* : masque, apparence, visage), pour désigner un aspect de la Divinité. La *personna* divine serait alors la *divinité relative;* et l'Absolu serait *l'identité divine.* Ainsi se définissent les rapports de HU, KARIDWEN, ESUS, TARRAN, TEUTATES, avec OIW.

Il en sera de même du *moi* et du *soi.* Le *moi* serait la *personne humaine,* située dans le Temps et l'Espace, à leur mutuel croisement, par le fait d'une incorporation matérielle et momentanée. Le *soi* serait, au contraire, son propre « absolu », l'identité permanente du MAN RED, l'être même.

Pour les Celtes, l'Archétype d'où sont issues les âmes humaines, le principe immortel, animateur de formes illusoires, puisque passagères et fugitives, porte le nom de MENW ou MENWYD, comme nous l'avons déjà dit.

C'est MENW, la source de l'intelligence et du bonheur qui constitue l'esprit ou l'Ame, et il en est à la fois la source et le but. Comme tel, il est issu de MEN, le Principe Créateur, il est animé par AVEN, le Souffle divin.



L'Homme n'a pas toujours conscience d'un *moi,* toujours unique au milieu de la variété de ses modes et de ses attributs. Mais il sait aussi être toujours *la même personne,* ce malgré les manifestations si diverses de ses propres facultés, et la rapidité de succession des phénomènes qui constituent son existence terrestre.

Son identité ne peut pas plus être mise en doute que son unité ; elle n'est pas autre chose que cette unité elle-même, considérée dans la *succession,* au lieu de l'être simplement dans la *variété !* (Car on ne saurait confondre ces deux mots.) Et si on voulait la nier, malgré l'évidence, il faudrait alors nier également la *liberté* (qui est impossible sans intelligence), et les plus nobles sentiments du cœur, *dont le souvenir de ce qui nous est cher* (c'est-à-dire ce qui est la preuve évidente de l'identité de l'être !) *est la condition indispensable...*

Au contraire, nos organes et les éléments les constituant ne demeurent les mêmes ni par la forme, ni même parfois par la substance. Au bout d'un certain nombre d'années, ce sont autant d'autres *mollécules,* d'autres *dimensions,* d'autres *proportions,* d'autres *nuances,* un *volume* toujours différent, une *vitalité* accrue ou diminuée, d'autres *organes* parfois même, qui les ont complétés, amputés, ou remplacés.

Ainsi notre corps se dissout et se reconstitue plusieurs fois durant la vie terrestre. Et cependant le *moi* se sent toujours le même, embrassant en une seule pensée toutes les modalités et les périodes de son existence. Ce fait est donc le résultat des expériences les plus positives.

Pourquoi le soi, *seule parcelle impérissable et éternelle de nous-même, ne conserverait-il pas, en une sorte de sanctuaire intérieur où nulle lumière matérielle, issue des organes de chair, ne pénètre jamais le secret et le souvenir de ses vies passées? Pourquoi, en ces « régions » encore inconnues de*

la personne humaine, que les psychiâtres et les métapsychistes ont nommé la subconcience, *ne s'ouvrirait pas un sentier luminescent qui, à travers la grande Nuit de l'Oubli et dans le linceul permanent de toutes nos morts, nous mènerait enfin à la divine* conscience *de notre* Identité ? *Pourquoi, perdu dans le Monde de l'Inconnu et de l'Oubli, n'existerait-il pas, sous la poussière et l'éparpillement de nos actions, mauvaises et bonnes, le Miroir où contempler notre véritable « Visage » et nous voir enfin, face à face ?*

*
**

Nous avons démontré précédemment que l'âme était une substance spirituelle, simple et indivisible, n'ayant aucun besoin du corps de chair et donc de la matière organique, pour subsister. Concluons donc que la décomposition de ce corps ne saurait affecter son existence propre et sa perpétuité. Et, en toute logique, si elle est destinée à disparaître dans un nouvel état (ce que le catholicisme nomme « l'âme séparée »), nous devrons en rechercher la cause ailleurs que dans la mort physique.

La plupart des Religions, manifestation collective de philosophies très diverses, ont senti que le désir instinctif de l'homme, lorsqu'il réclamait pour l'âme toutes les prérogatives de l'Immortalité, ne s'attardait pas à savoir si le principe métaphysique même de cette âme subsistait *seul*. Bien au contraire, ce que l'être de chair désirait ardemment, ce qu'il exigeait même de ce Créateur qu'il avait conçu parfait (on ne prête qu'aux riches...), c'était la persistance de sa personnalité, du *moi* qui avait pensé, qui avait agi, souffert ici-bas, du *moi* qui avait aimé, voulu, espéré en un Bonheur, malheureusement toujours absent du Monde matériel, des Cercles d'ABRED. En un mot, ce que l'être intelligent désirait c'était l'union parfaite, malgré la perte de son enveloppe charnelle, entre le *moi* et le *soi*.

Et finalement, la grande énigme posée par l'homme est celle qui exige réponse à ces trois questions :

— d'où vient l'Etre ?
— pourquoi est-il ici-bas ?
— où va-t-il ?

Certains philosophes nous disent que toute fin, imaginée par l'Homme, sera toujours illusoire, parce qu'incessamment ramenée à une solution purement anthropomorphique. Et cela est vrai. Mais nous devons alors abandonner toute tentative de perception du spirituel, si nous prétendons raisonner autrement qu'avec des images et des exemples perceptibles à notre *moi !* Il est possible que notre *soi* détecte des lumières et des connaissances d'une tout autre réalité, mais il est bien obligé de les mettre à la portée de ce *moi* plus ou moins compréhensif, et qui, à son tour les traduira à notre intelligence balbutiante, avec des concepts et des images appropriés.

Chaque homme aspire invinciblement au Bonheur ici-bas, au mieux-être. Et c'est un lieu commun qu'affirmer qu'il y est irréalisable. Or, chaque homme normal et saint d'esprit, donne toujours une raison à ses actes. Pourquoi, en cette matière, agirait-il autrement ?

Si l'état idéal auquel aspire tout être n'existe pas, il faut alors expliquer pourquoi l'âme humaine l'envisage toujours, quelque soit le temps, le lieu, la race. Le Bonheur, l'Homme passe sa vie entière à le rechercher. Il est le mobile de toutes nos actions, et il peut, seul, concrétiser toutes les espérances humaines.

Ce serait donc une loi de notre « nature » que de tendre vers un *état idéal*. Mais une loi ne saurait exister sans raison, et même si la science

humaine ne peut la fournir, il n'en est pas moins vrai qu'à défaut d'explication, sa *constatation* en établit péremptoirement l'existence.

Nous avons démontré déjà l'*existence*, nécessaire, de l'Absolu. Nous l'avons démontré *infiniment parfait* et *infiniment bon*. Concluons que « OIW » ne peut avoir créé l'Homme pour le faire éternellement souffrir, ni même pour en faire le jouet d'une éternelle duperie. C'est donc que ce Bonheur *existe*.

Or, nouveau dilemne, ce Bonheur, dont la réalité est ainsi établie, échappe sans cesse à l'Homme ici-bas.

Puisque l'Infinie Perfection de « OIW » le lui doit, s'il est absent de la vie en Abred, c'est que le Créateur le réserve pour un autre monde, un autre état.

Cet autre Monde, où l'Homme jouit d'un *état idéal* et d'un *parfait Bonheur*, c'est le Gwenved, le « Monde Blanc », des Celtes. Nous venons de démontrer et sa nécessité, et sa réalité, et sa définition. Précisons encore que ces trois réalités doivent alors nécessairement donner satisfaction aux légitimes désirs rencontrés postérieurement, en notre étude de l'âme. C'est-à-dire qu'en Gwenved, nous devons retrouver notre personnalité permanente, immortelle, l'union du *soi* impérissable et de tous les *moi* successifs, le souvenir de toutes nos existences, de toutes nos sensations, le bénéfice de toutes nos expériences, de toutes nos incarnations. Le « Monde Blanc » nous doit encore quelque chose, sans quoi il ne serait pas l'*idéal état*, il nous doit encore les *éléments mêmes* de ces souvenirs et de ces conditions, c'est-à-dire tous ceux que nous avons aimés, tous ceux qui nous ont aimés, tout ce qui a été, fragmentairement et passagèrement, les conditions trop brèves de nos joies terrestres. Et cela, nous dit la Tradition Celtique, nous l'y retrouverons. Les Triades Bardiques nous l'affirment, et nous les commenterons tout à l'heure.

C'est en Gwenved, dans le « Monde Blanc », que se trouvent ceux que nous nommons les *Maîtres*, en celtique Athrawon. C'est de Gwenved qu'ils descendent, en de nouvelles incarnations, parmi les hommes. Là, mêlés à eux sous des formes modestes et humbles, ils y colportent la sainte Religion du Tout en Un. Ils y réveillent, par leurs lumineux enseignement, le Souffle divin, l'Inspiration salvatrice, en celtique Awen...

Et c'est Awen qui fait lever en nous cette joie intérieure, faite de la certitude de notre Immortalité, de notre Identité, de notre Béatitude immortelle, un jour, et qui équivaut, dans la Tradition Celtique, à ce que le Catholicisme nomme du doux nom de Grace...

GWENVED, LE « MONDE BLANC »
ET LA BEATITUDE FINALE

Lorsque la chaîne ininterrompue des transmigrations corporelles a été enfin bouclée, quand l'Homme, émergeant de la Brute matérialiste et bornée, s'éveille au pur soleil des Morts, il pénètre enfin dans Gwenved, le « Monde Blanc ».

Là, comme nous l'avons dit déjà, tous souvenirs et toutes images de son *passé éternel* lui reviennent. Il peut alors faire le point, comme le marin au sein des mers. Pour lui, la première tâche est terminée ; son immortalité est gagnée, conquise, jamais plus les cercles inférieurs d'Abred, le Monde de

Nécessité et d'Epreuve ne l'engloutiront de nouveau, et il ne risquera plus de retomber, sous le poids de ses fautes et de ses erreurs, dans les abîmes générateurs, concrétisés en ANWN. Il ne risquera plus la ténébreuse descente involutrice, d'échelons en échelons, de l'Homme à la Brute, de la Brute à la Bête, de la Bête à la Plante, de la Plante au Minéral. Il est alors *sauvé,* au *sens catholique du mot.*

Et là, dans la pureté idéale enfin conquise, dans la rencontre de tous ceux qui l'ont aimé, qu'il a aimés, et qui, comme lui, ont enfin franchi le Seuil d'Immortalité, il pourrait être heureux. Mais, par le contact avec GWIZIEK, la Science, il comprend alors le suprême arcane. Au sein de GWENVED, les Hommes ne forment qu'une seule et idéale Patrie, une seule Famille. Tous sont liés, par le Passé et par les Souvenirs. Et nul ne saurait alors méconnaître le second aspect de « OIW », KARANTEZ, l'Amour céleste.

Et, parce que parvenus au sein du Cercle de Vérité et de Connaissance, les Ames ainsi sauvées comprennent alors toute l'impérieuse nécessité de n'abandonner ni la tâche, ni le Monde d'Epreuve et de Nécessité d'ABRED, ni les autres âmes ballotées de vies en vies.

Volontaires au service du Divin, les Esprits de GWENVED abandonnent alors de nouveau le Céleste Séjour pour replonger dans les Cercles inférieurs du Monde et y aider les Hommes, les êtres et les choses. Car, puisque tout vit, que tout est animé, et que dans l'humble plante comme dans l'animal supérieur, une âme prisonnière accomplit son dur voyage, c'est tout le Monde qu'il leur appartient d'aimer !

Trois mobiles les inspirent et les conduisent, issus d'AWEN, le Souffle divin.

GWIZIEK, la Science (puisqu'ils ont compris et visualisé au sein de GWENVED la réalité absolue de cet éternel Devenir) ;

KARANTEZ, l'Amour (l'Amour divin, reflété en eux, puisqu'ils ont compris, pour la même raison, que cet Amour qu'ils manifestent à l'égard des autres êtres se répercutera sur eux, que chacun récolte ce qu'il a semé et sème ce qu'il récoltera, et que tout leur reviendra amplifié, en un éternel circuit, accroître leurs perfections et leur bonheur propre, lors du prochain retour en GWENVED) ;

GALLWD, la Force (découlant d'une part de leur accès en GWENVED et des perfections qu'ils y ont acquises par ce bref séjour).

Ils sont désormais les Maîtres (ATHRAWON), les Instructeurs et les Guides, inconnus et mystérieux, de l'Humanité.

Gwion, le gardien des Portes de droite leur avait fait boire l'*Eau de Mémoire, Samain,* gardien de celles de gauche, leur fera boire alors l'*Eau d'Oubli.*

Et cela afin que le regret de l'enchanteresse Patrie ne vienne jamais ralentir leur tâche, ni leur faire hâter le retour. Confondus à la foule aveugle, hésitante, obscurée, des hommes et des êtres inférieurs, ils en seront *inconsciemment* les guides et les conducteurs. Ils seront les GWYDDONIAID, les « voyants », par une relation malgré tout réelle avec le « Monde Blanc » et le plan d'ATHRAWON.

Et quand l'Heure sonnera enfin de quitter leur mortelle dépouille, sans crainte et sans hésitation, c'est vers le Pays de Lumière et d'Idéalité qu'ils monteront de nouveau. Au sein de GWENVED, leur *Identité éternelle* se retrouvera comme au premier passage, récompense leur sera donnée par l'accroissement des connaissances et des mérites, et la même joie intérieure, féconde et enthousiaste, les fera de nouveau partir pour un nouveau périple quand le moment en sera venu.

Et l'éternel voyage se poursuivra chaque fois générateur d'une spiritualité nouvelle et d'un bonheur accru

Jusqu'au jour où la *Création* tout entière sera passée dans le « Monde Blanc », où nulle créature, nul germe de lumière originelle, ne seront plus en péril dans les ténèbres d'ANWN. et où le Vase générateur (dit AZEWLADOUR), le symbolique « chaudron » de la Nature Naturante, deviendra, sublimé, le Cœur aimant de KARIDWEN... le Graal du divin « *Ressonvenir* »...



L'enseignement donné par les Triades, et relatif au devenir de l'Etre ayant accédé une première fois au « Monde Blanc » du Gwenved, n'est pas particulier au druidisme. Et là encore, si nous comparons cet enseignement avec la Tradition aryenne « blanche », nous ne manquerons pas d'être frappé par une identité indiscutable.

Voici l'enseignement de la Bhagavad-Gîta, en son IXe Dialogue, entre Krishna, le divin instructeur, et Arjûna, son disciple.

« Ceux qui connaissent les trois Védas, les buveurs de Soma, enfin purifiés du péché, M'adorent par le Sacrifice, et Me demandent le Chemin du Ciel. Et quand ils ont atteint le Monde du Roi des Dévas, ils goûtent alors, aux Cieux, le Festin des Dieux.

« Alors, ayant joui du vaste « Monde Céleste », *leur sainteté tarie, leurs mérites épuisés, ils reviennent à ce Monde des mortels.* Fidèles aux vertus prescrites par les trois Védas, *et désirant les Désirs eux-mêmes,* ils obtiennent le Transitoire[1] !...

« Ceux qui adorent les Etres Radieux vont donc vers les Dévas. Ceux qui adorent les Ancêtres vont vers les Ancêtres. Ceux qui adorent les Esprits de la Nature, vont aux Génies des Eléments. *Mais ceux qui M'adorent, viennent à moi...*

« A ceux qui, toujours harmonieux, M'adorent d'une façon *exclusive,* je donne l'*Ineffable Certitude,* pleine sécurité. Et tous ceux qui cherchent refuge en Moi, ô Pârtha, de quelque origine qu'ils soient, Femmes ou Hommes, Vaïshias ou Shudras, tous vont vers le *Sentier Suprême...*

« Tombé en ce Monde Transitoire et vide de joie, adore-Moi donc avec ferveur. Concentre ta pensée sur Moi, sois-Moi dévoué, offre-toi en sacrifice, adore-Moi !... T'étant ainsi complètement harmonisé, tu viendras à Moi, qui suis ton But Suprême... »

Egalement, nous voyons l'identique affirmation dans les bienfaits du monothéisme, axiome de base de tout le druidisme.

En ce monothéisme, on a vu longtemps la simple règle imposée par un dieu « jaloux » de ses prérogatives ! Mais en réalité, le chant de la Bhagavad-Gîta nous en indique la portée. Le monothéisme n'a d'autre but que d'empêcher le soi suprême de s'égarer. Tous cultes secondaires, de dieux locaux, d'anges, de saints, de génies ou de manes, est sacrilège parce que source d'erreurs capitales. En ce domaine, le strict fidèle de l'Islam ou du Judaïsme, a, sur le catholique ou le bouddhiste du Nord, sur le payen du monde antique ou sur le disciple de Confucius, une avance considérable.

Il appartient au druidisme, religion essentiellement monothéiste, de prendre position également sur ce point.

(1) Qu'on se reporte au conte de Peredur ab Ewrack, au « Gué des Ames ». Comment ne pas retrouver là, en ce passage mystérieux des énigmatiques Mabinoggion, l'échange perpétuel qui veut que les âmes blanches passent de Gwenved en Abred, y devenant alors momentanément noires, et des âmes noires passant d'Abred en Gwenved, pour y retrouver leur blancheur ?

DE LA « REALITE » DE GWENVED

« Les grands savants sont toujours
« des imaginatifs... »
(D'Arsonval).

Dans son ouvrage sur « *La Philosophie du Non* », G. Bachelard nous dit qu'il voudrait nous donner l'impression que c'est dans une région qu'il dit être celle du surrationalisme dialectique, que « rêve » l'esprit scientifique.

« C'est ici, non ailleurs, que prend naissance la rêverie anagogique. Celle qui s'aventure en pensant, qui pense en s'aventurant, qui cherche une illumination de la pensée par la pensée, qui trouve une *intuition* subite dans les au-delà de la *pensée instruite* (c'est-à-dire informée). »

« La rêverie ordinaire travaille à l'autre pôle, dans la région de la psychologie des profondeurs, en suivant les séductions de la libido, les tentations de l'intime, les certitudes vitales du réalisme, la joie de posséder. On ne connaîtra vraiment bien la psychologie de l'esprit scientifique, que lorsqu'on aura distingué les deux sortes de rêveries.

« C'est donc là, que l'esprit scientifique et l'intuition (issue de la rêverie anagogique), semblent *s'identifier mystérieusement*... Déjà la Science officielle rationaliste était passée, avec le tableau organisant de Mendeleeff, de la Chimie à la Métachimie ! Et la puissance organisante de ce tableau est telle que le chimiste conçoit la substance dans son aspect formel, avant de la saisir sous les espèces matérielles. (Concluons ainsi que le genre commande à l'espèce !)

« Un trait nouveau est particulier à l'esprit scientifique moderne. C'est son souci de complétude. Le réalisme posait tout naturellement l'objet avant sa connaissance, se confiant ainsi au « donné » toujours gratuit, toujours possible, mais jamais « achevé » ! Au contraire, une doctrine qui se confie, sur une systématisation interne, provoque l'occasion, construit ce qu'on ne lui donne pas, complète et achève héroïquement une expérience apparemment décousue. Dès lors, l'Inconnu est formulé !

« C'est ainsi qu'a travaillé la Chimie organique. Elle a connu, elle aussi, la chaîne avant les chaînons, la série avant les corps, l'ordre avant les objets. Un puissant *a priori* guide donc ses expériences, et dans l'esprit des hommes de science, ses savants auteurs, la Chimie organique a « pensé » la substance, comme l'ensemble des règles présidant à sa purification... »

Conçoit-on maintenant, à la lueur de ce qui précède, *qu'il faille aller plus loin* que les règles, déjà périmées, de l'ancien esprit scientifique, pour retrouver les sources de la fraîcheur philosophique, de la *vraie* philosophie ?

L'anthropomorphisme est actuellement notre seule méthode d'expression pour l'aspect détaillé du Réel. Donner la vie à la Réalité entière, c'est faire, de la représentation, la représentation d'une Entité qui n'a plus son centre en notre esprit, mais qui puisse tout de même y atteindre[1].

Conçoit-on maintenant toute la vie réelle, immensément riche, de l'ésotérisme imaginatif, du Symbole, imagé ou sonore ? Conçoit-on que, pour traduire le divin, le surréel, tout ce qui est « *outre-nous* », nous devions parfois employer des méthodes *a priori* irrationnelles, ou même parfois nettement déraisonnables ? Et que, pour traduire ce que nous ramenons dans le chalut

(1) G. Bachelard : « *Essai sur la Connaissance approchée* ».

de la rêverie anagogique, nous devions parfois employer un vocabulaire dont la pauvreté trahit ce qu'il a charge d'exprimer ?

C'est pourquoi il serait présomptueux (si étonnante soit cette affirmation !), de nier toute réalité au « Monde Blanc », destiné à recueillir les Etres, parvenus à leur état final. Le GWENVED *est*, au sens complet de ce mot ; tout aussi tangible que l'ABRED, tout aussi réel. Mais il est utile, pour comprendre cette réalité et cette existence, de définir en quoi deux « modes » peuvent se trouver liés par correspondance harmonique, comment ils peuvent, jumeaux cosmiques, vivre d'une vie régulière, rythmée, égale en possibilités.

Or, ce qu'il était impossible de définir jadis, la Science n'apportant aucun appui à la Métaphysique, est de nos jours aisé. Et, là encore le Savant épaule le Théologien !

De même que la découverte einsteinienne avait permis de démontrer la réalité de l'Œuf Cosmique, cher à la pensée celtique, de même la notion de « masse », issue des expériences de Louis de Broglie, nous permet, sinon de prouver, du moins d'épauler, le bien-fondé de l'existence du GWENVED, de toute l'ampleur de sa conclusion. Voici cette loi.



Que tout élément contingent ait son double, situé en un quelconque hyperespace, peut évidemment être admis par un raisonnement haussé aux extrêmes confins de la rêverie anagogique. Mais que cela puisse être scientifiquement démontré, voire même envisagé, eut semblé une utopie il y a encore peu d'années. Malgré cela, il semble bien que la philosophie, en ses toutes dernières et audacieuses investigations, apporte sa pierre à l'assise d'un concept aussi traditionnel, parmi ceux qui constituent l'héritage ésotérique.

Toujours en son ouvrage « La Philosophie du Non », G. Bachelard nous dit que « le calcul nous livre cette notion du concept scientifique de *Masse*, avec les moments magnétiques et électriques, les *spins*, en respectant jusqu'au bout le syncrétisme fondamental et caractéristique d'un rationalisme complet. »

Mais où ceci devient d'une extrême importance, c'est en fin de calcul, lorsque nous voyons que la notion de *Masse* nous est remise, étrangement *dialectisée*[1] *!* Nous avions besoin d'une masse; et le calcul nous en livre *deux, deux masses pour un seul objet !* C'est du moins ce qui découle des expériences de Louis de Broglie, citées plus haut[2].

L'une de ces masses résume parfaitement tout ce qu'on savait de la « masse » dans les quatre philosophies antécédentes : réalisme naïf, empirisme clair, rationalisme newtonien, rationalisme complet ou einsteinien. Mais l'autre masse, dialectique de la première, est une masse *négative !* C'est là un concept inassimilable dans ces quatre philosophies antécédentes.

Par conséquent, une moitié de la mécanique de Dirac retrouve et continue la mécanique classique et la mécanique relativiste ; l'autre moitié diverge sur une notion fondamentale, elle donne autre chose, elle suscite une dialectique externe, une dialectique qu'on n'aurait jamais trouvée en méditant sur l'essence du concept de masse, en creusant la notion lewtonienne et relativiste de la masse[3].

---

(1) Dédoublée.
(2) Louis de Broglie : « *L'Electron magnétique* ».
(3) Cf. Bachelard.



Le concept d'*énergie négative* s'est en effet présenté, en mécanique de Dirac, exactement de la même manière que le concept de *masse négative* A son propos, nous pourrions reprendre, point par point, toutes les critiques précédentes. Nous pourrions affirmer qu'un tel concept eût semblé monstrueux à la science du XIXe siècle, et que son apparition, dans une théorie, eût paru le signe d'une erreur capitale, viciant entièrement la construction théorique. Pourtant, Dirac n'en fit pas une objection à son système. Au contraire, puisque ses équations de propagation conduisaient au concept d'énergie négative, Dirac se donna pour tâche de trouver une *interprétation phénoménale* de ce concept ! « Cela, nous dit Bachelard, c'est de l'esprit scientifique, audacieux pour notre temps... ».

Son ingénieuse interprétation put d'abord apparaître comme une pure construction de l'esprit. Mais la découverte expérimentale de l'électron positif, par Blackett et Occhialini, vint donner une confirmation inattendue aux vues diraciennes. Au vrai, ce ne fut pas le concept d'énergie négative qui fit rechercher l'électron positif. Il y eut, comme souvent, synthèse accidentelle de la découverte théorique et de la découverte expérimentale. Mais tout de même, le lit était prêt, où le phénomène nouveau est venu s'étendre, juste à sa mesure. Il y avait une théorie intuitive, qui énonçait le fait. En un certain sens, on peut donc bien dire, en suivant la construction diracienne, que la dialectique de la notion d'énergie a trouvé sa double réalisation.



Reste le caractère propre à ces deux masses, qu'il s'agit de définir.

La masse négative est-elle le caractère qu'on devrait trouver dans le processus de la dématérialisation, alors que la masse positive s'attacherait à la matière résultant d'une matérialisation ? Autrement dit, les processus de création et ceux de destruction matérielles (si nouveaux pour l'esprit scientifique), sont-ils en rapport avec les dialectiques profondes des concepts de base, comme les masses positives et négatives, les énergies positives et négatives ? N'y a-t-il pas liaison entre l'énergie positive et la masse positive, et entre l'énergie négative et la masse négative ?

Là, alors que l'esprit scientifique moderne cherche, rêve et, ensuite, tente de justifier et démontrer, la tradition celtique répond affirmativement. Qu'on veuille bien se référer à la conception dualiste du Pan-Cosmos, sous-entendant en ce terme nouveau une conception synthétique de l'univers visible et de l'univers invisible, du monde matériel et du monde spirituel. Qu'on se réfère à cette tradition. Et on verra que masse et énergie positives, masse et énergie négatives, étaient des concepts familiers aux ésotérismes antiques...

Voici à ce sujet une tradition, définitive à cet égard.



Dans les « *Mabinogion* », recueil de contes constituant, dans la littérature celtique du Pays de Galle un ensemble d'enseignements ésotériques destinés aux disciples (en gallois : mabinog), et formant le cycle arthurien du haut-moyen-âge en Bretagne insulaire, il en est un intitulé « Le Gué des Moutons », ou « Traversée des Ames », qui est significatif à cet égard.

Le barde, qui nous conte les aventures, et pérégrinations de « Peredur ab Evrawc », nous dit ceci au sujet du gué mystérieux :

« Peredur se dirigea vers la Vallée, arrosée par une Rivière. Les contours « en étaient boisés, mais des deux côtés de la rivière, s'étendaient des prairies « unies. Sur l'une des rives, il y avait un troupeau de moutons blancs et, « sur l'autre, un troupeau de moutons noirs. A chaque fois, que bêlait un « mouton blanc, un mouton noir traversait l'eau, et devenait blanc. A chaque « fois que bêlait un mouton noir, un mouton blanc traversait l'eau et devenait « noir.

« Sur le bord de la rivière, se dressait un grand arbre. Une des moitiés « de l'arbre brûlait depuis la racine jusqu'au sommet. L'autre moitié portait « un feuillage vert. »

Or, dans l'ouvrage de H. Hubert intitulé « *Les Celtes depuis l'époque de la Tène* », l'auteur nous dit que : « Les druides enseignaient que la Mort n'est qu'un déplacement de la Vie, et que celle-ci continue avec ses formes et ses biens dans un autre monde, le monde des Morts, qui régit les morts et rend des vivants. C'est un monde de vie constituant un réservoir d'âmes disponibles. *Un capital constant et roulant d'âmes est distribué entre les deux mondes appariés, et les échanges entre les deux se font vie par vie et âme par âme.* »

Nous noterons, avec J.-T. Addison, que c'était dans des vallées, et non sur des cimes, que les traditions celtiques logeaient de préférence les Trépassés. Et dans de nombreuses traditions, les vallées sont attribuées aux Morts (vallée de Josaphat, vallée de larmes, etc...).

Les prairies vertes, images de la Vie, nous disent que, d'un côté comme de l'autre, celle-ci règne en souveraine. Et déjà dans les Champs-Elyséens, décrits par Homère et par Virgile, les prairies de l'au-delà sont décrites comme un tapis épais, où poussent les asphodèles, la plante de Perséphone...

La rivière est le traditionnel « fleuve » qui sépare les deux mondes, que ce soit le Styx, l'Achéron, le Cocyte, le Tartare, des Grecs, ou les eaux de l'Amenti des hiérophantes égyptiens, ou simplement cette « eau d'oubli » commune à toutes les traditions universelles. Dans le cas présent, les Triades nous citent cet oubli du Gwenved, pour l'âme qui replonge en Abred. Dans l'autre sens, elle devient « l'eau de mémoire », puisque Gwenved a comme privilège celui du souvenir.

Reste l'Arbre mystérieux. Nous savons que le Mouton, la Brebis, l'Agneau, sont emblématiques des âmes, et qu'ils symbolisent l'humanité tout entière lorsqu'ils constituent un troupeau. Alors, le Berger ou le Pasteur, deviennent l'image de la Divinité conductrice. Or, fréquemment, pasteur et troupeau sont groupés à l'ombre *ou autour* d'un arbre. Dans l'iconographie gothique, c'est généralement un chêne, et ceci nous précise qu'il s'agit d'Hu Kadarn, conducteur du Monde, vers le Divin. Dans le conte des « *Mabinogion* », on ne nous dit pas de quel arbre il s'agit. Mais s'il flambe, en partie, et s'il est vert (c'est-à-dire gonflé de sève et d'*eau*...), c'est pour nous préciser la double nature du « *Centre de Tout* », de la Divinité : feu-eau. « OIW », en qui tout est contenu, est donc doublement actif : créateur et destructeur. Et nous savons par ailleurs que tenter de passer en Keugant, c'est retomber en Anwn ! « OIW » est donc doublement manifesté, par Anwn et par Keugant.

***

Quittons donc le domaine de l'ésotérisme des « *Mabinogion* », et revenons à la justification scientifique des deux « mondes » jumeaux. Dans le domaine de la double énergie, il en est également ainsi. Tout acte dans le plan maté-

riel est générateur d'un acte correspondant dans le « plan » réflétant celui-ci. Mais, s'agit-il d'un acte identique, ou d'un contraire absolu ? En un mot, l'analogie est-elle génératrice de similitude, ou (vérité ici, erreur en deça...), cette analogie déclenche-t-elle, bien au contraire, le principe d'activité à la fois complémentaire mais *opposé ?* Il semble que cette dernière hypothèse soit la bonne. « Pardonnez à vos ennemis, vous amasserez sur leur tête des charbons ardents », nous disent les évangiles chrétiens. Et ce principe a été le point de départ de la médecine homéopathique.

Dans l'ancienne philosophie scientifique, et notamment celle de Leibnitz, il était d'une vérité évidente d'énoncer que : « deux objets différents ne peuvent occuper la même place en même temps ». On y verra la condition même de toute intuition géométrique, on érigera ce postulat en axiome évident. Mais en fait, il ne fait qu'appliquer, avec présomption, la notion physique des « objets individualisés », bien séparés et bien classés par leur localisation. Il est solidaire d'un type particulier d'objet, ceux constituant des solides *absolus*, impénétrables à d'autres. Mais il est bien évident que le flacon de cristal extrêmement mince, et le liquide qu'il contient, occupent de façon identique un seul et même volume spatial...

Ainsi, un volume d'eau donné peut très bien se voir surajouter une quantité « n » d'oxygène, ou de tout autre gaz. Et si liquides et gaz peuvent s'interpénétrer, emboîtés eux-mêmes au sein d'un solide contenant, rien ne nous empêche d'envisager deux « univers », différents en leur substance, séparés par les conditions de vie impliquées par chacun d'eux, bien que solidaires l'un de l'autre... Or la tradition celtique exprimée par le « légendaire » breton nous montre les morts vivant *parmi les vivants,* d'une vie étrangère totale. Qu'on se reporte aux « Légendes de la Mort » de A. Le Braz, on verra que le purgatoire ou l'enfer se trouvent dans la Nature autour de nous...

C'est ce qu'on appellerait avec plus de précision encore, une affaire de « dimension ». Nous y reviendrons tout à l'heure.

*
* *

Un autre exemple de cette particulière conception du monde, qu'avait l'ancienne physique, réside dans ce second postulat : « pour passer d'une place à une autre, tout objet doit franchir l'espace interposé, ce qui ne se peut faire qu'au bout d'un certain temps. »

Mais le physicien G.-N. Lewis, dans « The Anatomy of Science », objecte que : « *l'œil* touche l'étoile qu'il voit, aussi sûrement que le *doigt* touche la table, parce que dans la géométrie einstienne, l'intervalle de séparation est égal à zéro... ». Autrement dit, dans l'optique de la Relativité, l'intervalle postulé par l'intuition commune entre la source lumineuse et l'organe récepteur est en un certain sens subtilisé. Ce qui se conçoit bien, car cet intervalle est des plus relatifs, puisque la distance qu'il représente peut varier à l'infini sans que soit interrompu le rapport idéal entre l'organe émetteur et l'organe récepteur.

On conçoit donc, à la lueur de ces observations, que deux choses peuvent occuper la même place. *Si oui, compte tenu de la dialecticité substantielle établie par la mécanique de Dirac, nous avons la preuve scientifique que le Monde perceptible à nos sens doit se doubler d'un autre, rigoureusement identique, mais qui en constitue la « masse négative ».*

De cette dualité de l'Univers découle également l'existence d'un « homme négatif » par rapport à l'homme « positif ». Le Microcosme se dualise au même titre que le Macrocosme.

Et de cette loi, naît alors la nation tétragramatique de tout ce qui est. En effet, la masse négative se dialectisera à son tour, et la masse positive fera de même, relativement l'une à l'autre. Nous aurons ainsi une finalité de quatre termes pour une seule chose, soit :

« Masse négative »	Masse positive de cette « Masse négative »
« Masse positive »	Masse négative de cette « Masse positive »

De cette évidence découle diverses conclusions de la Tradition Universelle, particulièrement applicables aux arcanes de l'ésotérisme pythagoricien (divinité de la Tétractys), et de la conception hébraïque de la Divinité (kabale).
Reste le problème de la Substance de ces deux Univers jumeaux.
Par le seul fait qu'on peut *penser* (c'est-à-dire *prévoir...*) les phénomènes chimiques de la substance, en fixant une structure géométrique, ou électrique, ou statistique, il semble que les valeurs nouménales deviennent évidentes. L'ordre traditionnel de l'expérience réaliste est inversé. Le *noumène* guide la *recherche,* et la *détermination* précise la *substance.*
Et, comme pour la controverse soulevée par la démonstration de Michelson et par celle de Fitzerald, en matière de Relativité et de Newtonisme, pour achever la distinction du phénomène et du noumène, voici que s'accumulent dans ce dernier des lois, qui sont contradictoires le plus souvent aux lois décelées par le phénoménologie première. Nous pourrions dire que le noumène explique le phénomène en le contredisant. Le phénomène s'explique avec des lois nouménales, qui ne sont pas les lois du phénomène... Concluons donc que l'entendement, formé dans la culture scientifique, est très différent de l'entendement formé dans l'observation commune.
Nous avions vu, au chapitre traitant de l'Espace et du Temps, au sein de l'Œuf Cosmique, que la Matière (Substance), et l'Energie, étaient à égalité d'être : l'Energie étant partie intégrale de la Substance. En effet, il est scientifiquement démontré que les échanges énergétiques déterminent des modifications matérielles, et les modifications matérielles conditionnent des échanges énergétiques. Ceci contredit l'ancienne philosophie chimique des deux derniers siècles, philosophie ayant pour père Lavoisier, qui accordait une primauté à la notion de substance, et attribuait à la substance, comme des qualités transitives, l'énergie cinétique, l'énergie potentielle, la chaleur latente, etc...
Or, cette conception était erronée. L'Energie est aussi réelle que la Substance, et la Substance n'est pas plus réelle que l'Energie. C'est par l'intermédiaire de l'Energie que le Temps met sa marque sur la Substance. Concluons alors qu'il ne peut être de Substance qui soit située hors du Temps ! Le Chaos matériel est une chimère, et, dans ce Néant illusoire, d'où « OIW » tire le Monde, il ne saurait absolument rien exister. D'où l'idée d'une création éternelle et permanente, impliquant l'Eternité relative de l'Univers physique, découlant de celle du Pancosmos. Car, notons-le bien, les Triades ne nous disent nullement que Cythraul, Anwn son domaine, constituent le Néant. Bien au contraire, elles nous affirment qu'il y a déjà « quelque chose » au sein d'Anwn : « *le plus près* de la Mort absolue, *le moindre* de toute Vie ».
Alors que la Matière, selon Lavoisier, se posait comme une existence permanente, située dans l'Espace, le Rayonnement, entité non lavoisienne, se pose comme une existence essentiellement temporelle, comme une fréquence, comme une « structure » du Temps. On peut admettre que cette Energie,

structurée, vibrante, vivante, et fonction d'un « nombre » du Temps, ne suffirait pas pour définir l'existence de la Matière, de la Substance primordiale. Alors la Substance ne serait donc plus qu'une sorte d'amas de rythmes, de créatures résonnantes, sorte de *chœur,* au sens musical du mot. Et nous voici en présence de l'Harmonie sidérale, du chant des sirènes planétaires, cher au Pythagorisme néo-platonicien, de la « Musique Eternelle » qui chante dans les espaces interstellaires, et que la Science moderne a su plier à ses nécessités expérimentales, faisant *chanter,* au sein des laboratoires, la lumière d'Astres qui peut-être n'étaient déjà plus, *transformant, transmutant même, la vibration lumineuse en vibration sonore...*



LE CELTE ET SON « DEVENIR », SELON LES TRIADES

Afin qu'on ne nous accuse pas d'avoir « imaginé » les traditions concernant le « devenir » celtique, nous avons tiré des « Triades » l'essentiel concernant la Vie future. Voici ces textes :

83. — De trois causes a résulté la chute en Abred. Ce sont :

— l'Orgueil, qui fit que la Créature désira s'aventurer au Cercle de Keugant. Et la Mort lui barra la route du Retour ;
— de la Haine (du Mépris, ou Absence d'Amour). Et ceci l'exclut alors nécessairement du Gwenved ;
— du désir de changer. Et ceci au mépris de la Raison et du Devoir.

Cette triade fait tache parmi l'harmonieuse sérénité métaphysique des autres. Il semble que la pensée chrétienne médiévale l'ait inspirée. Sinon, si c'est là véritablement le primitif enseignement celtique, nous y retrouvons l'indication d'un anéantissement en Dieu puisque, sortant du Gwenved, l'Etre franchit là aussi un cercle d'Ankou (Mort). Il meurt donc « en Dieu ». Or, c'est en Dieu que les germes d'Anwn prennent leur genèse principielle. L'Etre sert donc à Dieu de germe pour l'Anwn. Mais, d'autre part, cette involution a pour racine trois défauts qui, nous dit la triade 78, ne se peuvent trouver en Gwenved : la Mort, le Désordre, l'absence d'Amour... Et la triade 67 nous précise qu'en Gwenved, il y a trois aspects principaux du Bonheur, qui sont : la Vie Eternelle, l'absence de tout Mal, la Joie sans cesse renouvelée.

Tout l'ensemble d'ailleurs de la Tradition celtique, tel que nous la rapportent les triades, se rebelle contre cette triade 83, que nous n'hésitons pas à considérer comme interpolée par des celtisants chrétiens inquiets pour leur première croyance, et désireux de concilier celle-ci et celle-là...

Nous concluons donc qu'il n'y a pas de « chute » pour le Celtisme, et qu'on ne peut retomber en Anwn une fois le cercle de Gwenved atteint. Simplement, comme dans la religion védique, ou comme l'enseigne le bouddhisme, les grands Etres qui ont atteint la pure lumière divine, peuvent par altruisme, redescendre au sein de la douleur, pour y instruire les hommes. Alors, comme nous le verrons plus loin, on peut revenir de Gwenved en Abred. Mais jamais en Anwn.

ALPHABET RUNIQUE
DIT "FUTHARK".

ᚢ	ᚨ	ᚱ	ᚲ	ᚷ	ᚹ	ᚺ	ᛁ
u	*a*	*r*	*k*	*g*	*w*	*h*	*i*
ᛇ	ᛈ	ᛋ	ᛏ	ᛒ	ᛖ	ᛜ	ᛟ
c	*p*	*s*	*t*	*b*	*e*	*ng*	*o*

⁂

72. — Il y a trois places pour tout Etre et pour toute existence animée, au cours de l'*Existence Totale* de cet Etre ou de cette Forme de vie. Ce sont :
— avec Cythraul, le Principe du Mal (Néant), dans l'Abîme d'Anwn ;
— avec la lumière du Choix, dans l'état d'homme, en Abred ;
— avec Dieu, dans le cercle de Gwenved.
Ainsi donc, en Gwenved, l'Etre, dégagé d'Abred, possède au maxium la plénitude béatifique susceptible d'être atteinte en conservant sa personnalité. Il ne lui manque rien, et il n'a nulle crainte de déchoir et de revenir dans l'Abîme. La triade 83 est donc antitraditionnelle.



13. — Il est trois genres d'existence et de vie pour les Etres vivants. Ce sont :
— l'état de soumission à la Fatalité, dans l'Abîme (Anwn) ;
— l'état de liberté morale, dans l'humanité (Abred) ;
— l'état de félicité et d'amour parfait, dans la Lumière (Gwenved).
Ceci confirme encore notre thèse précédente.

⁂

84. — Il y a trois genres de mort, trois façons de mourir. Ce sont :
— par le Châtiment, découlant de la faute ;
— par l'Amour de Dieu, attirant toute créature du pire au meilleur, d'Abred en Gwenved ;
— par le repos en Gwenved, pour l'Etre qui ne peut supporter Keugant.
Cette triade semble nous signaler une sorte de parallélisme entre le plan nirvanique du Bouddhisme, et son absolue Béatitude, sans désirs et sans agitations vaines.

⁂

24. — Il y a trois alternatives pour l'Homme. Ce sont :
— soit le cercle d'Abred, soit celui de Gwenved, en tant que but ;
— soit la Fatalité, soit la Liberté morale, en tant que moyens et possibilités de manifestations ;
— soit le Mal, soit le Bien, en tant que résultat.
Tout étant en équilibre, tout étant en possibilités en son domaine, l'Homme a donc le pouvoir de s'attacher à l'une ou à l'autre, selon sa volonté propre.
Cette triade nous montre encore la possibilité de chute en Abred, mais pas en Gwenved.

⁂

14. — Il est trois choses inéluctables dans la Vie, trois nécessités auxquelles n'échappe aucune existence. Ce sont :
— l'inévitable genèse dans le cercle d'Anwn ;
— l'inévitable périple dans le cercle d'Abred ;
— l'inévitable accès final dans le cercle de Gwenved.
Et sans traverser ces trois états, nul Etre ne saurait exister, sauf Dieu seul.
Cette triade nous précise donc que tous les Etres seront « sauvés », au sens chrétien du mot. Pour le Celte, nul enfer éternel, nulle prédestination

arbitraire de Dieu pour ses créatures. Au contraire, un optimisme magnifique, générateur des plus belles espérances, et satisfaisant à la fois à la justice et la bonté infinies de Dieu.

⁂

12. — Il existe trois cercles dans la Vie Universelle. Ce sont :
— le cercle de Keugant, cercle vide, où nul Etre ne peut subsister, hormis Dieu lui-même. Ni les Vivants ni les Morts n'y accèdent, et Dieu seul le peut franchir ;
— le cercle d'Abred, cercle de la Fatalité, du Destin inéluctable, ou chaque nouvel état, chaque existence nouvelle, naît de la mort (conditionnée par la précédente). Et celui-là, l'Homme le traverse ;
— le cercle de Gwenved, cercle de la Béatitude, le « monde blanc », où chaque état dérive et naît de la vie. Et celui-là l'Homme le franchira un jour.

On le voit, la notion (qu'on croit à tort spécifiquement asiatique) du karma (balance des actions passées, bonnes ou mauvaises), conditionne la nouvelle forme en Abred. Ce n'est pas là le seul lien du Celtisme et de l'Indouisme.

⁂

77. — La Mort (Ankou), a trois justifications, et Dieu l'a voulue pour :
— permettre à l'Homme d'évoluer dans le cercle d'Abred ;
— rénover la Vie, afin de se reposer ensuite en Gwenved ;
— éprouver chaque modalité de forme et de vie, avec ses lois et ses accidents. Et par cela on obtient ainsi une parfaite et complète connaissance de toute existence animée, de tout être, de toute qualité ou essence.

Là encore nous trouvons la notion de « repos », consécutive à l'accès en Gwenved. Nous pouvons admettre que la notion d' « action » est donc dépendante du cercle d'Abred, et, conséquemment, que pour *mériter davantage,* il faut agir, que pour agir il faut passer en Abred, et donc quitter un temps le cercle de Gwenved. Là encore le Védantâ rejoint l'héritage celtique (ou le précède, comme on voudra...).



30. — Il est trois différences, inévitables et nécessaires, entre Dieu, l'Homme et le reste des Etres. Ce sont :
— la limite (espace et durée), pour l'Homme. Or, on n'en saurait trouver à Dieu ;
— le Commencement, pour l'Homme. Et on n'en saurait imaginer à Dieu ;
— le Renouvellement, nécessaire, de la condition humaine, dans le cercle de Gwenved. Alors que Dieu subsiste dans celui de Keugant.

Cette triade, elle aussi, nous pose l'hypothèse d'une mise au point (renouvellement), réalisée lors de l'accès au Gwenved. Gwenved est donc le plan d'équilibre, statique, où l'Etre ne mérite ni ne démérite plus. Il y est sans désirs, sans peines, sans souffrance, ce qui explique cette stabilité parfaite (nirvâna).



40. — Il est trois mobiles du renouvellement de la condition humaine dans le cercle de Gwenved. Ce sont :
— l'Instruction (augmentant la Connaissance) ;
— la Beauté (sa recherche) ;
— le Repos (par inaptitude à supporter Keugant et son éternelle viduité absolue).

Cette triade est énigmatique ! Elle semble nous dire qu'en Gwenved, l'Etre peut pourtant avoir quelque désir, mais ne portant que sur un complément de Connaissance, ou un complément de sa vision béatifique (Beauté). Et il faut alors mériter davantage pour acquérir davantage. D'où le nouveau passage en Abred. Enfin, l'inquiétude métaphysique ; l'Etre désire échapper à l'énigme entrevue du cercle de Keugant.



19. — Il est trois nécessités primordiales, préexistantes à toutes les autres, et qui doivent nécessairement jouer avant que l'Etre n'atteigne la plénitude de sa Connaissance. Ce sont :
— traverser le cercle d'Abred, en toutes ses modalités ;
— traverser le cercle de Gwenved ;
— se souvenir de toutes choses, au long du cercle d'Anwn...

On le voit, cette triade nous parle d'une traversée du Gwenved, et pas seulement d'un repos possible en ce cercle.



17. — Il y a trois raisons d'être à la Fatalité et au Destin qui règnent dans le cercle d'Abred. Ce sont :
— la nécessité de recueillir le fruit de chaque existence et de chaque état de vie ;
— la nécessité de connaître toutes choses ;
— la nécessité de recueillir la force morale nécessaire pour triompher de toute haine, de toute répugnance, et pour se dépouiller de tout Mal en dominant les mauvais principes.

Sans ces trois nécessités d'Abred, dans la traversée de chaque état de vie, il n'est nul être vivant, nulle forme, qui pourrait atteindre le cercle du Gwenved.

En effet, si nulle loi divine inéluctable n'*obligeait* le Man Red originel, le germe lumineux, à passer par toutes les formes et les vies possibles, il ne possèderait jamais la plénitude des souvenirs possibles et l'expérience serait incomplète. Or, l'accès au Gwenved exige cette plénitude pour offrir en échange l'autre plénitude, celle de la sérénité. Donc la loi divine doit être inéluctable au cercle d'Abred.



21. — Il est trois moyens, que Dieu accorde dans le cercle d'Abred, pour permettre de triompher du Mal et du Principe d'Anéantissement (Cythraul). Ce sont :
— le Destin originel et sa nécessité ;
— l'oubli des modalités successives d'existence ;
— la Mort.

Et ces trois choses permettent de s'évader d'Abred et de passer en Gwenved, échappant ainsi au mal et à l'anéantissement.

Ici, on trouve la justification de la Prédestination divine, toujours bénéfique. *Dieu a voulu* une fois pour toute le destin de sa créature, et *il l'a voulu heureux* en sa finalité. Ceci pour que le germe ne se trompe point de route et parvienne enfin à *sa* plénitude. Il lui a donné l'Oubli, afin de ne point ajouter aux souffrances du présent les regrets ou la lassitude issus du passé. Quelle épouvante serait pour l'Homme la vision de certaines de ses formes primitives, de ce qu'il fut ? La Mort est le dernier facteur, qui disperse et dissocie matière et souvenirs. La dernière phrase pourrait se réclamer du Bouddha et figurer au canon Pâhli...



ABRED LE « MONDE DE DOULEUR ET DE NECESSITE »

Abred, Cercle, ou plutôt « Monde » de l'Epreuve, est en réalité constitué de trois plans ou Cercles : Gobren, Kenmil et Ankoun. Nous étudierons ces cercles séparément plus tard. Dès à présent, définissons-les en disant que :

Gobren, monde de l'Injustice, de l'Essai, de l'Epreuve, équivaut à la vie négative.

Kenmil, cercle de la Cruauté, équivaut à la co-animalité, à l'humanité bestiale et instinctive.

Ces deux cercles constituent le Monde Visible, tombant sous nos sens.

Vient ensuite Ankoun, le Monde Invisible, le séjour des Morts, l'Au-delà immédiat dans lequel l'âme ordinaire perd peu à peu conscience d'elle-même et, selon le mot d'un théologien catholique, « tombe où elle doit tomber ». C'est la Vie mentale subconsciente.

Nous retrouverons ces Cercles en détail tout à l'heure.



C'est dans Abred que l'Homme, plus qu'ailleurs, manifeste le mieux son rôle de reflet et d'auxiliaire de Hu Gadarn. Nous avons vu précédemment ce rôle, nous n'y reviendrons pas.

On a coutume de dire de l'Homme que c'est un être à part, une catégorie tout à fait distincte, car il est un composé où se trouvent réunis le « Ciel » et la « Terre », la Matière et l'Esprit.

A vrai dire, l'Homme n'est pas le seul être qui soit doué de cette nature gemellaire. Nous savons que tout, dans l'Univers, est constitué par Nwyre, l'Ether divin, synthèse des quatre Eléments, et animé par Man Red, la lumière divine dissociée.

C'est pourquoi, avec d'autres écoles d'ailleurs (la Cabale hébraïque, la Gnose alexandrine, le brahmanisme, le pythagorisme, etc...), la Tradition Celtique affirme que toutes les choses ont une *âme*. Plantes, animaux, minéraux, détiennent chacun une parcelle de l'énergie divine à des degrés différents.

L'existence des minéraux-plantes (coraux, zoophites, etc...), des plantes-carnivores, des divers « chaînons » unissant les trois règnes de la Nature, montre sans contestation possible que la Vie pénètre toutes choses.

Mais l'âme de l'homme est cependant différente des âmes végétales ou animales. Et cela non par son origine (puisqu'elle émane comme les autres d'ANWN), ainsi que l'affirme la tradition sémite, mais *par son accès même à l'Humanité,* par son évolution et son cheminement propre. D'essences rigoureusement identiques au départ, elles se situent cependant à des niveaux différents. En l'âme humaine, plus qu'en aucune autre, le Souffle Divin, l'AWEN, afflue.

En elle, plus que dans les autres, les imperfections d'ANWN (l'Abîme originel) et l'Influence ténébreuse de CYTHRAUL s'effacent et disparaissent.

L'âme minérale est purement *constitutive.* L'âme végétale est *végétative.* L'âme *animale* est *sensitive.*

Mais, de plus, toute âme possède les qualités du règne précédent. Cela par son ascension vers les formes épurées de la Création. Ainsi l'âme végétale est à la fois constitutive et végétative ; l'âme animale est constitutive, végétative et sensitive.

L'âme constitutive agglomère, constitue et conserve les éléments de la « forme » de l'être.

L'âme végétative le développe, l'amplifie, le reproduit.

L'âme sensitive le met en rapport et en relation sensible avec le monde contingent. L'être est alors susceptible de réactions supérieures à celles de la croissance et de la reproduction.

Mais, en plus de ces qualités, l'âme humaine a atteint, par le jeu de ses existences successives, la qualité d'*âme raisonnable,* qualité qui affectera des nuances sensibles, selon l'époque, le lieu, l'individu.

En GWENVED, un nouvel aspect de l'âme originelle est encore atteint. L'âme est alors *perceptive.* Elle n'exige plus une réaction sur elle-même, réaction effectuée par le monde contingent et qui la fait « résonner » un peu comme tout corps passif sous une action extérieure à lui-même. Mais bien au contraire, elle perçoit d'elle-même, elle lance librement des antennes subtiles dans tous les plans et perçoit intuitivement la nature et les réactions des êtres et des choses. Dans le domaine matériel, les possibilités métapsychiques, les facultés dites supra-normales, telles que la télépathie, en sont des images grossières.

C'est donc par la vie de la pensée, qu'en ABRED l'âme humaine se distingue des autres âmes et des autres êtres vivants du monde corporel. Elle est d'ailleurs indépendante en soi du corps, du fait que *l'objet de la pensée* est, nécessairement, chose tout à fait incorporelle.

Car si l'âme humaine, même en ABRED, n'était pas tout à fait (en soi, dans la vie de la pensée), indépendante du corps, et incorporelle, *elle ne pourrait pas atteindre cet objet qui est, lui, incorporel.* Possédant ainsi une opération où le corps n'a pas part, elle démontre ainsi qu'elle possède un être propre, indépendant du corps associé.

Concluons alors qu'en ABRED, tout homme qui fuit systématiquement le problème de sa survivance, limite, inéluctablement, la nature de son âme à la qualité purement sensitive, puisqu'il rejette délibérément l'élément essentiel qui est susceptible de la hausser au niveau supérieur. Et concluons alors que GWENVED ne devient une réalité, pour l'être vivant en ABRED, que s'il en a *connaissance.* Car, nous disent les Triades, l'Ignorance est l'erreur fondamentale d'ABRED, et la Science (ou la Connaissance) la clé et la racine du GWENVED.

Possédant alors une opération où le corps n'a pas part, elle devient alors, comme nous l'avons vu plus haut, susceptible d'atteindre l'Immortalité promise.

En ABRED, l'Homme évolué peut, naturellement, connaître par sa raison les choses sensibles et tout ce que ces choses lui révèlent. Il peut se connaître lui-même, par la raison naturelle, parce qu'il est lui-même un être sensible,

et qu'à l'aide de ce qui tombe sous ses sens, il peut, se servant de son raisonnement, connaître *ce qui est requis pour être ce qu'il est*. Mais tant qu'il est dans ce Monde, il ne peut toutefois concevoir qu'imparfaitement la nature de l'être en GWENVED. Ceci en raison de la nature de l'être parvenu en ce plan, nature qui n'appartient pas au domaine des choses sensibles, objets propres de la « ratio » humaine. Et encore bien moins peut-il pénétrer la nature de « OIW », trop différente de tout ce qui existe, en Sa Plénitude.

Tout étant inclus dans l'Essence Divine (bien qu' « OIW » ne soit pas, *totalement*, en tout), il s'ensuit que rien, même en ABRED, ne peut échapper à son action. C'est cette action qui tire d'ANWN (l'Abîme Originel) les Etres, les manifeste, les conserve et les conduit vers la Béatitude finale. Et là encore, c'est Dieu qui se manifeste par son Infini Amour.

Tout étant en « OIW », il s'ensuit que HU GADARN ne détruit jamais rien de ce qui existe. Il *transforme*, mais ne détruit pas.

Cette éternité d'essence, que nous avons été amené à accorder à la Création (ce mot n'implique pas l'Univers physique nécessairement) au début de cette étude, n'entraîne pas pour cela que l'Univers soit immuable. Ces variations perpétuelles étant au contraire l'assurance de sa perpétuation.

HU, le Logos Créateur, pétrit et modèle la matière essentielle que lui fournit KARIDWEN. En puissance en celle-ci, en son sein, est donc la créature idéale, l'image divine, l'Homme-Dieu, l'Enfant que porte la Vierge celtique sur ses genoux. Et pour souligner que cette créature idéale ne sera pas de ce monde, la Mère Eternelle a les yeux clos. C'est au Royaume du Rêve, dans l'idéalité de GWENVED, qu'il « sera » un jour. Mais comme il constituera pourtant, au sein de cette Création *et de la Nature Eternelle, la seule réalité* émanée de l'Absolu, l'*Enfant de la Vierge Celtique a les yeux ouverts*(1)...



LES CERCLES INTERIEURS D'ABRED

En ABRED (qui constitue la Création matérielle), nous rencontrons des différences notables d'état, qui constituent alors les « cercles » symboliques du Bardisme. Ce sont ANNOUN, GOBREN et KENMIL, pour le monde apparent. Ces trois « cercles » constituent le monde ou « cercle » principal d'ANK (*la Fatalité*). Puis ANKOU et ANKOUN, pour le monde invisible. Nous allons les étudier en détail.



Emané d'ANWN, l'*Abîme primordial,* l'être essentiel (la monade du MAN RED ou germe de lumière émané de « OIW »), se concrétise alors dans une vie totalement inconsciente, mais cependant réelle. C'est la profondeur obscure, où la Vie commence à se manifester au sein d'une sourde fermentation, le premier *aspect* de la Création. L'état de minéral, de métal, avec ses réactions naturelles (contraction, allongement, déformation, attractivité magnétique, etc...) en est une *image*. Cette tradition est appuyée par l'expéri-

(1) Voir dans l'iconographie chrétienne, les représentations médiévales et gothiques de la Vierge-Mère.

mentation et la conclusion hermétique traditionnelle et les travaux des Alchimistes ont fait justice de la « *matière inanimée* ». En ANWN, l'âme originelle est alors au stade d'*âme constitutive*.

(Notons, en passant, qu'il faut distinguer la partie d'ANWN liée à la Création apparente, de l'ANWN extérieur au monde, co-existant avec KEUGANT. Le premier est son reflet dans la Création).

Vient ensuite GOBREN, *Monde de l'Injustice*, puisque de l'Essai. Là, l'âme constitutive est éprouvée, et elle éprouve elle-même le contingent. Par son orientation latente, elle adopte alors une direction qui deviendra ensuite son destin dans le plan suivant. En GOBREN, la monade primitive passe de l'état d'âme constitutive à celui d'âme végétative.

Issue du cercle de GOBREN, elle émerge alors en KENMIL, le *Monde de la Cruauté*. Ce plan équivaut à la co-animalité, ou à l'Humanité instinctive. C'est l'Animal, sous toutes ses formes, à tous ses degrés, et c'est aussi l'Homme matérialiste, pour qui rien ne compte que sa subsistance immédiate, la satisfaction de ses appétits instinctifs. Et on admettra sans peine, que compte tenu de l'évolution du contingent, les aspirations inférieures de l'Homme primitif ou celles du Matérialiste moderne sont rigoureusement demeurées les mêmes. La *nutrition*, la *reproduction*, la *satisfaction* immédiate, mènent aveuglément l'un comme l'autre. Notre âme, en GOBREN, devient alors âme sensitive.

Ces trois « Cercles » constituent un « Cercle » principal, celui dénommé ANK, la Fatalité. En effet, en ces trois modalités, le MAN RED primitif est soumis au Destin, au Karma aveugle, et tout y est *fatal* au sens populaire du mot ! Chacun y récolte ce qu'il a semé, nul n'échappe audit Destin, et tout est écrit d'*avance*, puisque l'Avenir y dépend du Passé...

Lors de la destruction de sa forme matérielle, lors de la dissolution des quatre éléments la constituant (KALAS, GWYAR, FUN, UVEL, soient la Terre, l'Eau, l'Air et le Feu, les quatre éléments des Hermétistes), l'*âme*, qu'elle soit constitutive, végétative, sensitive, raisonnable, passe alors dans un plan ou « cercle » extérieur à ANK (le Monde apparent), et que le Celtisme appelle l'ANKOU, la Mort, cercle de renouvellement.

Dans l'ANKOU se manifestent alors les phénomènes de la vie subconsciente. C'est le monde invisible, l'au-delà de tous les peuples, l'astral des occultistes. L'existence y est purement mentale. Et pour l'âme raisonnable qui y émerge, avant qu'elle ait réalisé consciemment son changement de « plan » et d'état, elle s'imagine continuer à vivre purement et simplement la vie des vivants. Elle vient de naître en un autre monde, mais elle n'en sait encore rien !

Et cela explique les conceptions du Celte sur la Mort elle-même ! Sans doute, toute sa conscience raciale a été depuis des millénaires orientée vers les choses de la Vie future. Et encore de nos jours, les idées qu'il s'en fait, malgré l'empreinte d'un christianisme séculaire, ne semble guère différer de celles de ses ancêtres païens. Pour lui, comme pour le Celte de la préhistoire, la Mort est moins un changement de condition qu'un voyage, un simple départ pour une contrée nouvelle ! Sans doute, à propos de cet autre Monde, le Breton contemporain nous parle bien d'enfer, de paradis ou de purgatoire, mais ces mots lui ont été imposés et maintenus par toute son hérédité familiale et son éducation ordinaire. Il s'en sert comme d'une langue apprise, mais ce qu'il estime exister, derrière ces vocables, n'a qu'un rapport très lointain avec les notions particulières qu'elles expriment... C'est ce que nous démontrent irréfutablement *les légendes de la Mort* du pays armoricain.

Pour lui, le trépas ne modifie guère la condition de l'homme. Et de tous les rapprochements qui s'imposent entre le légendaire de la Bretagne contem-

poraine et l'antique conception païenne des anciens Celtes, ce n'est sans doute pas le moins significatif... Le défunt est parti. Mais la vie qu'il mène en sa nouvelle patrie est identique à son existence d'autrefois. Comme le Celte des âges épiques était assuré de retrouver sur l'autre rive son harnois de guerre et ses armes, de même le Celte contemporain est censé reprendre dans l'au-delà ses habitudes, ses travaux, ses outils. Dans les « apparitions », le mort conserve son vêtement coutumier, ou plus rarement le dernier habit de ce monde, le suaire. Il porte généralement la même veste de travail en drap rude, le large feutre, et c'est sous ce simple aspect que les conteurs et conteuses décrivent l'Ange de la Mort, le terrifiant ANKOU, conduisant sa charrette grinçante, tirée par trois chevaux sans tête ! Le mort a toujours ses sympathies, ses rancunes, ses haines. On peut l'offenser comme on peut le réjouir. D'où la coutume (extrêmement ancienne) de garder les portes ouvertes certains jours de l'année, de préparer des aliments et un couvert, près du foyer, dans la nuit de la Toussaint. *Les morts reviennent chez eux, mûs par les souvenirs...*

C'est donc bien là cette vie subconsciente dont tous les rituels funéraires antiques ont tenu compte, et d'où dérive la coutume égyptienne d'offrir une reconstitution de la vie réelle à celui qu'on abandonne pour toujours à l'éternel silence et aux ténèbres. C'est de cette survivance de la conscience que tient scrupuleusement compte le « *Livre de sortie à la lumière du Jour* » de l'antique Egypte (ou « Livre de la Demeure »), et le *Bardo Tôdol* thibétain.

Puis, petit à petit, avec la dissolution des formes-pensées issues de son cerveau charnel, au fur et à mesure que sa chair, qui enregistra les sensations et leurs souvenirs, se désagrège et que ses cellules cérébrales se fondent, les souvenirs s'effacent, et la « seconde mort » survient.

Quittant la vie illusoire et irréelle du cercle d'ANKOU, l'âme émerge en un nouveau monde, dans le « cercle » d'ANKOUN, le Monde de l'Oubli. Là, ses souvenirs s'effacent, complètement, et la seule conscience qui demeure vivante en elle, c'est celle, purement transcendante, de son *identité*. Le *moi* a disparu, avec tous les détails de la dernière vie corporelle, comme, et à plus fortes raisons, le souvenir des « moi » précédents. Mais le *soi* demeure. L'âme *est*, non pas tellement parce qu'elle *sait* qu'elle est, mais par le fait qu'impérissable (puisque d'origine absolument divine), elle ne saurait disparaître, et que sa *substance* est nécessairement son *identité*...

Par le fait qu'elle ne possède plus de conscience réelle, qu'elle ne se rend compte de rien, le Temps pour elle n'existe plus. Rien n'a prise sur elle, qui eut permis (par appréciation du contingent) de lui fixer des étapes. *N'évoluant plus, elle ne saurait concevoir la Durée. Ne concevant pas la Durée, celle-ci n'a pas prise sur elle.* Et par conséquent l'ANKOUN est « sans durée ». Pour la créature introduite dans le Temps par la vie réelle, l'ANKOUN est sans réalité propre, et elle ne saurait le concevoir que comme le point géométrique ou la ligne, par rapport à l'être à trois dimensions.

Concluons donc qu'instantanément après la sortie d'ANKOU, a lieu le passage dans une nouvelle forme. C'est la « troisième mort », et le trépas (trépas, trois pas...) est accompli.

Selon son degré d'évolution, l'âme passe alors dans GWENVED, où cette renaissance lui apporte tous les bienfaits inhérents à sa nouvelle condition, décrite précédemment. Si son long voyage, d'existences en existences, n'est pas terminé, elle repasse directement d'ANKOUN en ANWN, en GOBREN, ou en KENMIL, selon son degré d'évolution. Et elle ne saurait aller là où elle ne doit pas, en vertu de l'Infinie JUSTICE divine, réglant immuablement toutes les lois de la Vie. Car c'est l'état final de l'âme qui détermine la « FORME » suivante, par le simple jeu des AFFINITÉS.



Dans ces « Cercles » successifs, il ne faut pas voir autre chose que des *états*, analogues à ces divisions conventionnelles que l'homme a établi comme repères en toutes choses. L'Enfance, la Jeunesse, la Maturité, la Vieillesse, ne possèdent pas de limites absolument définies, et le passage de l'une à l'autre est graduel. Il en est de même de tous les « cercles » de la Tradition Celtique, comme des « véhicules » corporels des âmes, en cette Nature qui ne fait pas de sauts...

Résumant le « schéma » celtique, nous pouvons alors disposer les Cercles ainsi :

	KEUGANT : le Monde Vide.	
	GWENVED : le Monde Blanc.	
ABRED		ANKOU : la Mort.
		ANKOUN : l'Oubli.
	ANK : la Fatalité	KENMIL : la Cruauté.
		GOBREN : l'Injustice.
		ANWN : l'Orgueil.

LE CERCLE DE KENMIL

Dans le Cercle de KENMIL se manifestent et vivent les âmes que les anciens philosophes qualifiaient d'*âmes sensitives*. Et encore actuellement, on refuse à l'âme animale, même dans les catégories supérieures de l'animalité, autre chose qu'un *instinct*, mot vague désignant l'impulsion inexpliquée qui pousse l'animal à accomplir toutes les fonctions particulières à son espèce. Dans leurs définitions précises de l'instinct, les philosophes modernes le qualifient de « premier mouvement précédant la réflexion ». Selon eux, « l'instinct des animaux les porte à exécuter certains actes sans avoir la notion de leur but ; à employer des moyens relativement les mêmes, sans jamais chercher à s'en créer d'autres, ni à connaître les rapports qui existent entre les moyens et le but. L'instinct diffère de l'intelligence en ce que celle-ci réside essentiellement dans la variabilité des moyens qu'elle emploie, tandis que l'instinct est tout aveugle, nécessaire, à peu près invariable. C'est pour ainsi dire une habitude innée et héréditaire. L'Homme peut s'instruire et profiter de ce que les autres ont fait avant lui, les animaux en sont en général incapables ; l'expérience que l'un d'eux pourrait parfois acquérir n'est utile qu'à celui-là seul et ne peut être mise à profit par aucun autre. Une hirondelle fait tout naturellement son nid sans l'avoir jamais appris, et elle ne le fait pas mieux ni plus mal que les hirondelles d'autrefois. »

Avant de nous pencher plus sérieusement sur ce problème, nous ferons observer au lecteur que les philosophes qui se rangent à cette opinion n'ont sans doute jamais regardé une chatte emmenant son chaton à la maraude, lui faisant prendre l'affût avec elle, patiemment, pour, la souris prise, le faire jouer avec longuement, afin d'exciter chez lui le *plaisir* de la chasse avant de satisfaire le *besoin* de nourriture. Quant à savoir si les hirondelles font leur nid ainsi qu'autrefois, bien vieux serait celui qui pourrait l'affirmer ! Qu'en savons-nous ? Rien ! Et l'homme lui-même, pour un observateur superficiel, a-t-il réellement varié son type d'habitation depuis des siècles ? Non,

assurément ! L'ensemble demeure le même, les principes de construction également, et le seul aménagement intérieur présente quelque légère différence. Comment retrouver ces nuances dans un simple nid ?... Mais nous ignorons si la composition de la matière première, l'ordre des travaux, la façon de faire débuter l'ouvrage, de l'accrocher au mur ou au toit, n'ont pas varié depuis les millénaires.



Nous négligerons dans cet examen de l'instinct animal, tout ce qui de près ou de loin, se rapporte à des animaux exceptionnels, et le lion d'Androclès, la tigresse de Néron, l'éléphant de Porus, le cheval d'Alexandre, le chien d'Ulysse ou celui de Montargis, de lord Byron, la biche de Geneviève de Brabant, l'araignée de Pélisson, le chat de Bokanowsky ou celui de Clemenceau, ne nous serviront pas de témoins de l'intelligence et de l'affection des animaux pour le maître...

Les descriptions anatomiques, les caractères extérieurs qui distinguent les espèces, les inclinaisons naturelles qui les différencient, sont sans doute des objets très importants de l'histoire animale ; mais quand tout cela est connu, il reste encore beaucoup de mystères dans l'âme de l'animal...

Sans doute, ne saurons-nous jamais de quelle nature précise est l'âme des bêtes, et il faut convenir que cela importe peu. L'infinité de la hiérarchie animale est telle que l'étude de chaque âme d'espèce serait une tâche impossible ! Nous sommes assurés néanmoins qu'elle est, nécessairement, immortelle, voire éternelle, en son principe, puisqu'elle est, elle aussi, un MANRED, un « germe de lumière », issu d' « OIW », à l'origine du TOUT.

Mais, de même qu'en observant la structure intérieure du corps des animaux, nous apercevons des rapports d'organes qui servent souvent à nous éclairer sur la structure et l'usage des parties de notre propre corps, ainsi, en observant les actions produites par la sensibilité qu'ils ont ainsi que nous, on peut acquérir des lumières sur le détail des opérations de l'âme, relativement aux mêmes sensations.

Dès maintenant, nous affirmons hautement que la bête *sent,* comme nous, la joie et la douleur. Celui qui pourrait entendre, sans être ému, les cris de douleurs d'un animal, serait à peu près certainement aussi insensible à ceux d'un homme ! Ce sont les marques de la douleur et de la joie, qui nous assurent de la sensibilité de nos semblables, plus que de leurs affirmations purement verbales ! Or, ces mêmes marques témoignent avec autant de force en faveur de la sensibilité animale. Et s'il fallait réclamer contre les impressions de notre sentiment intime sur des faits aussi simples, on n'aurait dès lors aucun moyen d'acquérir des connaissances en ce domaine...

Les plus obstinés partisans de l'automatisme instinctif des animaux leur accordent au moins encore tacitement la faculté du *souvenir,* de la *mémoire,* car ils tiennent à posséder des chiens sages, qui conservent le souvenir des coups de fouet du dressage !... Mais si nous voulons alors vérifier si les bêtes qu'on dit sauvages, ou celles qu'on dit domestiquées (au fait, pourquoi cette différence, puisqu'il n'est que l'instinct ?...), nous devrons nous dépouiller d'un certain nombre de préjugés, prêter à la bête nos propres réactions sentimentales, et voir si elle se conduit ainsi que nous en telles ou telles circonstances. Car la forme, tant intérieure qu'extérieure, la durée de l'accroissement et de la vie, la manière de se nourrir, les inclinations dominantes, la manière et le temps de l'accouplement, celui de la gestation, etc..., ne sont là proprement que des objets de première vue, sur lesquels

il suffit d'avoir les yeux ouverts. Mais suivre l'animal dans toutes ces opérations, pénétrer les motifs secrets de ses déterminations, voir comment les sensations, les besoins, les obstacles, les impressions de toute espèce dont un être sentant est assailli, multiplient ses mouvements, modifient ses actions, étendent ses connaissances, ceci nous paraît être du domaine même de la Philosophie.

Si c'est un animal carnassier dont on écrit l'histoire, ce n'est pas assez d'indiquer en général quels animaux lui servent de proie, ni comment il s'en saisit. Il faut encore voir par quels degrés l'*expérience* lui apprend à rendre sa chasse plus facile et plus sûre, comment la disette éveille son *industrie,* combien les ressources qu'il emploie supposent de faits *connus, notés, appréciés, retracés* par la *mémoire,* et combinés ensemble par la *réflexion.* Il faut encore observer tout ce que l'activité des différentes passions (crainte, amour, etc...) apporte de modifications mûrement pesées à ses démarches, combien la vivacité des besoins écarte l'idée de la crainte, voire même de la prudence.

De ces remarques, on peut pressentir que, parmi les bêtes, celles-là doivent avoir un plus grand ensemble de connaissances qui, en vertu de leur organisation et de leurs appétits, ont un plus grand nombre de rapports avec les objets qui les environnent. Et si, dans chaque espèce, les connaissances sont limitées par l'organisation et la nature des appétits, les circonstances qui rendent la satisfaction des besoins plus ou moins facile pour les individus, étendent plus ou moins leurs idées.

Remarquons d'ailleurs en passant que ceux que leur nature porte à se nourrir de chair (sans doute cet « appétit » a-t-il joué un rôle quelconque dans le choix de la matrice d'incarnation, et dérive-t-il peut-être — pour l'âme en quête d'une forme corporelle et d'un germe adéquat — du concept de possession, de jalousie amoureuse, etc..., qui aurait été celui du conscient précédent), ont un plus grand nombre de rapports que les autres avec les objets contingents. Aussi, marquent-ils généralement une plus grande étendue d'intelligence dans les détails ordinaires de leur humble vie. La nature leur a donné des sens déliés, la force et l'agilité ; et ceci était nécessaire car ils sont en relations de guerre avec les autres espèces, du fait même de leur genre de nutrition.

Ainsi, pour nos carnassiers, dans les lieux éloignés de toute habitation humaine, où le gibier est abondant, la vie des bêtes carnassières est bornée à un petit nombre d'actes et d'événements simples, assez uniformes même. Elles passent successivement d'une rapine aisée et régulière, au repos et au sommeil. Mais, lorsque la concurrence de l'homme met un obstacle à la satisfaction de ses appétits naturels, lorsque cette rivalité de proie prépare des pièges terribles sous les pas de nos carnassiers, les tenant éveillés en une continuelle crainte, alors un intérêt puissant les force à l'attention, la mémoire de l'animal se charge de tous les faits relatifs à cet objet, et les circonstances analogues ne se présentent plus sans les leur rappeler vivement. L'idée de l'homme réveille celle de l'existence du piège-principe, d'un danger mal connu, et cela rend suspect les appâts les plus friands.

Nous avons donc la preuve de la *mémoire,* de la *réflexion* et du *raisonnement* chez la bête, toutes choses découlant de *l'observation.* Mieux encore, nous avons la preuve de leur *sensibilité morale,* maintes fois observée. C'est ainsi que tel carnassier, endurci par des années de chasse impitoyable, habitué à entendre gémir la proie qu'il attaque, puis hurler lorsqu'il la déchire, et ce sans paraître s'en inquiéter, montrera les signes de la crainte, de la douleur, puis de l'affolement, s'il a reconnu le cri de son petit, ou de son compagnon, ou de sa compagne.

L'instinct familial existe chez de nombreux individus. Nous avons vu un chaton de quelques mois, effrayé par la vue d'une chèvre, miauler désespérément pour appeler sa mère. Celle-ci accourt, se hérisse de colère contre l'intruse et, à son tour, lance son cri de guerre ! A cet appel, un couple de chats adultes (les aînés du chaton...) accourent à leur tour et, rangés en bataille aux côtés de la mère chatte, font front contre la chèvre...

Autre exemple :

Dans un couple de chats siamois, la chatte refuse le mâle et va courir en compagnie d'un matou du voisinage. Le mâle, triste, s'isole et dépérit. Mais lorsqu'il voit un jour les petits que sa sœur vient de mettre bas, *qu'il les reconnaît différents de leur race,* il se réfugie dans la cave, et s'y laisse, en quelques jours, mourir de faim...

Un autre chat, adulte, décide, poussé par l'appel de l'aventure, de vivre en sauvage, loin de la maison qui l'a vu naître, et où il est très gâté. Mais mû par quelque *intuition* mystérieuse, à chaque période de fête, quand il se doutera que le fils de la maison (qui l'a élevé et choyé), doit être de retour, il reviendra passer le temps de son séjour à la maison natale ! Et le lendemain du départ du fils, le chat également sera reparti vivre sa vie solitaire...

Pendant la guerre de 1939-1945, en Angleterre, pour stimuler le retour des pigeons voyageurs, avant de les enfermer dans le panier qui va dans les flancs d'un avion, les emporter vers leur point de lâchage, on leur montrait le compagnon auprès d'un troisième compère ou commère ! La *jalousie* faisait son œuvre : tout le temps du voyage, cette image les stimulait et, une fois lâchés, ils revenaient à tire d'aile vers le colombier...

Il en est de même pour l'animal sauvage.

Un couple de loups chasse généralement ensemble, et le secours qu'ils s'apportent rend leur chasse plus aisée et plus sûre. S'il est question d'attaquer un troupeau, la louve ira se présenter au chien, qu'elle éloignera en se faisant poursuivre. Pendant ce temps, le mâle, en tapinois, ira enlever l'agneau ou le chevreau convoité...

S'il s'agit de poursuivre une proie elle-même sauvage, les rôles se partagent en raison des forces. Le loup se mettra en quête, attaquera l'animal, le poursuivra et le mettra en haleine. Puis la louve, qui se sera placée sur le parcours que le loup fera prendre au gibier ainsi débûché, viendra relayer son mâle et terminera la chasse en peu de temps.

Il est aisé de voir combien de telles actions supposent de connaissances, de jugement, de réflexions et d'inductions...

***

Pour les animaux herbivores, frugivores, il n'en est pas ainsi. Ils ont moins d'idées, plus de douceur, une conduite uniforme qui donne le spectacle du calme et de la paix. On dit que les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Celle des animaux qui se nourrissent d'herbes est presque dans ce cas. Elle est aussi simple que leurs besoins. Toute leur science se borne au souvenir d'un petit nombre de faits et, si quelques carnassiers (ou l'homme) ne troublaient point cette paix, ils sauraient encore moins de choses, leur vie serait libre et heureuse autant qu'elle est naturellement uniforme...

Cependant, parmi les frugivores, on note un sentiment que l'homme connaît mais que les animaux carnassiers ignorent, c'est le sens de *l'épargne*. Car c'est le *souvenir* qui les fait soigneusement engranger en leur asile d'hiver les graines, fruits, ramassés dans la belle saison, et ce sentiment n'est pas autre chose que celui de l'épargne, de la prévoyance. Mais, revienne le temps des beaux jours, et cet attachement s'efface promptement devant les graines et fruits nouveaux que leur offre la Nature à son réveil. Logique que l'homme avare ne connaît pas...

Sur le *sens moral* des bêtes, on ne peut dire beaucoup de choses. D'instinct, le chat ou le chien savent lorsqu'ils ont mal fait. Et si on demande à un de ces animaux, innocent du crime dont on l'accuse : « pourquoi as-tu volé la viande ? », il ne comprendra pas ou il demeurera calme et tranquille. Est-il coupable, une gêne immédiate le saisit alors, il baisse le nez, son regard fuit le vôtre, et il se dérobe aussitôt !...

Mais, comme le note Condillac, il y a un *moi* d'habitude, et un *moi* de réflexion. La réflexion veille naturellement à la naissance des habitudes, et l'habitude, une fois formée, prend alors le caractère de l'instinct, laissant ainsi *méconnaître sa véritable origine*.

« Pourquoi, nous dit Reimar, entre tous les moyens possibles qui pourront conduire à certaines fins, les animaux choisissent-ils, le plus souvent, le plus sage et le meilleur de tous ? »...

Pourquoi ? « Mais parce que, nous répond Fournier, parce qu'il est nécessaire que des êtres qui n'ont que peu de moyens à combiner, fassent peu de méprises ! Si ma partie est devenue telle, au jeu d'échecs, qu'il ne me reste plus que deux ou trois pièces, je ferai moins de fautes qu'au début de la partie, quand elle m'offrait un grand nombre de combinaisons possibles... »

C'est le cas des animaux. Ils sont moins souvent placés que l'homme devant l'alternative du Bien et du Mal *moral*, et ils n'ont point de *luttes spirituelles* à soutenir, mais des *luttes matérielles*.

L'Homme peut être homicide en *intention*, et il peut l'être en *fait*.

Mais il peut, en ce dernier cas, l'être *volontairement* ou *involontairement*. Dans le premier cas, son *esprit* y a eu part. Il est intégralement coupable. Dans le second cas, sa *forme corporelle* seule y a trempé. Son *esprit* ne souhaitait ni n'a approuvé l'homicide involontaire. Coupable ? Il l'est infiniment moins...

Or, l'animal a rarement pareil dilemne intérieur à trancher. Il tue, vole, chaparde, poussé par la faim ou par la gourmandise (et ce dernier cas est-il bien différent du premier ?...).

L'Homme a eu la révélation de ce qui était bien et de ce qui était mal, devant l'Absolu ! C'est ce qui a fait de lui un Homme. « *Choisir...* », nous disent les Triades... Choisir pour *devenir...*

Mais dans l'âme animale, embuée par son infériorité naturelle, ce dilemne n'existe pas ou peu. Et c'est lentement, insensiblement, par des manifestations presque incontrôlables extérieurement à elle, qu'elle s'approchera ou s'éloignera de la condition humaine. En réalité, ce sera une *évolution intérieure insensible*, sans manifestations tangibles au dehors, qui sera à la base de sa libération vers l'état d'Homme en ABRED, ou son involution vers les états inférieurs d'ANWN.

LE CERCLE DE GOBREN

La Plante est un être vivant, profondément et supérieurement vivant, dans les forces éthériques solaires[1]. Pour les hommes de l'Humanité primitive, ancienne ou moderne, l'Arbre est une entité vivante, sensitive, pleine d'âme. Qu'on se souvienne simplement, dès à présent, du Chêne des druides, ou de l'arbre dans lequel, en Bretagne, l'âme du défunt accomplit sa « pénitence »...

On trouve souvent dans les anciens livres chinois des contes où les arbres saignent et crient lorsqu'on les coupe[2]. Et les Indiens d'Amérique affirment avoir souvent entendu l'arbre se lamenter lorsqu'on le coupe. De nos jours encore, les vieux paysans d'Autriche, peu avant d'abattre un arbre, lui demandent pardon en une oraison très ancienne[3].

Enfin, nous lisons cette phrase, profonde et pleine de bon sens, sous la plume du pythagoricien Porphyre : « Pourquoi le meurtre d'un bœuf ou d'un mouton serait-il plus erroné que de faire tomber un arbre, un pin ou un chêne, *vu que l'Ame est également en ces arbres ?*[4]

Dans la revue « Europe », en 1923 et 1926, M. Monod Herzen a donné un résumé remarquable de la sensationnelle découverte de Sir Jagadis Chandra Bose, le physicien hindou bien connu. Voici l'essentiel de cette découverte :



Si l'on prend une graine, et que, depuis la première apparition du germe jusqu'au dernier moment de la plante, on photographie celle-ci de quart d'heure en quart d'heure, et qu'ensuite on projette les photos ainsi obtenues sur un écran, à la fréquence de 16 par seconde, on assiste alors à un spectacle *extraordinaire : le germe court sur le sol avec des mouvements de reptation identiques à ceux du ver.* Il va, vient, avance, recule, se détourne d'une motte de terre, puis découvre une fissure à peine visible, où il s'enfonce et disparaît... La tige jaillit avec force, se balance, ondule, monte en une courbe d'une grâce extrême. Les feuilles naissent, se déplient et se replient périodiquement ; expansion et contraction montrent de façon saisissante, aux yeux les moins prévenus, la respiration rythmée. Puis, une gerbe de fleurs se développe, ardente, toute tendue, vibrante... ; un spasme soudain la fauche, et c'est la rétraction rapide et pénible de la Mort, tels tous les frémissements de la vie animale.

Une plante réagit instantanément ; ses mouvements sont aussi prompts ou mêmes plus prompts que les nôtres, mais ils sont d'une amplitude extrêmement réduite, qui les soustrait à l'observation de nos sens, qui ne perçoivent pas les extrémités du spectre.

Le tissu vasculaire de la plante fonctionne comme un cœur très allongé. Quand on coupe ses feuilles, ou qu'on le blesse en quelque manière, son pouls monte très haut, et il ne s'apaise que lorsque la plaie est fermée ! Ainsi qu'un tissu animal...

La vitesse de son influx nerveux peut être déterminée par des raisons variables, normales ou non. Cet influx ne se propage pas seulement vers le

(1) *La Magie et le Mystère de la Femme,* de L.-E. de Païni.
(2) J.-M. de Groot. *Religions syst. of China.*
(3) Fragel : *Pré-Magie.*
(4) Porphyre : *De Abstinentia.*

haut de la Plante, mais il peut se propager vers le bas, en sens inverse du mouvement de la sève.

Le caractère nerveux de cet influx peut être mis en évidence en appliquant sur le trajet de la conduction, divers blocs physiologiques. Le Froid ralentit la vitesse de l'influx ; les narcotiques l'arrêtent temporairement ; les toxines l'abolissent définitivement.

Ces expériences ruinent complètement la théorie hydrodynamique de la sève, et elles établissent le caractère *nerveux* de la conduction de l'influx.

D'autres recherches sont exposées en détail dans le volume précédemment paru, sur le mécanisme de l'influx nerveux des Plantes. L'auteur y montre que les diverses caractéristiques et qualités spécifiques de l'influx nerveux normal se retrouvent dans le nerf végétal. Ainsi, Bose a pu provoquer la paralysie expérimentale du nerf d'une plante, et la guérir en lui administrant le traitement *trouvé efficace pour un nerf animal !...*

La fatigue allonge le temps d'excitation latente. Par une fatigue extrême, la plante perd momentanément la faculté de réagir, et elle ne la retrouve qu'après une demi-heure de repos complet.

La vitesse de l'influx d'une plante est de 400 fois plus grande que la vitesse, très faible, du mouvement de la sève.

Une plante, élevée très soigneusement dans une serre, paraît brillante et florisssante, mais cela cache un manque de développement nerveux, une déficience nerveuse, et, en réalité, la plante est amollie bouffie. Imprimez-lui une série de secousses, et, de suite, se créeront des voies nerveuses qui réveilleront l'activité de la plante. De même, dans le domaine humain, nous dit Bose, les chocs de l'adversité sont plus efficaces, pour donner un caractère viril, que ne le serait une existence ouatée. Un nerf jamais impressionné reste toujours inerte ; ce sont les excitants du dehors qui lui donnent son énergie.

Le tissu nerveux de la plante est constitué par des cellules tubulaires allongées. La membrane de jonction intercellulaire se comporte exactement comme la synaspe (nom de la membrane) homologue du tissu nerveux animal, c'est-à-dire qu'elle est perméable dans un seul sens à l'influx nerveux et qu'on peut la comparer grosso-modo à une valvule qui réglerait la propagation de l'influx dans un sens, mais empêcherait qu'elle ait lieu en sens inverse.

Aux tropiques, de larges étendues de terrain sont couvertes de mimosas. Les feuilles sont-elles happées ou piétinées par un animal quelconque qui broute ? Aussitôt un influx nerveux parcourt la plante, toutes les feuilles s'abaissent, se pressent sur le sol et se replient. C'est une transformation saisissante, le splendide vert s'est changé en une nappe grise, éteinte. Une question se pose alors ; quels sont les avantages qui peuvent résulter de la présence d'un système nerveux aussi différencié, nous dit le savant hindou ?

Ce qui ressort donc des observations précédentes, véritable révolution philosophique étayée par la science expérimentale sans contestation possible, c'est que la Plante est infiniment plus sensitive que l'animal, et que son mode de vie est en deçà de notre possibilité de perception...

Ce sont là deux observations de première importance, conclut L.E. de Païni[1], car elles indiquent en effet la Plante *supérieurement et profondément vivante*. Elles confirment le vieux fait du sentir extériorisé des hommes lointains, qui éprouvent la Plante comme un être vivant.

Mais dès lors, nous voici dans une impasse... Où donc situer le végétal dans la procession des espèces ? Où donc doit-il être placé, étant donné la vie subtile et très puissante qui l'anime ?

---

(1) La Magie et le Mystère de la Femme.

Dans « La Terre avant l'Homme », Camille Flammarion nous dit ceci : « Le règne animal forme une seule unité, le règne végétal une autre unité. Ces deux règnes tiennent l'un de l'autre par leurs racines originelles. Telle est la vérité entrevue il y a deux mille ans par Aristote, combattue ensuite, puis posée de nouveau scientifiquement par Lamarck, en 1801, en sa philosophie zoologique, prouvée encore par Geoffroy Saint-Hilaire en 1830, enfin établie par Wallace et Darwin. Les premiers animaux et les premiers végétaux sont des organismes marins. Ils suivent tous deux la même progression physiologique : les fossiles rendent ce fait indiscutable. Dans le silurien, dans l'âge secondaire, aucun phanérogame ; ils ne sont arrivés sur la scène du Monde que beaucoup plus tard. C'est la même substance amorphe qui a formé les premiers animaux et, dans le végétal le plus perfectionné, le plus éloigné de son point de départ, le souvenir de cet état primitif est conservé ; *à l'intérieur des cellules végétales, en effet, le protoplasme, véritable amibe, se contracte et respire à la manière animale !* »

Et Fechner, dans son ouvrage philosophique intitulé « L'Ame de la Plante », conclut en ce sens : « Les résultats de la géologie plaident en faveur de la priorité du règne animal sur celui de la plante. Mais ce qu'il y a de *certain*, c'est qu'ils se sont développés *en même temps !* Les êtres les plus inférieurs de la Plante se développent avec les animaux les plus inférieurs ; la Fleur est donc extrêmement supérieure à l'animal inférieur... »

Et ceci est vrai. La Fleur, joie des sens par sa couleur et son parfum, ne s'épanouit que lorsque la faune terrestre est déjà fort développée. Si l'Animal était postérieur à la Plante, il n'eut dû apparaitre sous ses états inférieurs que lorsque la Plante avait déjà atteint ses plus hauts aspects et sa complexité la plus subtile.

Ceci vient du fait que la Bactérie primitive a emprunté directement ses énergies et ses aliments aux composés chimiques *inorganiques* (le voilà bien le Cercle d'Anwn...) avant même que la Lumière solaire eut pénétré régulièrement et bien avant le premier stade chlorophyllien de l'évolution végétale. Telle est la solution que H. Farfields Osborn (V-Pt du Muséum d'histoire naturelle de New-York) nous donne de cette énigme, en son travail sur l'origine et l'évolution de la Vie.

Concluons donc que de la Bactérie primitive, partent deux routes, en deux directions différentes de l'organisation de l'Etre. L'une, où la Bactérie adopte le chemin du Végétal, et l'autre où elle adopte celui de l'Animalité. Dans l'un, son véhicule définitif sera mobile, souple, *libre,* dans l'autre, il sera fixe, dépendant, immobile.

On ne saurait donc conclure, ainsi que le commun le fait imprudemment parfois, à la supériorité de l'Ame animant un corps de bête, sur celle animant un végétal. Et là encore, les règles de la Morphologie ésotérique permettent d'y opérer une savante et équitable classification.

La Nature ne fait pas de sauts. Et dans les deux Règnes apparaissent, liées les unes aux autres, des *catégories morales* indiscutables.

C'est donc avec quelque logique que la Symbolique Occulte traditionnelle, range les Animaux et les Végétaux par *analogies planétaires* (solaires, lunaires, martiales, mercurielles, vénusiennes, etc...), et non par la catégorie apparente du monde officiel !

« Les produits dangereux des trois règnes portent, nous dit Stanislas de Guaita dans « Le Serpent de la Genèse », dans leur forme extérieure, l'aveu de leur malice latente. Quel naturaliste, assez sourd au langage muet des choses, le contestera ?... L'aspect du poulpe et du scorpion, de la hyène et du crocodile, dénonce leur nature. Evoquant la crainte et la nausée tout ensem-

ble, ces monstres dégagent une avertissante horreur. Il n'y a pas à s'y méprendre. D'autres bêtes meurtrières n'inspirent que l'effroi, chez qui le stigmate n'exclut pas une allure noble, parfois même une réelle beauté : tels les grands félins, lion, tigre, panthère ; tels les oiseaux de proie : aigle, épervier, grand-duc et condor. Ils portent plus l'estampille de la férocité que de l'ignominie. Mais tout, en eux, dit à l'observateur : Garde-toi !

« Les exemplaires dangereux du Règne végétal n'ont pas un aspect moins trompeur, pour qui sait observer et *voir*. Elancées, ou bien courtes et trapues, les Solanées ne savent point mentir ; l'avertissement est dans leur port, dans leur feuillage sombre ou blême. Voyez la Belladone, la Mandragore, le Datura : fleurs livides, pommes épineuses, baies fades... Observez la Jusquiame, aux feuilles velues et dentelées, à l'odeur vireuse et répulsive ; quelle menace éloquente sur les lèvres de ses corolles !... Les Ombellifères toxiques n'ont pas un air plus engageant. Les Ciguës épanouissent un feuillage agressif ; des macules de pourpre ensanglantent leurs tiges ; la Ciguë vireuse, et l'Æenanthe safranée répandent, quand on les brise, un suc jaunâtre comme du pus. Des Euphorbiacées, sinistres à la vue, gicle à la moindre égratignure un lait corrosif. Issues de familles très distantes, la Sabine et la Rue trahissent diversement, par leur physionomie antipathique et le relent qu'elles dégagent, leur antique emploi d'avorteuses. Les roides dentelures de l'Aconit, d'un vert presque noir, livide par en dessous, encadrent bien la fleur élégante et triste, d'un bleu vénéneux d'azotate de cuivre. La Digitale pourprée n'impressionne pas moins, par sa feuille gauffrée, sombre et velue, que par le tigriment interne de ses corolles. Le Colchique d'automne montre à niveau du sol sa fleur violacée, sans tige ni feuillage ; c'est la « veilleuse » des deuils prochains... L'Arum obscène étale sous bois son phallus malade, d'un lilas maculé. Et la Renoncule scélérate rampe à terre et se cache à demi sous l'herbe et la mousse, comme un serpent... »[1]

LE CERCLE D'ANWN

« Il est trois sortes de nécessités en ABRED : le moindre de toute vie (et de là le commencement) ; la substance de chaque chose (et de là sa croissance, laquelle ne peut s'opérer dans un autre état) ; la formation de chaque chose de la Mort (et de là la débilité de la Vie en ABRED)... » (Triade XV).

Où commence l'Etre *vivant*, et où finit-il ?...

Certaines réactions de la vie, dites « psychologiques », passent pour être le fait d'un domaine spécial. Philosophes et naturalistes, après avoir abandonné la stérile méthode introspective, ont créé une psychologie comparée, qui ouvre bien des horizons au philosophe hermétiste, et notamment au celtisant. Mais, souligne le Docteur Jaworski, ils ont omis un des chapitres les plus intéressants, celui de la *psychologie minérale*.

Dans « Les Secrets de la Vie », A.A. Mary nous disent leur étonnement devant une réaction particulière du fer doux :

Aimanté par un courant électrique, ledit fer doux perd très vite l'aimantation, que l'acier conserve avec opiniâtreté en dehors de l'influence du courant. Qu'est-ce que cette persistance du magnétisme, sinon un fait de *mémoire ?* Et dans les degrés de cette *mémoire*, ne peut-on pas placer l'acier au-dessus du fer doux ?... L'on dit avec raison que la répétition fortifie la

(1) Stanislas de Guaita. *Le Serpent de la Genèse*, tome 2.

mémoire et toutes les facultés. Livrez un aimant à lui-même, il perdra le souvenir de son magnétisme premier. Placez-le, au contraire, dans des conditions qui réveillent continuellement l'énergie magnétique ; en contact avec un morceau de fer, par exemple, il s'entretiendra et même se fortifiera si on a soin d'augmenter progressivement la masse dont on le charge...

Mais le métal n'a pas seulement une *mémoire*, il a aussi une *sensibilité !*

Sir Chandra Bose, dont nous utilisons les travaux et les résultats pour étudier la Vie dans le Végétal, a observé que dans certaines conditions, une barre de fer, d'étain ou de platine, montre une conductibilité électrique variable et amenant des phénomènes de « fatigue ». Le fonctionnement continu détermine une torpeur ; les températures extrêmes produisent une dépression. La chaleur, en été, porte à son maximum la sensibilité métallique ; le froid de l'hiver, ou la température élevée d'un bain turc, au contraire, l'affaiblissent considérablement. Le carbonate de sodium exalte la sensibilité de l'étain, et triple celle du platine ; au contraire, le bromure de potassium agit comme un narcotique. Les opiacés, les excitants à petites doses, sont stupéfiants à doses plus fortes. L'acide oxalique exerce une influence toxique : le galvanomètre signale des « spasmes » remarquables d'importance, puis la sensibilité se trouve abolie.

Notons que ces faits sont immédiats, absolument indépendants des actions chimiques. Ce sont des phénomènes de dérangement moléculaire qui vont jusqu'au cœur de la barre métallique, et rappellent tel procès nerveux de curieuse et étonnante manière.

Une réaction du métal, pleine d'enseignements, est celle qu'il oppose à la *rupture*, réaction que Guillaume qualifie d'*héroïque !* Quand une éprouvette de métal, assujettie à ses extrémités, est soumise à une action puissante, elle subit un allongement considérable qui subsiste partiellement quand cesse l'effort. Si on poursuit ce dernier, on voit alors apparaître en un point de l'éprouvette, un étranglement, une strie ; c'est là que la barre va se rompre. En suspendant l'effort à ce moment, il semble que les particules aient été sollicitées autour d'un point menacé, pour consolider et endurcir la partie affaiblie ; le métal, *mou sur les autres points*, a pris l'aspect et la résistance à l'étirement d'un métal *trempé*. Certains aciers ou nickels marquent hautement cette réaction de défense.

Un autre mode défensif du métal est la diminution d'activité quand survient la *fatigue*. Un fil métallique maintenu quelques heures ou quelques jours en vibration, cesse de vibrer plus tôt, quand on le remet en mouvement, que ne le fait un fil auquel on a donné quelques jours de repos. Ce phénomène est rapporté par Lord Kilvin.

La réaction défensive est-elle insuffisante ? L'exercice de la sensibilité devient alors pathogène, comme chez l'organisme. La répétition continuelle de frottements et de chocs produit à la surface de l'acier un « tissu minéral » morbide, fibreux, dur, cassant, la *martensite*, au développement duquel sont dues les ruptures inattendues des rails surmenés... Telle est encore la conclusion étonnante que nous rapporte H. de Varigny.

Francesco Rocchi va nous étonner bien davantage, quand il nous démontre que, d'après les observations, le métal brut ne devient pas malade de la même manière que le métal ouvré. Chez ce dernier encore, la maladie dépend de la manière dont il a été travaillé. L'évolution de la pièce d'argent fondu au creuset diffère de celle de l'argent transformé, même par fusion, en amulette,

miroir. Le martelage, le laminage, le tréfilage, produisent dans les métaux des formes spéciales de regroupement moléculaire et des caractères physiques instables ; l'Art est une violence faite à la Matière, et contre laquelle la Matière réagit peu à peu par l'énergie qu'elle accumule et qu'elle produit.

Conçoit-on alors comment un instrument de cuivre (cor, trompe, ou tout autre à percussion ou à vent, comme timbale, cimbale, etc...) ne possède pas la même finesse quand il a été « fait » (selon le terme de l'argot musical) ou quand il est encore neuf ? Conçoit-on également le rôle différent et la puissance occulte non comparable, qui puisse être le propre d'une statue religieuse métallique, « chargée » par la vénération et les offices religieux, et la même, dans la vitrine du marchand ?

Et conçoit-on encore comment et par quel miracle, l'Alchimie puisse nous parler de l'antipathie ou de la sympathie des métaux les uns pour les autres?...



Si nous abordons maintenant le domaine des pierres, nous verrons que le même parallèle peut être établi aisément, sans forcer la signification des faits, à l'égard du second rythme vital, que la brièveté de notre existence nous interdit de reconstituer autrement que par induction.

Les rochers les plus « inertes » ne sont pas immuables. Il y a une évolution minéralogique et lithologique, comme il y a une évolution métallique et une évolution organique au niveau supérieur.

En « fixant » par absorption colloïdale de nouveaux corps chimiques, certaines espèces minérales donnent des espèces différentes, de complexité croissante. C'est ainsi que la *Stilpnosidérite* (oxyde ferrique hydraté) se transforme en *delvauxite* en « fixant » physiquement de l'acide phosphorique ! A son tour, la delvauxite peut absorber de l'anhydride sulfurique ; on aboutit alors à une troisième espèce, la *diadochite !* Dans cette lignée, l'évolution est progressive, et procède par intériorisation.

En d'autres cas, ce sont des actions inverses, extériorisantes, qui régissent le transformisme minéral. Telle, l'évolution des roches silicatées, bien définies par Alfred Vialay. L'action lente, mais continue, de l'acide carbonique, fait passer en éliminant les corps solubles et attaquables, les roches basaltiques aux roches acides. En même temps que la roche se modifie chimiquement, elle évolue *minéralogiquement* dans un sens bien déterminé.

Et que dire du merveilleux royaume des cristaux ?...

A-t-on déjà admiré le phénomène de cristallisation dans une solution en voie d'évaporation ? On constatera que les stades successifs de la formation d'un cristal ne sont pas moins animés, pas moins merveilleux, que ceux du développement embryonnaire (ontogénèse) d'un organisme dit « vivant »... Et si on veut à toute force voir un miracle dans la création de celui-ci, il faut également crier au prodige dans la genèse de celui-là !

Si on prend une solution un peu concentrée de soufre dans du sulfure de carbone, et qu'on l'examine au microscope, on voit poindre sur toute la surface du champ, aussitôt, d'innombrables granulations arrondies, de moins d'un millième de millimètre de diamètre. Ces sphères minuscules grossissent, puis se précipitent les unes vers les autres, et les groupes se solidifient, brusquement, pour former un *cristal* !

La raréfaction se faisant de plus en plus autour des centres d'attraction, le phénomène est de plus en plus net à examiner. Les petites sphères oscillent

sur place, se meuvent lentement, et enfin se précipitent sur les cristaux, où elles se solidifient *géométriquement*, dès qu'elles sont en contact.

Les observations minutieuses de Cartaud, Dauzère, Mary, von Schroen, sont toutes concordantes à cet égard : les premiers éléments figurés apparaissant dans les solutions salines, sont de très petits corpuscules arrondis, se réunissant souvent en figures pseudo-cellulaires qui passent ensuite, par arrangement général, à l'état de cristaux polyédriques.

Comme pour l'évolution du Végétal, on a filmé l'évolution du Minéral sous sa destinée cristalline. Et le spectacle est propre à convaincre l'esprit le plus fanatiquement obtus. C'est pourquoi une toute jeune science, la Plasmogénie, s'attache avec une précision croissante, à dépister toutes les démonstrations morphogéniques et dynamiques de la vie minérale, et à déterminer les innombrables points de parallélisme et de superposabilité de la Matière, soi-disant inerte, et des êtres, soi-disant « vivants ».

A côté des *cristaux solides*, il existe encore les *cristaux liquides*, sur lesquels Lehmann, Brucks, Vöhrlander, Nernst, Gaubert, nous donnent des renseignements inattendus.

Près de deux cents substances chimiques sont susceptibles de fournir des productions intermédiaires entre les corps amorphes et les cristaux parfaits. Beaucoup d'entre elles figurent des amibes, des infusoires, des vibrions. Elles montrent des phénomènes d'accroissement interne, de bourgeonnement, de copulation, de segmentation. Certaines se déplacent par contractibilité générale, d'autres émettent de fins et longs filaments, *animés de mouvements rapides*...

Et il ne s'agit pas de phénomènes accidentels sujets à des erreurs d'interprétation. Les cristaux liquides sont des composés nettement définis, des oléates, des éthers, de la glycérine, des azozycinnamates, etc..., dont l'apparition, l'évolution et le dynamisme sont soumis à des conditions physico-chimiques bien déterminées, dans des limites de température en deçà et au delà desquelles ils se solidifient et s'immobilisent ou se convertissent en liquides homogènes. Sommerfeld a filmé ces phénomènes étranges, véritables scènes d'un « autre monde »...

Même au sein de la Matière, soi-disant *inanimée*, ainsi que la veulent certains obstinés, « *la Vie chante* », comme nous l'affirme J. Regnault...

Et c'est bien là cet Anwn, profondeur obscure de la vie matérielle, *où tout commence à bouillonner*...



Le stade ultime et final de l'existence du Minéral est généralement une dissociation, identique à celle qui suit immédiatement la mort de l'organisme vivant. Le cas se présente ainsi pour les feldspaths, qui se dédoublent en silicate alcalin, soluble, et en argile. Il peut aussi y avoir dispersion totale. Mais alors celle-ci n'est pas nécessairement suivie d'une destruction morphologique. Ainsi, des cristaux de quartz, de sidérose, de smithsonite, de cassitérite, de péridot, de pyroxène et d'amphibole, ont subi la pseudomorphose, c'est-à-dire une substitution molléculaire qui, sans altérer leur apparence le moins du monde, les a transformés en calcaires, en fer peroxydé, en galène, en orthose et en serpentine.

Voici donc des minéraux qui, tout comme les os et les coquilles des grands animaux disparus, nous parviennent *à l'état fossile !*



Quelle est donc ce principe mystérieux qui vient animer et constituer le minéral, puis le quitte ainsi que le papillon abandonne son cocon ? Toujours le même. C'est le MAN RED, le « germe de Lumière » primordial, primitivement émané de « OIW ». C'est le même voyageur éternel, inconscient parfois du monde extérieur, parfois au contraire y collaborant démiurgiquement... C'est l'*Ame*, en quête de sa Destinée et du Grand Refuge, l'Ame qui, sous cent formes et cent aspects divers, retourne, consciente, cette fois, vers l'Immortalité...

***

ANWN, L'ABIME, ET L'EXISTENCE « EN PUISSANCE »

Une erreur commune à de nombreux esprits superficiels, c'est de considérer Anwn, l'*Abîme Originel*, et Cythraul, sa personnification théologique, comme étant le Non-Etre, le Vide absolu, le Néant.

Il n'en est pas ainsi, et les textes anciens nous précisent fort bien la réalité relative des êtres « en puissance » dans le sein d'Anwn. C'est ainsi que Taliésin nous dit ceci :

« Là où se trouve le moins possible d'âme et de vie, où la Mort est la plus profonde (et ce indépendamment de toute manière d'être), là est Anwn, l'Abîme primordial.

« Dans l'Abîme d'Anwn, les âmes possèdent de la Vie et du Bien le degré le plus infime. Et de la Mort et du Mal, elles possèdent le degré le plus élevé qu'il puisse y avoir. D'où vient qu'elles sont essentiellement mauvaises, par suite de cette prépondérance du Mal sur le Bien. Et c'est à peine si elles vivent et existent, inconsciemment parfois... » (voir page 139 le texte complet de cette citation du *Barddas. Que le lecteur médite attentivement ces notules; là est la clé de la philosophie druidique tout entière*).

***

On voit par ce qui précède que la Matière originelle, soit Anwn lui-même, n'est pas le Néant absolu, mais bien l'être en puissance. Or, si nous nous souvenons que le Celtisme passe, aux yeux des historiens, pour avoir formé le Pythagorisme, et si la philosophie platonicienne dérive directement de celui-ci, nous pouvons sans crainte de nous égarer, puiser dans Plotin, disciple de Platon, et dans ses « *Ennéades* philosophiques, la description des attributs de cette *Matière* originelle. Il nous suffira de remplacer les expressions nominales grecques par des dénominations celtiques traditionnelles, et tout s'éclairera sans contestation possible. Nous aurons alors retrouvé en son esprit la primitive version.

Voici donc cette adaptation de Plotin[1].

---

(1) Plotin : *Les Ennéades*. Trad. par l'Abbé Alta.

*
**

Une question se pose donc nettement : est-ce la « Privation » elle-même qui est la Matière, ou la « Privation » est-elle la qualité de la Matière ?

L'opinion d'après laquelle les deux choses seraient en réalité une seule, dans laquelle on fait une distinction de Raison, aurait à nous expliquer le motif de cette distinction ; et donc, qu'est-ce qui distingue la notion de Matière, en dehors de la notion de « Privation » et de même, ce qu'est elle-même la « Privation » ? Et si aucune des deux notions ne fait partie de l'autre, ou bien si chacune est comprise dans l'autre, ou bien laquelle des deux fait partie de l'autre, et comment cela ? Si chacune est une chose à part de l'autre, cela sera alors deux choses, et la Matière sera une chose différente de la « Privation », à quoi celle-ci sera une chose surajoutée ! Et il faut dans la notion de chacune des deux choses que rien n'existe qui appartienne à l'autre.

Mais, de même que dans le Feu et la Chaleur, la Chaleur fait un avec le Feu, et cependant est autre chose que le Feu, si de même la Matière est « Privation » comme le Feu est Chaleur, de sorte que la « Privation » sera une forme de la Matière et une forme qui a celle-ci pour fond nécessaire (quoique différent de cette forme), alors les deux choses ne sont pas une seule et même chose...

En ce cas, elle sont, dans le fait, une même chose, quoique distincte dans le « langage », et « Privation » n'indique pas quelque chose qui existe mais quelque chose qui n'existe pas ; de sorte que la « Privation » exprime le contraire de « Chose existante » comme le Non-Etre.

Si cependant, il est « Non-Etre » parce qu'il n'a pas l'Etre, alors il est quelque chose d'autre, et c'est pourquoi nous avons deux notions.

L'une indique quelque chose qui réellement existe ; mais celle de « Privation » indique uniquement un vide que les autres choses peuvent combler, de sorte que le propre de la Matière est d'être propre aux autres choses, et tout autre propre est le propre des autres choses.

Mais, dira-t-on, la notion de « manque », en indiquant son état indéterminé, n'indique-t-elle pas ce qu'elle est par elle-même ?

Nous répondrons qu'elle est l'une et l'autre chose à la fois en fait, et la dualité ne paraît être que dans notre raisonnement.

Si cependant, c'est par le fait de n'être pas déterminée, de n'être pas limitée, d'être sans forme, que la Matière est Matière, comment cela peut-il constituer une deuxième notion ?

Nous examinerons, pour cela, de nouveau si l'Indéfini et l'Indéterminé (au sens d'Illimité), sont quelque chose d'accidentel à une nature autre que ce qui est signifié par ces adjectifs ; et comment cette adjonction a été faite, si « Privation » est accidentel.

*
**

On le voit, ainsi que l'affirme Taliésin, dans l'Abîme d'ANWN, se trouve le moins possible de marques d'existence, c'est-à-dire (en inversant la proposition), le plus possible de « privation ». En effet, par rapport à GENWED, qui est la « plénitude » de la Créature, et à KEUGANT (la plénitude divine), ANWN est en perpétuelle déficience de « possibles ». Et si le « manque » est sa nature, plus il y a de « possibles » en GENWED et en KEUGANT, plus il y a de chances d'absence de quelque chose en ANWN. D'où une infinité relative de celui-ci, corrélative de l'infinité absolu de KEUGANT...

LA NAISSANCE EN ANKOU

De même que la Mort a été fréquemment assimilée à un Sommeil, de même il semble que le défunt se soit endormi. Toute sensibilité apparente éteinte, toutes réactions conscientes disparues, peu à peu, le principe animateur du corps de chair se dégage inconsciemment de son enveloppe, ainsi que l'esprit s'en va vagabonder en d'autres « plans » au cours du rêve ou du songe.

En réalité, on comparerait cet état à un évanouissement physique avec plus de véracité. Puis, de trois à quatre jours après la mort, la conscience ordinaire revient au défunt. Il lui semble s'éveiller d'un long sommeil, car un « corps » nouveau, jailli sans qu'il s'en soit rendu compte hors de l'enveloppe corporelle, sert de nouveau véhicule à *l'âme raisonnable*.

Ce nouveau corps est la reproduction *exacte* de l'ancien ; la seule différence est sa subtilité d'essence. Car s'il possède toujours, — *à ce qu'il lui paraît, du moins...* — la plénitude des anciennes sensations matérielles, soit le toucher, le goûter, l'odorat, l'audition, la vue, d'autres lui sont désormais naturelles par le fait même de son passage en une autre « dimension ». C'est ainsi qu'aucun corps matériel ne peut entraver sa marche, et que, par ce fait même, la Distance (dépendant de la Durée) lui est étrangère (ce qui génère des possibilités immédiates d'apparition) et que le Temps lui semble en conséquence avoir considérablement varié d'importance.

Ce « corps » est né de son inconscient *désir* de survie matérielle. Ce n'est qu'une *illusion*, que son âme, égarée ou mal avertie des conditions d'existence en ANKOU, a souhaité posséder et s'est créée.

Alors, une vision du « plan » où devra s'effectuer la prochaine existence apparaîtra au défunt. Cette vision est d'ailleurs purement intérieure. Là encore, ce sont les facultés supranormales qui s'exercent, et c'est intuitivement que l'âme *devine* son futur état. De là à le visualiser par des concepts anthropomorphiques, à extérioriser ces concepts, et à prendre ces formes-pensées pour la Réalité, il n'y a qu'un pas, que le défunt ordinaire franchit toujours. Rares sont les sages qui se souviennent des enseignements métaphysiques de leur vie terrestre, et, percevant l'irréalité de cette nouvelle enveloppe formelle et des phantasmes qu'elle émet, dissolvent aussitôt par cette compréhension négative le dangereux mirage...

Pour le mort ordinaire, ce monde qu'il se crée satisfait son désir inconscient de renaissance et de survie dans les formes habituelles. (D'où l'ésotérisme de la locution populaire : « L'Habitude est une *seconde Nature...* »). Il voit, il entend, il sent, il lui semble même toucher, de ces organes irréels, un contingent aussi irréel qu'eux ! *Cela seul est la preuve que l'âme est séparée du corps de chair, et qu'elle erre dans le « Cercle » de l'*ANKOU. Et il peut s'en apercevoir aisément puisqu'il lui suffit de constater que tel parent, tel ami, tel ennemi, décédés bien avant lui, sont là, sous toutes les apparences de la vie ! Car, en ANKOU, les Morts sont visibles aux Morts, comme les Vivants aux Vivants !

Si, instinctivement, le Celte alors invoque ses Dieux, s'il s'élève par la Charité, l'Amour, la Foi, la Prière, alors son dégagement des illusions d'ANKOU est facilité. Les ATHRAWON (les Maîtres), lui apparaîtront, par intervalles, et il leur sera alors perceptible lui-même.

S'il se tourne, au contraire, vers le monde terrestre qu'il a récemment quitté, il verra ses proches, ses amis, sa demeure, ses biens. Mais comme il aura enfin compris qu'il était désormais mort au monde réel, il en ressentira

une grande douleur. L'impossibilité de contact et de communication avec les vivants lui paraîtra comme une chose fort pénible. Pour qui s'est passionnément attaché à quelqu'un ou à quelque chose (tel l'amant pour l'être chéri, la mère pour son enfant, l'avare pour son trésor, etc...), cet attachement même, s'il est entretenu au début devient rapidement une chaîne fort difficile à rompre.

Par sa faculté de traduction en un ensemble de concepts apparentés aux formes de la vie passée, l'âme lui fera alors voir la « région » de l'au-delà où se déroulent ces phénomènes, comme un pays étrange. Qu'on imagine une contrée où la nuit n'est pas totalement finie, où le jour n'est pas encore levé, et où cependant, la brillante lumière de l'aube ne paraît pas encore, ou qu'on conçoive cet éclairage comme tels ciels crépusculaires d'hiver, ou comme une nuit claire, sans lune et sans étoiles, ou le ciel nuageux et bas diffuse une lumière spectrale, et on aura idée de l'impression traduite par l'âme en images concrètes. Sans doute, il ne fait pas nuit, mais il ne fait pas davantage jour. Il fait sombre, triste, comme si l'être voyait tout à travers un crêpe ou des verres fumés ! Le « paysage » est traduit de semblable façon *par la perception intérieure de l'ambiance funéraire d'Ankou*. Le mort s'imagine perdu dans une vaste contrée, désertique, où des vallonnements légers, des dunes, des collines très rapprochées, limitent sans cesse l'horizon et la vue(1).

Et ces visions ne sont que la matérialisation du *concept d'imperception* de l'Ankou... L'âme, *dans son impossibilité à percer le mystère de la Mort,* traduit ainsi cette non-perception totale par l'impression de *demi-ténèbres,* de *limitation de la vue,* et de la *sensation d'égarement en une contrée inconnue.*

Dans ce paysage fantômatique, dans ce perpétuel et triste crépuscule, cet état intermédiaire se perpétuera un temps indéfini. Selon l'évolution ou le matérialisme de l'âme désincarnée, variera la « durée terrestre » de ce funèbre séjour.

Sous l'action suggestive de cette « ambiance » *qu'elle-même s'est créée* (par une sorte d'automatisme fatal, conséquence de son propre état), l'âme assombrit elle-même cette « région » illusoire. Peu à peu, le *concept de crainte* s'extériorise et se manifeste en d'étranges visions. Dans une obscurité sans cesse plus profonde, des êtres hallucinants, hostiles, amorceront de terrifiantes attaques contre l'âme et son nouveau corps. Des apparitions illusoires d'êtres poursuivis par des fauves monstrueux se lèveront. Dans cette Nuit où nulle aurore n'apporte d'espérance à l'âme éperdue, des tempêtes de neige, de pluie, de grêle, de vent, le froid, viendront à leur tour ajouter l'illusion de la douleur physique aux angoisses de l'esprit affolé. Des bruits immenses, des sonorités étranges, évoqueront l'océan démonté, le grondement de l'incendie, l'écroulement des avalanches. Terrifié, le défunt cherchera à fuir en toutes directions.

Telle est la vie de l'âme que ses imperfections et ses défauts font flotter dans le Cercle de l'Ankou. Analysons-en les éléments.

Le corps, ou *ombre,* selon les Anciens, que l'âme véhicule de sensations en sensations, d'illusions en illusions, est un corps assez analogue à ce que les métapsychistes modernes dénomment le *périsprit.* Il est né du désir de l'âme, privée du système nerveux du corps de chair, et donc des sensations qui la mettaient en rapport avec le monde contingent. Dès lors, la lumière,

(1) L'idée de *vallée* est liée au « séjour » des Morts dans la plupart des symbolismes funéraires. Voir le conte « Peredur ab Evrac », dans les *Mabinoggion.*

telle que les vivants la définissent, issue du Soleil, de la Lune ou des Etoiles, est absolument invisible au défunt. *Cette clarté diffuse, triste, cette lumière éclairant vaguement une contrée fantômatique, c'est la lumière naturelle de la Nature, appelée par les alchimistes médiévaux la « lumière astrale ». Universellement diffuse dans* NYWR, *l'Ether, elle est invisible aux humains, mais suffisamment visible aux hôtes de l'*ANKOU. *C'est elle qui auréole presque toujours les apparitions nocturnes que nous rapportent les contes ; et elle disparaît toujours instantanément avec les modalités de la vision.*

Les manifestations hostiles d'êtres imaginaires sont uniquement des créations de l'*égoïsme* de l'âme, qui, par réaction naturelle, s'imagine que les autres hôtes de l'ANKOU sont ses ennemis, tout comme elle-même se conduisait à l'égard de ses semblables durant sa vie terrestre.

Les *sons,* déclenchant dans l'âme séparée l'illusion de cyclônes, d'ouragans, etc... proviennent de la perception *intuitive* du processus désintégrateur des éléments grossiers. Ainsi, la disparition de la force vitale de KALAS (la Terre) donne l'illusion de l'écroulement d'une avalanche. La disparition de GWYAD (l'élément Eau) évoque la tempête en mer. La désintégration de la force vitale incluse en FUN (l'Air) évoque le vent violent, la tornade qui brise tout. La désintégration de UVEL (le Feu) évoque la forêt grondante sous l'incendie...

Quant à NYWRE, l'Ether, il ne déclenche aucun phénomène puisqu'il constitue ce corps que l'âme s'est créé, qui a jailli hors du corps de chair, trois à quatre jours après la mort.

Pour l'âme suffisamment évoluée, rien de ce monde terrifiant et illusoire ne se manifeste. Comme l'autre, néanmoins, elle vit d'illusions, mais plus douces et moins heurtées. Comme l'Egypte, tous les peuples Celtiques ont connu la tradition qui fait *nourrir les Morts.* En effet, de même que le vivant s'assimile la Matière physique sous les quatre éléments (KALAS, GWYAD, FUN et UVEL), de même l'hôte de l'ANKOU s'assimile leur essence subtile, soit NYWRE, l'Ether qui les concrétise. (D'où le rôle magique des Parfums brûlés, des victimes qu'on carbonise sur les autels, etc...)

En ANKOU, comme le pèlerin solitaire fixe successivement son attention sur tout ce qui, dans le paysage, paraît particulier, de même les Morts ont des expériences similaires pendant leur séjour en ce Cercle. Ils sont attirés sans doute près des lieux familiers, près des vivants qu'ils ont connus. Mais la subtilité de leur corps éthérique les fait invinciblement céder au mobile même qui créa ce corps éthérique, soit le *désir.* C'est pourquoi ces variations perpétuelles de lieux génèrent dans l'âme et le principe de conscience qui y subsiste, l'impression d'être ballottée sans qu'elle puisse résister.

Vient alors le terme de ce séjour en ANKOU.

L'accoutumance à ce monde illusoire et aux possibilités supranormales du corps éthérique, amène bientôt la satiété. Concevant malgré tout, à la longue, le côté décevant de cette existence pleine de mirages, en un monde absolument irréel bien que déprimant, l'âme raisonnable se tourne alors vers la spiritualité.

La conscience de ses actions passées lui revient, en un relief plus accusé que jadis. Le remords de son mauvais passé, la fierté de ses bonnes actions, par leur parallélisme antithétique, génèrent alors de nouvelles hallucinations. Selon la propre conception religieuse du Mort, cette appréciation du Passé revêt des aspects divers. Mais toutes convergent vers la notion confuse de *jugement.* Tour à tour accusatrices ou protectrices, les Puissances divines passeront en revue la longue chaîne de ses actes terrestres, et en tireront

une symbolique sentence. En réalité, c'est l'âme elle-même qui, par sa transcendance, par le divin qui y réside toujours, *choisit* sa future existence.

Pour l'âme hautement évoluée, nous le savons déjà, ce choix s'effectuera dans le GWENVED qu'elle a enfin atteint. Et son évolution post-mortem aura été autrement rapide et différente que celle encore enténébrée par ANWN. Mais pour le commun des êtres, le *Jugement* mène l'âme vers un nouveau Destin, prisonnière qu'elle est de cette *Fatalité* (une des trois grandes calamités d'ABRED), dont elle est pourtant l'auteur responsable.

Alors, le corps éthérique qui la véhicule lui semblera se colorer de façon singulière. Cette coloration sera le résultat de la perception intérieure de son sort futur (un peu comme l'émotion fait blanchir ou rougir le visage du corps terrestre). Et c'est l'émotivité du corps éthérique (aux déplacements instantanés) qui le lancera vers le destin correspondant. Si l'âme pouvait et savait demeurer inerte, indifférente, nulle émotivité ne déclencherait son retour vers l'existence en ABRED. Mais celle qui mérite d'y échapper n'a nul besoin de cette différence ! Et le « jugement » de Dieu demeure donc, avec toute sa raison d'être...

Dès que le principe d'une nécessaire réincarnation aura été admis par l'âme, de nouvelles hallucinations s'élèvent. Elles sont générées par la perception intuitive par l'âme elle-même de l'existence future ; et le corps éthérique la traduit à sa façon. Dès cet instant, apparaîtront des paysages cahotiques, de plus en plus sombres. Il semblera à l'âme qu'elle s'enfonce dans des gorges profondes, étroites, humides et ténébreuses. Au cours de cette chute dans des profondeurs inconnues, des cavernes béantes, des buissons, des bois obscurs, lui apparaîtront comme des refuges préférables à cette chute. C'est le corps éthérique, toujours, qui détecte et traduit en concepts anthropomorphiques l'arrivée de l'âme vers les régions où elle doit trouver le germe matériel à animer, la matrice qui la doit recevoir. Là, le corps éthérique (dont la dissolution est commencée depuis l'instant même de sa première manifestation, hors du cadavre de chair) est arrivé à son terme. Une perte totale de sensation, comparable à l'évanouissement physique, manifeste la « troisième mort ». L'âme passe dans le Cercle d'ANKOUN, l'*Oubli ;* et nous avons vu déjà la suite de ce passage.

Dans la *mythologie* celtique, lorsque le Mort descendait au Cercle d'ANKOU, il était jugé par un tribunal qui le condamnait ou l'absolvait, ainsi qu'il en était d'ailleurs dans l'antique Egypte. Mais alors que, sur les bords du Nil, c'était Osiris qui jugeait le défunt, chez les Celtes, c'est GWION et SAMANN, le « juge inflexible ». Le premier était le défendeur, le second l'accusateur.

En pays celte, lorsque le mort avait été jugé, l'âme était alors conduite dans la direction du coucher solaire. Et pour le Celte d'Europe, ce voyage l'amenait tout naturellement à l'extrémité occidentale du continent, sur les côtes d'Armorique. Les habitants de ces régions soutinrent toujours devant les conquérants divers, le refus du tribut de guerre, arguant que les Divinités leur avaient donné pour tâche de conduire les Morts dans l'autre monde. Et la légende nous dit en effet que certains jours de l'année, une main mystérieuse frappait à la porte des pêcheurs bretons, et une voix lointaine leur ordonnait de s'habiller et de sortir. Ils ouvraient leur porte, mais nul être de chair ne se dressait sur le seuil, pour les accueillir. Ils comprenaient alors que l'ANKOU, la Mort, venait les quérir pour la funèbre tâche. Ils se rendaient jusqu'au rivage, près de leur barque, et ils constataient avec stupeur que bien qu'elle parusse vide, le bordage affleurait l'eau noire comme si la nef eût été surchargée de passagers. La même voix leur ordonnait de

prendre les rames ou de hisser la voile. Docilement, ils obéissaient et, en moins d'une heure, ils abordaient à un nouveau rivage, alors qu'il leur eût fallu des jours pour une navigation normale. En débarquant, la même voix se faisait entendre de nouveau, dénombrant les Trépassés, et la barque sans cesse s'allégeait. Bientôt elle était vide, les âmes étaient sur l'autre rive, et le marin regagnait son pays d'Armor.

Où était située cette contrée mystérieuse ? Certaines traditions nous parlent de l'Islande, d'autres de la Grande-Bretagne, l'Albion, qui aurait été le royaume de GWYON. Et certains auteurs songent que la nef cinglait peut-être vers un continent « inconnu », dénommé parfois les *Iles Fortunées*.

Si nous nous reportons au texte de Plutarque, prêtre de l'Apollon delphien, texte connu sous le nom de « Du Visage du rond de la Lune », nous lisons ceci relativement aux « *Iles Fortunées* ».

« *Je commencerai par présenter l'auteur de la pièce, après vous avoir servi un début avec votre permission, emprunté d'Homère :*

« *Ogygie est une île, bien loin en mer.* »

à cinq journées de la Grande-Bretagne pour un dromon qui cingle vers l'Ouest. »

Arrêtons-nous déjà ! Nous sommes en présence d'une tradition celtique, car cette île, située bien loin à l'Ouest, c'est l'Atlantide de Platon, l'Ile de Kronos, les « Fortunées » des Grecs. Et nous allons voir que les Anciens avaient parfaitement défini l'ésotérisme de cette conception et que la simplicité avec laquelle ils l'avaient exposé *n'a pourtant jamais été signalée* par les lettrés qui s'attaquèrent aux traductions originales !

Le récit que Plutarque met dans la bouche de Sylla continue :

« *D'autres îles, au nombre de trois, aussi éloignées de la première qu'entre elles, sont situées devant, exactement dans la direction du couchant d'été. C'est dans l'une d'elles que Kronos, d'après la mythologie des Barbares, est retenu prisonnier par Zeus.* »

Dès à présent, nous voyons que ce récit est purement ésotérique, car, si nous tentions d'établir sur un plan le schéma signalé ci-dessus, savoir trois îles aussi éloignées d'une quatrième qu'entre elles, nous verrions que c'est impossible ! Ceci équivaudrait à tenter de construire un triangle équilatéral, dont le côté soit égal au rayon du cercle circonscrit...

Dans notre « dimension », l'archipel des « Iles Fortunées » est chose impossible à réaliser. Concluons que ces îles mystérieuses ne sont pas de notre « Monde »...

Et à la fin de son récit, Sylla, s'adressant à Lamprias, lui dit : « Il y a bien des choses qui se débitent en Grèce, sur les Dieux. *Elles ne sont point toutes exactes...* »

Et sur les phénomènes de l'éclairage solaire restreint, propre aux « îles » merveilleuses, Sylla, commentant la tradition ésotérique qui veut que ce soit dans le cône d'ombre que la Terre traîne derrière elle dans l'espace sidéral que les âmes s'épurent, nous dit (toujours sous la plume de Plutarque) que : « Dans cette région, il n'y a personne de mauvais, ou qui n'ait été du moins purifié. Les bons y sont transportés après leur fin, et, là, assurés dès lors d'une vie très facile, qui n'est pourtant pas encore celle des bienheureux ni des dieux, *ils y attendent la seconde mort.* »

On croirait lire, en vérité, le « Serpent de la Genèse » de Stanislas de Guaita ! Il faut regretter que tant d'occultistes aient leur instruction ésoté-

rique limitée par leur ignorance des anciens auteurs et que les lettrés qui nous traduisent les auteurs anciens ne soient pas toujours des occultistes...

Que trouvait le Celte, selon la croyance populaire, en abordant au Royaume des Morts ? Rien que ce qu'il était accoutumé à voir et à faire dans le cours de sa vie terrestre. Magnifiée par un climat merveilleux, par la pureté et la richesse des éléments la constituant, la Terre de Beauté et d'Amour le comble de ses dons. Il foule au pied des prairies d'émeraude ; il cueille de doux fruits d'or à des arbres d'argent ; à ses pieds, coulent dans un léger murmure, des ruisseaux d'hydromel. S'il chasse, son gibier renaît après qu'il l'a mangé. Et une douce harmonie se fait continuellement entendre.

Le souvenir des siens ne l'a pas quitté. Une fois par an, il pourra reprendre la Barque du nocher des Morts, mais en sens inverse. Le premier jour du mois actuel de Novembre, les siens, vêtus de blanc, c'est-à-dire de deuil, se réuniront près du foyer familial. Avec piété et crainte, on préparera le repas destiné à apaiser la faim du voyageur venu d'outre-tombe, et on laissera seulement veiller près du dîneur solitaire le feu rougeoyant doucement...

Dans le clair « Pays des Morts », aux Iles Bienheureuses, il n'est pas de temps humain. C'est ainsi que les dieux et les humains qu'ils ont emmenés avec eux au séjour divin, peuvent être mortels, soumis aux accidents, à la mort violente, ce qui, pour le Celte, est le type de mort le plus souhaitable. Et pourtant, ils sont immortels d'essence. Comment concilier ces contradictions ? En se souvenant simplement que le temps humain n'existe pas en leur domaine, *leur monde n'est pas soumis au temps.* Ainsi en est-il de tout homme qu'une déesse ou un dieu a introduit dans le divin royaume. Mais, veulent-ils revoir leur pays, avoir des nouvelles des leurs, ils tourneront leur nef vers la terre d'Irlande, de Bretagne, de Cornouailles ou le pays gallois. Arrivés à portée de voix des rivages de leur patrie, qu'ils se gardent de mettre pied à terre, et qu'ils interrogent simplement les gens du rivage. S'ils demandent des nouvelles des leurs, on leur répondra toujours que personne de ce nom n'est connu sur la côte, mais par la suite, interrogés, les vieux se souviendront que, dans les légendes ou les vieux récits historiques, les personnages dont on leur demande des nouvelles figurent, vagues, fugaces, telles des ombres oubliées... *Car il y aura des siècles* que nos navigateurs ne sont point revenus. Mais si, pris du désir de fouler le sol de leur patrie, ils mettent pied à terre, *ils tomberont en cendres...* Et si, le cœur et la gorge serrés devant pareil oubli, ils cinglent de nouveau vers les Iles Fortunées, lorsqu'ils reviendront près des immortels et des déités qui y sont demeurées durant leur voyage, ils constateront avec stupeur que tout est tel qu'à la seconde de leur départ, le merveilleux royaume s'est arrêté, semble-t-il, à l'instant où ils l'ont quitté. Et la vie y reprend aussitôt, lorsqu'ils y abordent...

Merveilleuse intuition de l'âme celte, richesse prodigieuse de cette race, qui détecte intuitivement les grandes vérités métaphysiques, par le seul fait d'y laisser jouer son imagination...



On conçoit que là encore, l'enseignement celtique établit un parallélisme entre la vie en ANKOU et la vie dans le monde des vivants.

Et ceci mérite d'être approfondi.

***

D'où peuvent venir les conceptions funéraires, tant des Celtes que des divers peuples ? Incontestablement du principe d'analogie qui doit régir, leur semble-t-il, la vie des vivants et celle des morts. Dans la précédente étude sur la naissance en ANKOU, nous avons tenu compte de la tradition égyptienne, incluse dans le papyrus du « Livre de la Demeure », et dans le rituel thibétain nommé « Bardo Thodol ». Pour ce dernier, surtout, il semble que des connaissances — d'origine supra-normales — aient joué. Le lamaïsme affirme en effet que les rites du « Bardo » et les commentaires qui les accompagnent ont été obtenus par des clairvoyants (ou des clairaudients), suivant attentivement les diverses phases de la désintégration post-mortem d'un décédé récent. Egalement, par des messages (perçus par la voie médiumnique), émanant de saints personnages (gürus) récemment décédés.

L'intérêt de la théorie exposée dans le « Bardo Thôdol », est qu'elle s'identifie absolument à ce que la science occidentale a permis de dégager de l'étude des diverses psychanalyses, et surtout de celle des *réactions mentales subconscientes.*

C'est un lieu commun que de comparer la Mort au Sommeil et la Vie à l'état de veille. Or, il est de fait que la vie mentale, durant le dit sommeil, dérive en partie des événements qui l'ont immédiatement précédé durant la veille, et des préoccupations particulières ayant imprégné le mental durant la journée.

On a donc pu conclure, avec quelque logique, que la vie posthume devait manifester les mêmes réactions subconscientes, et qu'elles devaient prendre leur source dans les actions et les préoccupations qui avaient constitué la vie réelle.

Parallèlement, d'autres réactions subconscientes devaient éclore au sein du même mental, corrélatives aux impressions perçues par l'activité posthume. Ainsi, par exemple, la *dissolution physique* du corps de chair devait nécessairement générer des hallucinations analogues aux cauchemars du Vivant. Egalement, les courants mentaux générés dans la vie réelle devaient, lors de leur dispersion post-mortem, se traduire et apparaître (véritables formes-pensées), générant ainsi de nouvelles hallucinations.

Il en est de même dans le sommeil. Non seulement les souvenirs de la journée génèrent des rêves, mais encore les sensations du moment : chute d'un corps léger sur le visage ou les membres, sensation de chaud ou de froid, besoins physiologiques, audition inconsciente de bruits extérieurs, appel du dormeur, etc..., en génèrent également d'autres.

Ces réactions sont valables pour tout être normal et sain. Mais en plus, pour l'homme évolué, pour l'être dont l'activité consciente de la journée s'exerce dans le domaine de la rêverie anagogique (tel le mystique), pour le philosophe ou le métaphysicien, pour tous ceux que les préoccupations quotidiennes absorbent et situent dans des plans infiniment plus élevés que ceux où se complaisent le matérialiste ou le primitif, un nouveau domaine s'ouvre très réellement à l'activité subconsciente, durant le sommeil. De là ces inspirations soudaines que connaissent bien les Occultistes, les Philosophes, les Métaphysiciens. De là les Songes prémonitoires où, selon les Anciens, les Dieux apparaissent pour avertir les Hommes.

Et ceci est, affirmons-le, *absolument indiscutable.* il *est* réellement un « domaine », situé dans le Mental collectif de l'Humanité ou dans celui de l'Univers, où le matérialiste n'a pas accès. Et telle faculté, prémonitoire ou

ALPHABET RUNIQUE

ᚠ	ᚦ	ᚾ	ᛃ
f	*th*	*n*	*j*
ᛉ	ᛗ	ᛚ	ᛞ
z	*m*	*l*	*d*

inspiratrice, qu'il s'étonne de constater chez le spiritualiste, serait *ipso facto* la sienne s'il savait et pouvait se dépouiller de ses bas désirs.

Concluons donc, avec le pythagoricien Jamblique, que « ...Ceux qui ont approché les Mystères Sacrés, et ceux qui les ont ignorés, n'auront pas un sort semblable dans le séjour des Morts... »

En effet, l'activité mentale d'outre-tombe ne peut être la même pour ces deux catégories d'êtres. Et les « visions » subconscientes de l'un ne sont pas de même nature que celles de l'autre !

Or, justement, ce sont ces réactions qui en déclenchent de nouvelles ! Et ce sont ces nouvelles réactions qui commandent et orientent l'Ame en quête d'un nouveau destin.

Conçoit-on maintenant par quel jeu simple et immuable, les actes de la Vie physique peuvent commander les destinées futures ?

Deux cas se présentent.

L'Ame a mal vécu. L'être n'a recherché que des satisfactions basses, il a délaissé sa spiritualité pour ne flatter que sa matérialité. Dès lors, il n'aura que des hallucinations cahotiques, heurtées, violentes, qui l'affoleront et lui feront perdre tout contrôle de lui-même dans l'Inconnu d'Ankou. Ces réactions violentes, ces hallucinations, l'affolement en résultant, le privent sans conteste de son libre-arbitre, et de la possibilité de choisir intelligemment. Il est comme le nageur qui s'affole. Dès lors, il ne peut vaincre ces *suggestions* qui, à leur tour naissent immédiatement de ses visions. *Et ce sont ces suggestions qui deviennent à la fois les mobiles et les lois de sa prochaine réincarnation.*

Dans l'autre cas, l'Ame a bien vécu. L'être n'a cherché que son illumination spirituelle. Il a tenté de maîtriser ses instincts inférieurs, derniers sursauts de son ex-animalité. Il *sait,* surtout, quel est le secret de la vie en Ankou, il sait que, comme le nageur solitaire, l'essentiel est de ne pas perdre son sang-froid, sa pleine conscience, sa pleine liberté d'appréciation. Dès lors, les hallucinations inévitables qui se dégageront de son mental revêtiront un aspect tranquille et harmonieux. Rien ne risque de l'effrayer et de l'égarer. Et les *suggestions* immédiates, corrélatives à ce dégagement et à cet éparpillement du mental, seront des suggestions raisonnables, harmonieuses, calmes. Dès lors, il garde sa pleine conscience, il peut apprécier, peser, *choisir. Et s'il peut choisir, il est sauvé !*

Qu'importe alors l'inévitable Oubli du Cercle d'Ankoun, il s'est choisi intelligemment la route qui lui convient ; il a perçu peut-être intuitivement son éternel « Devenir », et quoi qu'il arrive, pour cette nouvelle étape qu'est la prochaine incarnation, il sait qu'il est dans le *bon chemin !*

Comme la journée du sage, faite de l'accomplissement du devoir quotidien et du maximum de bonnes actions, génère le « sommeil du juste », de même la vie bien remplie, où l'altruisme et l'intelligence investigatrice ont définitivement teinté les jours, est génératrice du « meilleur destin » possible...

Et il a suffi pour cela que la Cause Première établisse une fois pour toutes, dans l'Ame lancée dans la Grande Aventure et introduite dans la Durée... une seule faculté : la *Sensibilité,* passive et active. C'est là l'unique régulateur et le seul juge des actes de l'Homme, de l'Animal, du Végétal et du Minéral.



KEUGANT, LE « CERCLE VIDE... »

Dans son « *Essai sur la Philosophie Bouddhique* », A. Chaboseau nous définit ainsi Sunyata, la « subtance ultime », *ce* qui vit de la Vie inconditionnée, absolue, et qui *est* justement, parce qu'elle n'existe pas au sens *inférieur* du mot.

« Se rendant compte que la foule, faute de pouvoir se former une conception rationnelle de l'Infini, ne s'assimilerait jamais la notion du Vide Parfait, et reconnaissant que l'on ne saurait exiger d'elle, ni la compréhension de tant et de telles abstractions, ni l'abnégation et la fortitude nécessaires pour renoncer à cette idée qu'un suprême compensateur tient registre de ces bonnes actions que la morale la plus rudimentaire conseille de cacher au prochain, les docteurs du Mahâyana ont aidé à l'exotérisation de leur doctrine, en appelant tout haut Sunyata d'un autre nom, équivoque celui-là, de telle sorte que l'homme fruste pût l'interpréter au sens de ses aspirations, sans que le philosophe cessât d'y trouver l'expression de la Vérité. C'est ainsi qu'a été inventé Adi-Buddha, la *Grande Lumière.* »

C'est là une définition qui se peut appliquer, sans en changer un mot, au « Cercle Vide », à KEUGANT.

KEUGANT est inaccessible à l'Etre de GWENVED, nous disent les Triades. Il n'y a que Dieu qui le puisse traverser, car, constituant l'essence même de Dieu, l'Etre ne le saurait approfondir. *Quiconque, franchissant les limites du Cercle de* GWENVED, *tente d'approcher* KEUGANT, *meurt à* GWENVED *et retombe* en ANWN, *pour reprendre ensuite la longue traversée d'*ABRED.

Que conclure, sinon qu'ANWN et KEUGANT sont deux aspects polarisés du même être, le Divin. ANWN est le Néant, ce qui germe à peine. KEUGANT est le Vide. Quelle différence y a-t-il entre eux ?...

N'est-ce pas là la *définition métaphysique* qu'offre le Celtisme au *mythe* de la *Révolte,* à la légende des Titans, des Anges révoltés, du Lucifer chrétien ?

Sortir de cette Vie que l'Absolu a réservée à l'Etre créé, c'est s'anéantir. Car le MANRED ne saurait animer une forme concrète, et demeurer au sein de l'Inneffable ; c'est là un non sens qui n'échappera à personne ! On ne peut être le Créateur et le Créé.



Le croyant vulgaire se révoltera contre cette définition du Celtisme. Dieu, si lointain que l'Etre ne le peut atteindre ? Allons donc ! Dieu me doit que je le contemple face à face ! Vraiment ? « Eh bien, rétorque la Raison à l'enfant gâté, puisque tu veux tout approfondir, médite un peu sur tes non-sens !...

« Tu as campé Dieu en ton esprit, tu l'as doté de qualités, de toutes les qualités, et il est là, à ta portée, devenu davantage ton œuvre que tu n'es la sienne ! C'est tout ? Alors, continue la froide Raison, réponds donc à ceci, si tu le peux. »

« Si ton Dieu est parfait, c'est qu'il ne désire plus rien. Or, si tu le dotes de la volonté, il désire, nécessairement ! En ce cas, ou il n'est pas absolument parfait, ou il ne fait rien de sa volonté et ne désire rien !



« Un être absolument parfait est celui à qui il ne manque absolument rien. Si ton Dieu a éprouvé le besoin de créer l'Univers, c'est qu'alors il lui manquait quelque chose ! Concluons donc, audacieux ! Ou il n'était pas absolument parfait avant d'avoir créé le Monde, et il ne l'est devenu que parce qu'il l'a créé, et depuis qu'il l'a créé. Alors, ton Dieu n'est pas immuable, et il dépendait de quelque chose...

« Ou alors, il n'a pas créé le Monde...



« Un être conscient est celui qui a acquis la notion de son existence individuelle par la constatation d'une relation entre lui-même et quelque chose d'extérieur. Donc, si ton Dieu a créé le Monde, avant qu'il ne l'eût créé, il existait seul. Alors, il n'était pas conscient ! Et il ne l'est devenu que parce qu'il a créé le Monde, démontrant ainsi qu'il n'est pas immuable et qu'il dépend de quelque chose.

« Ou alors, il n'a pas créé le Monde...



« Si ton Dieu a créé l'Univers, il a dû lui assigner une fin, et alors, dès qu'il aura disparu, il cessera d'être absolument parfait et il cessera d'être conscient (puisqu'il lui manquera alors cette nécessaire relation avec l'extérieur). Alors, il n'était pas immuable !

« Si ton Dieu a créé l'Univers et l'a fait impérissable, c'est donc que la persistance de ses attributs d'Absolue Perfection et d'Absolue Conscience est subordonnée à la persistance de quelque chose d'extérieur à lui-même. Et alors, ton Dieu dépend de quelque chose...



« Si Dieu a créé le Monde, ainsi que tu le dis, ou bien il a cédé à une nécessité, et alors il n'est pas tout-puissant, il y a donc quelque chose au-dessus de Lui ! Ou bien il n'a point cédé à une quelconque nécessité ; et alors il ne peut désirer quelque chose qui n'est point absolument nécessaire. Car s'il désirait quelque chose d'inutile, il ne serait plus l'Absolue Perfection...



« Tu dis d'une chose qu'elle est extérieure à une autre, lorsqu'elle n'a point de contact commun avec cette autre. Si donc ton Dieu est extérieur au Monde, il n'a pas de point commun avec lui. Conclus alors... Ou bien il n'est pas omniprésent, ou bien il n'est pas extérieur au Monde...



« Tu dis d'une chose qu'elle est extérieure à une autre lorsque, par cette autre, elle est exclue d'une certaine portion de l'Espace. Si donc ton Dieu est extérieur au Monde, il y a une certaine portion de l'Espace dont il est exclu ! Alors, il n'est pas infini... Ou bien il n'est pas extérieur à la Nature ?...



« Si ton Dieu a créé l'Univers, il a dû le créer fini ; et alors il s'est limité lui-même par les limites de ce Monde ! Si oui, ton Dieu limité n'est pas infini...

« Et s'il l'a créé infini, il ne lui est pas supérieur et il n'est pas l'*Unique*... Ou serait-ce au contraire que ton Dieu et le Monde sont associés ?

⁂

« Si ton Dieu a créé le Monde, ou bien ce Monde était en sa Pensée avant qu'il ne le créât. Alors, conclus ; c'est qu'il ne pouvait objectiver cette pensée plus tôt. Ton Dieu est donc soumis au Temps ?...

« Ou bien il pouvait encore ne pas objectiver cette même Pensée. Et alors il peut avoir des pensées inutiles et vaines. Il n'est donc pas absolument parfait ?...

« Ou bien encore, ton Dieu ne pouvait pas ne pas l'objectiver. Et alors, il y a donc quelque chose qui l'y a obligé. Il n'est pas parfait en ce cas, ni tout-puissant ?...

« Ou bien encore, le Monde n'était pas dans sa Pensée. Alors, ton Dieu n'est pas omniscient ?...



« Si ton Dieu a créé la Nature de rien, ou bien ce rien existait en sa Pensée avant qu'il n'en tirât le Monde. Alors, ton Dieu lui-même, par cette conception du Néant, a conscience qu'il existe quelque chose en dehors de lui-même et du Monde. Et il a donc conscience que lui et le Monde pourraient fort bien ne pas exister !

« Ou bien alors, ce « rien » n'existait pas en sa Pensée ? Alors il n'est pas omniscient !...



« Si en dehors de ton Dieu, il n'y a rien ; ou bien le Monde ne lui est pas extérieur ; ou bien le Monde n'existe pas. C'est donc qu'il ne l'a pas *créé !*



Si ton Dieu existe, ou bien il ne peut pas ne pas être tel qu'il est. Alors, il y a quelque chose qui est au-dessus de lui et le limite et le bride. Ou bien il ne peut pas être tel qu'il est. Alors, il n'est pas immuable, ni absolument parfait, puisque cette perfection n'est pas encore atteinte !



« Enfin, si Dieu existe, ou il ne pourrait pas ne pas être, et encore une fois, il y a donc quelque chose dont il dépend, qui lui est par conséquent supérieur ? Cela est un non-sens ! Ou bien, il pourrait ne pas être ? Alors, en ce cas, il n'importe en quoi que ce soit ; il est inutile pour justifier le Monde, inutile pour le conserver, et s'il n'existait pas, il serait inutile de l'imaginer... »[1].

---

(1) Ces *lemes* théologiques sont tirées de l'ouvrage, rarissime, de A. Chaboseau, cité plus haut : « Essai sur la Pensée Bouddhique. »



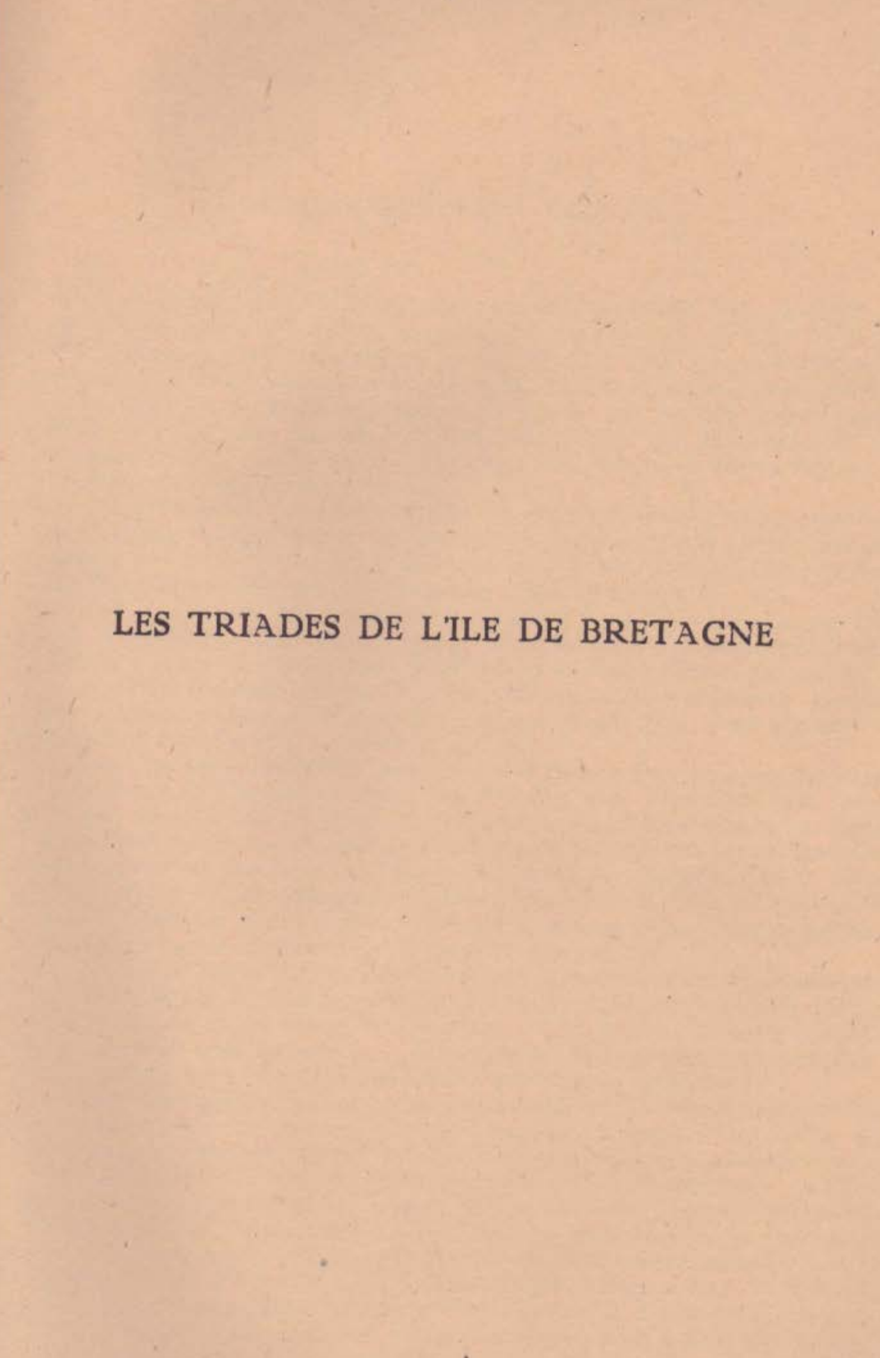
Tels sont les arguments de la froide Raison, en faveur de la non-perception divine absolue. L'Homme, est-elle amenée à conclure, dès qu'il aborde le problème de Dieu, divague et s'égare !

Mais cependant, il est une certitude innée, au cœur de tout être pensant. *C'est que Dieu existe.*

Concluons donc que Dieu est, mais nous échappe. Concluons que toute la scholastique dépensée au début de ce travail l'a été, non pas en pure perte (ce serait faux), mais comme la charpente en bois est nécessaire pour l'édification du monument de pierre ou de la construction métallique. Simples jalons de début, simples aperçus sur le chemin d'une Vérité qui nous échappe sans cesse, nos *lemes* théologiques ont raisonné *par l'absurde,* sans que nous en sachions rien !

Et les *lemes* contraires, tendant en apparence à nier l'Absolu qui leur échappait sans cesse, ne sont là que comme contrepoids, pour équilibrer les jeux de la lumière et de l'ombre !

Devant le Cercle de KEUGANT, le Sage ferme les yeux et se tait...



LES TRIADES DE L'ILE DE BRETAGNE

HISTORIQUE DES « TRIADES »

Les Triades sont des aphorismes toujours développés immuablement en trois points principaux, probablement pour les graver plus aisément dans la mémoire du disciple du Druide. Il y a des triades historiques, morales, juridiques, théologiques, poétiques, etc..., dont la masse est considérable. Cette forme de transmission, ainsi que le note Adolphe Pictet, paraît remonter jusqu'aux druides d'incontestable façon, car leur précepte de conduite morale : « Honore les Dieux, sois bon, cultive les vertus viriles... » constitue déjà une véritable triade.

Les quarante-six premières Triades ont été traduites pour la première fois en 1853 par Adolphe Pictet, en son petit ouvrage intitulé « *Le Mystère des Bardes de l'Ile de Bretagne,* ou la doctrine des bardes gallois du Moyen Age, sur Dieu, la Vie Future et la Transmigration des âmes »(1).

Elles font partie d'un manuscrit, resté inédit jusqu'à cette traduction, intitulé *Cyfrinach Beirdd Ynys Prydain,* dont le savant et judicieux Sharon Turner a rendu un compte assez détaillé dans sa *Vindication of the genuiness of the ancient british poems.* C'est une collection, faite à diverses époques, des préceptes celtiques sur l'art de la poésie et du chant, ainsi que sur des questions morales et théologiques.

Pour les autres, elles sont tirées d'une collection manuscrite de Llywelyn Sion, barde de Clamorgan, constituée vers l'an 1560. Elles nous sont venues de fort simple façon, ainsi que le note Pictet. « Les corporations bardiques, nous dit-il, qui se maintinrent dans le Pays de Galle, à travers les invasions successives des Romains, des Anglo-Saxons et des Anglais, sous la forme d'une espèce de Franc-Maçonnerie, conservèrent, avec la ténacité celtique, les débris traditionnels des vieilles croyances nationales et les Triades que nous possédons en sont certainement la dernière expression... »

Yves Berthou et Le Fustec ont donné une traduction française dans leur brochure « *Les Triades des Bardes de l'Ile de Bretagne* », publiée en 1906 à la Librairie de la Revue « L'Occident ». Par la suite, d'autres ouvrages ont reproduit cette traduction ou une similaire. Et Paul Lamirault a traduit à son tour des séries complémentaires des quarante-six premières.

Les *Mabinoggion* en donnent un grand nombre, sans intérêt philosophique. Nous avons donc sélectionné celles qui suivent, eu égard à leur intérêt philosophique ou métaphysique. Celles des *Mabinoggion* comme celles des manuscrits de Llywelyn Sion, présentent des caractères trop extérieurs au Christianisme pour que l'on puisse accuser les Bardes d'avoir interpolé des données chrétiennes dans la suite des autres. Il ne faut voir, dans les quelques points de similitude, que le traditionnel accès à des Vérités communes à tous les cultes. Et on trouverait autant de traditions védiques dans le Bardisme qu'on en pourrait estimer issues du Christianisme !... La tradition ésotérique des *Triades* est une tradition *initiatique,* venue jusqu'à nous par la transmission orale, puis la voie manuscrite ensuite. C'est tout...

(1) Texte original, traduction et commentaires, Genève.

LES « TRIADES » DE L'ILE DE BRETAGNE

1. — Il est trois unités primitives. Et il ne peut y en avoir davantage. Ces points sont :
— Un Dieu ;
— Une Vérité ;
— Une liberté, point où se font équilibre toutes les oppositions.



2. — Il est trois choses, émanées à leur tour des trois unités primitives. Ces trois choses sont :
— La Vie ;
— Le Bien ;
— La Puissance.



3. — En Dieu sont trois nécessités primordiales. Ce sont :
— Que Dieu soit nécessairement la Vie, à son maximum ;
— Que Dieu soit nécessairement la Connaissance, à son maximum ;
— Que Dieu soit nécessairement la Puissance, à son maximum.
Et il ne se peut pas que ces trois nécessités se retrouvent, complètes en un autre Etre.



4. — En Dieu sont trois impossibilités. Il ne se peut pas que Dieu ne soit à la fois :
— La Plénitude du Bien, en tant que *devenir ;*
— La plénitude du Bien, en tant que *désir ;*
— La plénitude du Bien, en tant que *possibilité.*



5. — Dieu nous donne trois preuves de ce qu'il a fait et de ce qu'il fera, en tant que nature ; ces trois preuves sont :
— Sa Puissance infinie ;
— Sa Sagesse infinie ;
— Son Amour infini.



6. — Dieu, infiniment parfait, a nécessairement trois desseins en créant chaque chose. Ces trois desseins sont :
— Amoindrir le Mal ;
— Accroître le Bien ;
— Justifier les différences entre les choses, pour que puisse être discerné ce qui doit être de ce qui ne doit pas être. Car il n'y a rien qu'Il ne puisse réaliser, qu'Il ne puisse connaître, et qu'Il ne puisse amener à l'être.

⁂

7. — Il est trois choses que Dieu, infiniment parfait, ne peut éluder :
— En toute chose, faire le meilleur possible ;
— En toute chose, faire le plus nécessaire possible ;
— En toute chose, faire le plus beau possible.



8. — La Vie est soumise à trois nécessités, du fait de la perfection de son Auteur :
— Elle ne peut être autre qu'elle n'est ;
— Elle ne *doit* pas être autre qu'elle n'est ;
— Elle ne peut être conçue, en conséquence, d'une autre façon qu'elle n'est.
Et de là, vient que toute chose a bien la fin qui lui est propre.

⁂

9. — En Dieu, il est trois choses qui sont nécessairement forcées d'être. Ces trois choses sont :
— La Suprême Puissance ;
— La Suprême Intelligence ;
— Le Suprême Amour.
Et ceci justifie la fin de toute chose.



10. — Dieu possède donc trois suprématies :
— La Vie Universelle ;
— La Science Universelle ;
— La Puissance Universelle.

⁂

11. — Il y a trois causes à la Vie :
— L'Amour de Dieu (avec l'intelligence de toutes choses, suprêmement complète) ;
— L'Intelligence de Dieu (dans la suprême connaissance de tous les moyens d'action) ;
— La Puissance de Dieu (avec la Volonté, l'Amour, et l'Intelligence suprêmes).

⁂

12. — Il existe trois Cercles dans la Vie Universelle ou Univers. Ces trois Cercles sont :
— Le Cercle de Keugant, cercle vide, où nul être ne peut subsister, hormis Dieu. Ni les vivants ni les morts n'y accèdent, et Dieu seul peut le traverser, par ses manifestations diverses ;
— Le Cercle d'Abred, cercle de la Fatalité, du Destin inéluctable, où chaque nouvel état, chaque existence nouvelle, naît de la mort. Et celui-là, l'Homme le traverse ;
— Le Cercle de Gwenved, cercle de la Béatitude, le monde blanc, où chaque état dérive et naît de la vie. Et celui-là, l'Homme le traversera finalement.



13. — Il est trois genres d'existence et de vie pour les vivants. Ce sont :
— L'état de soumission à la Fatalité, dans l'Abîme (Anwn) ;
— L'état de liberté morale, dans l'Humanité (Abred) ;
— L'état de félicité et d'amour parfait, dans le Ciel (Gwenved).

⁂

14. — Il est trois choses inéluctables dans la Vie, trois nécessités auxquelles n'échappe aucune existence. Ce sont :
— L'inévitable genèse dans le Cercle d'Anwn ;
— L'inévitable périple dans le Cercle d'Abred ;
— L'inévitable accès final dans le Cercle de Gwenved.
Et sans traverser ces trois états, nul être ne saurait exister, sauf Dieu seul.

⁂

15. — Il y a trois nécessités fatales dans le Cercle d'Abred, nécessités inévitables. Ce sont :
— La manifestation la plus minime possible de l'Existence. Et de là le début de toute vie ;
— La prise de possession du principe de Substance. De là dérive celui de Croissance, lequel ne se pourrait dans un autre état ;
— La transformation de cette Substance et de cette Existence par la Mort et ses conséquences. Et de là dérive la débilité et la brièveté de la Vie elle-même.



16. — Il y a trois choses qu'on ne peut réaliser, en quelque forme d'Existence que ce soit, que parce que Dieu est l'Infinie justice. Ce sont :
— La nécessité d'épuiser la Souffrance, sans laquelle on ne saurait obtenir la Connaissance complète de Tout ; ceci en Abred ;
— La certitude d'obtenir une part en l'Infini Amour de Dieu ;
— Réussir, grâce à sa toute-puissance, à faire ce qui est juste et bien.
Et sans Lui, ces trois tâches ne sauraient être menées à bien.



17. — Il y a trois raisons d'être à la Fatalité et au Destin qui règne dans le Cercle d'Abred. Ce sont :
— La nécessité de recueillir le fruit de chaque existence et de chaque état de Vie ;
— La nécessité de connaître toutes choses ;
— La nécessité de recueillir la force morale nécessaire pour triompher de toute haine, de tout répugnance, et pour se dépouiller du Mal en dominant les mauvais principes.
Sans ces trois nécessités d'Abred, dans la traversée de chaque état de vie, il n'est nul vivant, nulle forme, qui pourrait atteindre le Cercle de Gwenved.



18. — Du principe de Fatalité et de Nécessité, inclus par définition dans le Cercle d'Abred, découlent trois Calamités de ce Cercle. Ce sont :
— Le Destin fatal ;
— L'Oubli des existences successives ;
— La Mort, nécessaire aux renouvellements.



19. — Il est trois nécessités primordiales, préexistantes à toutes les autres, qui doivent nécessairement jouer avant que l'Etre atteigne la plénitude de la Connaissance. Ce sont :
— Traverser le Cercle d'Abred, en toutes ses modalités ;
— Traverser Gwenved ;
— Se souvenir, de toute chose, au long du Cercle d'Anwn.



20. — Il est trois contacts nécessaires avec le Cercle d'Abred. Ce sont :
— La nécessité de transgresser la règle et de se libérer de la Fatalité. Car il ne peut en être autrement ;
— La nécessité de se dépouiller du Mal et de la Corruption, et cela par la Mort ;
— La nécessité d'accroître sa bonté propre et le principe de sa Personnalité, en se dépouillant du Mal et en se libérant par la Mort.
Et ces trois choses ne peuvent être, que par l'Amour Infini de Dieu, qui, nécessairement, conserve ce qu'il a créé.



21. — Il est trois moyens, que Dieu accorde dans le Cercle d'Abred, pour permettre de triompher du Mal et du Principe d'Anéantissement. Ce sont :
— Le Destin primitif et sa Nécessité ;
— L'oubli des modalités successives d'existences ;
— La Mort.
Et ces trois choses permettent de s'évader d'Abred et de passer en Gwenved, échappant ainsi au Mal et à l'Anéantissement.



22. — Il est trois événements, qui furent, simultanément, à l'origine de tout. Ce sont :
— L'Homme ;
— La Liberté, en tant qu'Ordre autonome, ou libre-arbitre ;
— La Lumière spirituelle, éclairant les êtres sur ce qui est bien et ce qui est mal.



23. — Il est donc pour l'Homme trois nécessités inéluctables. Ce sont :
— La nécessité de souffrir ;
— La nécessité de se renouveler ;
— La nécessité de choisir.

Et, par le pouvoir du Choix libre, on ne peut connaître la Souffrance et le Renouvellement avant leur échéance.



24. — Il est trois alternatives pour l'Homme. Ce sont :
— Le Cercle d'Abred ou le Cercle de Gwenved, en tant que buts ;
— La Fatalité ou la Liberté morale, en tant que moyens ;
— Le Mal ou le Bien en tant que résultats.
Tout étant en équilibre, tout étant dans le domaine de ses possibilités, l'Homme a donc le pouvoir de s'attacher à l'une ou à l'autre, selon sa volonté propre.



25. — La Fatalité inhérente au Cercle d'Abred découle de trois choses, et ce sont ces trois choses qui y enchaînent l'Homme, savoir :
— Le défaut d'efforts vers la Connaissance ;
— Le défaut d'attachement et d'attirance vers ce qui est le Bien ;
— La préférence pour ce qui est le Mal.
Par ces trois erreurs ou ces trois fautes, l'Homme s'enlise dans le Cercle d'Abred, il s'y attarde et, au cours de ce dangereux séjour, il retourne vers sa condition antérieure.



26. — Trois erreurs font tomber, inévitablement, dans le Cercle d'Abred, et cela malgré qu'on soit par ailleurs attiré vers le Bien. Ce sont :
— L'orgueil égoïste, qui fait retomber en Anwn ;
— Le mensonge égoïste, qui fait retomber en Gobren ;
— La cruauté égoïste, qui fait retomber en Kenmil.
Et l'Homme retourne ensuite à l'Humanité, comme auparavant.



27. — Pour parvenir à l'état d'Homme, il est trois nécessités pour l'Etre. Ce sont :
— La nécessité d'acquérir la Science, l'Amour, la Force morale, et cela avant que la Mort ne survienne.
Or, cela ne se peut que par un Choix délibéré, et une Liberté morale, existant avant l'état d'Humanité.
Ces trois acquisitions sont nommées les « Trois Victoires ».



28. — Il est donc trois victoires sur le Mal et sur le Principe d'Anéantissement. Ce sont :
— La Science, l'Amour, la Force morale.
Car la Connaissance, le Désir et la Force accomplissent par leur intime union tout ce qu'elles désirent. Elles débutent dans la condition humaine ; et elles durent ensuite, ininterrompues, à travers toutes les existences successives, dans toute l'éternité.

⁂

29. — Dans l'Humanité, l'Etre possède trois privilèges. Ce sont :
- — Le discernement du Bien et du Mal. De là, la possibilité de comparaison ;
- — La liberté du choix. De là, le libre-arbitre, le jugement, la préférence pour l'un ou pour l'autre ;
- — Le début du pouvoir réalisateur, tendant à accomplir ce qu'on a librement choisi.

Ces trois privilèges, ces trois pouvoirs, sont indispensables pour accomplir quoi que ce soit (et donc échapper à la Fatalité pure).

⁂

30. — Il est trois différences, inévitables et nécessaires, entre Dieu, l'Homme et le reste des êtres. Ce sont :
- — La limite (d'Espace et de Durée) pour l'Homme. Et on n'en saurait trouver à Dieu ;
- — Le commencement de l'Homme. Et on n'en saurait imaginer un à Dieu ;
- — Le renouvellement nécessaire de la condition humaine, dans le Cercle de Gwenved. Alors que Dieu subsiste dans le Cercle de Keugant, le Cercle Vide...



31. — Il est trois états, particuliers au Cercle de Gwenved, pour la Créature. Ces trois états sont :
- — Sans aucune souffrance (Annrwg) ;
- — Sans aucun besoin (Annesiau) ;
- — Sans aucune terminaison (Annarfod).



32. — Il est trois choses que l'Etre retrouve dans le Cercle de Gwenved. Ce sont :
- — La Puissance primitive ;
- — La Mémoire primitive ;
- — L'Amour primitif.

Et sans ces trois félicités, nul bonheur ne saurait être.



33. — Il est trois différences essentielles entre un être vivant et un autre, trois choses qui font que chaque être n'est absolument identifiable à aucun autre. Ce sont :
- — La Personnalité essentielle, ou Ame ;
- — Le Souvenir de tout ce qu'on a pu être, de tout ce qu'on a connu
- — La Destinée finale, ou « devenir ».

En chaque être, mais pour chaque être, ces trois choses sont complètes, et elles ne sauraient être communes ou partagées avec aucun autre être. Chacun a son héritage, dès l'origine de Tout, et il ne saurait être deux plénitudes identiques.



34. — Il est trois dons que l'Infinie Bonté de Dieu fait à tout vivant. Ce sont :
— La plénitude de sa descendance propre ;
— La conscience du soi ;
— La distinction particulière de son Ame des autres.
Et ainsi, par ces trois dons, chaque être diffère des autres.



35. — Par la compréhension de trois choses, on peut amoindrir le Mal, la Mort, et en triompher finalement. Ce sont :
— La compréhension de leur nature, de leur véritable aspect ;
— La compréhension de leur cause et de leur raison d'être ;
— La compréhension de leurs modalités d'action.
Et ces trois compréhensions, on les trouve dans le Cercle de Gwenved.



36. — Il est trois choses qui constituent la Connaissance, où Science que chaque être doit finalement posséder. Ces trois choses sont :
— Le fait d'avoir enfin achevé la traversée de tous les états d'existence ;
— Le fait d'avoir le souvenir de la traversée de chacun de ces états de vie, avec tous ses incidents, ses peines et ses joies ;
— Le fait de pouvoir traverser n'importe quel état d'existence, à volonté, aux fins d'expérience et d'appréciation.
Et ces trois choses, qui constituent la Connaissance finale réservée à chacun des êtres, ne se trouvent qu'au Cercle de Gwenved.



37. — Tout être vivant a trois prééminences sur chacun des autres vivants (prééminences qui le distinguent des autres), dans le Cercle de Gwenved. Ce sont :
— Sa vocation propre (ou personnalité finale) ;
— La liberté morale que Dieu lui a accordée ; — ou « privilège » ;
— Son Ame elle-même, qui fait que deux êtres ne sauraient être semblables en rien.
Ainsi, chacun d'eux possède, dans le Cercle de Gwenved, tout ce qu'il faut pour qu'il se distingue des autres êtres, et pour cela, à chacun d'eux, il ne manque rien.



38. — Il y a trois choses qui sont impossibles, sauf à Dieu. C'est :
— De supporter l'éternité absolue du Cercle de Keugant ;
— De participer à tous les états d'existence sans se renouveler ;
— D'améliorer et de renouveler toute choses sans le faire à perte.



39. — Il est trois choses qu'on ne pourra jamais anéantir, et cela, à cause de la nécessité de leur existence. Ce sont :
— La « forme » de l'être (sa nature, sa race) ;

— La « substance » de l'être (sa personnalité, le soi) ;
— La « valeur » de cet être (son niveau moral et son degré d'évolution).
Car, par l'affranchissement du Mal, ces trois choses seront, durant toute l'Eternité du Gwenved, dans les divers états du Beau et du Bien. Elles en constituent, nécessairement, la manifestation.

***

40. — Il est trois mobiles du renouvellement de la condition humaine, dans le Cercle de Gwenved. Ce sont :
— L'Instruction (qui augmente la Connaissance) ;
— La Beauté (sa recherche) ;
— Le Repos (par inaptitude à supporter Keugant et son Eternité vide).

***

41. — Il est trois choses qui sont sans cesse en croissance dans l'Univers. Ce sont :
— La force, ou Lumière divine ;
— La Conscience, ou Vérité ;
— L'Ame vivante, ou Vie.
Et parce que ces trois choses prévaudront sur toutes les autres, finalement, de là découle la disparition d'Abred.

***

42. — Il est trois choses qui, sans cesse, sont en décroissance, et en voie de disparition dans le Monde. Ce sont :
— Les Ténèbres, ou Ignorance ;
— Le Mensonge, ou Erreur ;
— La Mort.

***

43. — Il est trois choses qui vont chaque jour en se renforçant. Ce sont :
— L'Amour (de tous les êtres les uns pour les autres, de tous les êtres à l'égard de Dieu) ;
— La Science (ou Connaissance progressive des êtres) ;
— La Justice (droiture, équité, des êtres à l'égard des autres êtres et harmonie progressive des éléments constitutifs du Monde).
Et cela parce que le maximum d'efforts va vers elles.

***

44. — Il est trois choses qui vont s'affaiblissant sans cesse, chaque jour :
— La Haine (des êtres les uns pour les autres. C'est ce qui s'oppose à leur harmonie générale) ;
— La Déloyauté (ce qui génère l'Injustice et le Désordre du Monde) ;
— L'Ignorance (qui empêche l'Homme de vaincre la Mort et la Fatalité du Destin).
Et cela parce que la plus grande somme d'efforts va contre elles.

***

45. — Il est trois plénitudes au sein du Cercle de Gwenved. Ce sont :
— Le fait d'avoir participé à chaque état de vie et d'avoir finalement la plénitude de l'un d'eux ;

— La co-gestation de chaque principe ou Ame, et la supériorité en l'un d'eux ;
— Le fait d'aimer tout être, et toute modalité d'existence, et d'aimer quelqu'un cependant par-dessus tout, c'est-à-dire Dieu lui-même.
Et c'est en ces trois choses que réside la plénitude du Cercle de Gwenved.



46. — Il est trois nécessités auxquelles ne peut se soustraire Dieu lui-même. Ce sont :
— Le fait d'être Infini lui-même (et parce qu'il est Dieu) ;
— Le fait d'être obligé de se limiter, par rapport à ce qui est limité (et cela parce que le Relatif ne pourrait alors concevoir l'Absolu) ;
— Le fait d'être Unifié avec chaque état de Vie, chaque modalité d'existence, dans le Cercle de Gwenved (et cela parce qu'en ce Cercle, les êtres et les choses sont tels que Dieu les a primitivement conçus et désirés).



47. — Trois choses ne peuvent pas ne pas exister (litt. ne peuvent qu'exister) :
— La Vie ;
— La Puissance ;
— La Vérité.



48. — Dieu existe par le concours de trois choses :
— La Vie ;
— Le Pouvoir ;
— La Connaissance.
Autrement dit : Trois choses qui ne peuvent être absentes en Dieu.



49. — Les trois essences principales de la Bonté :
— Amour, Pouvoir et Sagesse ;
chacune étant parfaite nécessairement, rigoureusement et naturellement.
— Amour, Justice et Vérité.



50. — Il y a trois Unités et il ne peut y en avoir d'autres :
— Un Dieu ;
— Une Vérité ;
— Un Point de liberté ;
et en elles trois toute Bonté est enracinée par le Pouvoir, la Bonté et la Connaissance.



51. — Il y a trois distinctions nécessaires entre l'homme et Dieu :
— L'homme a une grandeur déterminée et une mesure que Dieu ne peut avoir ;

— L'homme a un commencement que Dieu ne peut avoir ;
— L'homme peut varier. Dieu ne le peut pas.



52. — Les trois genres d'existences :
— Dieu (sous-entendu « en Keugant ») ;
— Les vivants (sous-entendu « en Gwenved ») ;
— Les morts (sous-entendu en Abred)(1).

⁂

53. — Trois choses que Dieu ne peut être :
— Faible ;
— Sans sagesse ;
— Sans miséricorde.

⁂

54. — Trois choses que Dieu ne peut être :
— Fou ;
— Faible ;
— Sans miséricorde.

⁂

55. — Trois choses que Dieu ne peut qu'être :
— Tout ce que *doit* être ;
— Tout ce que *veut* être ;
— Tout ce que *peut* être la Bonté Parfaite.

⁂

56. — Trois choses sans lesquelles il ne peut y avoir ni Dieu, ni parfaite bonté :
— La Connaissance parfaite ;
— La Volonté parfaite ;
— Et la Puissance parfaite.

⁂

57. — Les trois buts vers lesquels s'oriente l'œuvre divine dans la formation de toutes choses :
— Dompter le mal ;
— Exalter le bien ;
— Et manifester chaque nature conformément à sa destinée et à son privilège(2) ;
— Affaiblir le mal ;

---

(1) Vivants, morts, ces termes s'appliquent non seulement aux êtres humains mais à toute créature : minérale, végétale, animale, soit qu'elle soit *réellement* en *Abred*, soit qu'elle passe pour un temps en *Ankou* ou encore : en Keugant, en Gwenved, en Abred.

(2) C'est-à-dire manifester le caractère distinctif de chaque chose, négativement (destinée) et positivement (privilège) manifester l'essence de chaque chose en montrant tout ce qu'elle *ne peut* être, et tout ce qu'elle *peut* être.

— Fortifier le bien ;
— Et manifester chaque distinction.



58. — Trois choses que Dieu a fixées comme étant les principales de toute existence :
— L'Amour ;
— La Vérité ;
— Et la Connaissance.



59. — Les trois soutiens d'un homme vertueux :
— Dieu ;
— Sa conscience personnelle ;
— Et la louange de tous les sages ;



60. — Trois choses que Dieu manifeste :
— La Puissance ;
— L'Excellence ;
— Et la Nécessité de son Etre.



61. — Il y a trois existences nécessaires qui ne peuvent qu'être :
— La grandeur suprême de chaque chose qui est Dieu ;
— La petitesse suprême de chaque chose qui est le néant ;
— Et le milieu qu'est le fini.



62. — Trois choses qui ne peuvent qu'être en tout lieu ou en tout temps :
— Ce qu'il y a de plus nécessaire ;
— De plus avantageux ;
— Et de plus désirable,
Et cela ne peut qu'être Dieu.



63. — Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas accomplir :
— Ce qui est le plus utile ;
— Le plus nécessaire ;
— Et le plus désiré.



64. — Les trois témoignages rendus à Dieu par ses Œuvres :
— Son infini pouvoir ;
— Sa Connaissance infinie ;
— Et son amour infini ;
Car il n'y a rien que ces attributs ne puissent accomplir, ne puissent poursuivre, ne puissent désirer.



65. — Les trois principaux attributs de Dieu :
— Essence ;
— Connaissance ;
— Et Pouvoir.

***

66. — Les trois principales propriétés de la Connaissance :
— Sensibilité ;
— Compréhension ;
— Et Activité.

***

67. — Les trois principales propriétés de l'Essence :
— La Substance ;
— La Qualité ;
— Le Mouvement.

***

68. — Les trois principales propriétés de la Puissance :
— L'Amour ;
— Le But ;
— Et la Loi.

***

69. — Les trois principales manifestations de Dieu :
— Ce que peut faire la Puissance parfaite ;
— Ce qui est accompli par l'Amour parfait ;
— Et ce que suit la Connaissance parfaite.
Autrement dit : Les trois manifestations de Dieu :
— Paternité ;
— Filiation ;
— Spiritualité.

***

70. — Trois choses qui sont une dans la Volonté et le But avec toute Bonté :
— Dieu dans son Pouvoir ;
— Une conscience vigilante ;
— Et le jugement des sages.

***

71. — Les trois sources des êtres animés dans les mains de Dieu :
— L'amour, désirant le bonheur pour le plus grand développement de la compréhension parfaite ;
— La sagesse, connaissant les moyens suprêmes ;
— Et le pouvoir, de réaliser la suprême conception de l'intelligence et de l'amour.

*
**

72. — Les trois causes de tous les actes :
— La nécessité et la contingence dans le cercle d'Abred ;
— Le choix par le moyen de la liberté dans la vie humaine ;
— Et le choix par amour dans le cercle de Gwenved.

*
**

73. — Les trois opérations communes (coopérations) de l'homme avec Dieu :
— Souffrir[1] ;
— Réfléchir ;
— Et Aimer.

Et l'homme ne peut coopérer avec Dieu en nulle autre chose. La souffrance est le commencement de tout, car le reste ne peut prendre place sans elle.

*
**

74. — Trois choses qui sont en désaccord avec Dieu :
— Le malheur ;
— Le mensonge ;
— Et le désespoir.

*
**

75. — Trois places où résidera Dieu dans sa plénitude :
— Là où il sera le plus aimé ;
— Là où il sera le plus recherché ;
— Là où l'égoïsme sera le moindre.

*
**

76. — Il y a trois choses où Dieu réside lorsqu'elles sont recherchées :
— La miséricorde ;
— La vérité ;
— Et la Paix.

*
**

77. — Trois choses dont l'homme ignore l'essence :
— Dieu ;
— Le Néant ;
— L'infini.

*
**

78. — Il y a trois cercles de l'existence :
— Le cercle de Keugant que Dieu peut seul traverser ;
— Le cercle d'Abred que l'homme a traversé ;
— Et le cercle de Gwenved que l'homme traversera.

---

(1) L'idée de Dieu compatissant, souffrant avec l'homme est comme on voit druidique antérieurement au christianisme.

⁂

79. — Les trois substances employées par Dieu pour faire toutes choses :
— Amour ;
— Sagesse ;
— Et Puissance.

⁂

80. — Les trois excellences de la condition d'homme :
— La fin d'Abred ;
— La liberté ;
— Et la communion avec les bienheureux.

⁂

81. — Les trois bonheurs du ciel :
— La domination complète sur tout mal ;
— La vie éternelle ;
— Et la félicité sans cesse renouvelée.

⁂

82. — Les trois choses primitivement contemporaines de l'Univers :
— L'homme ;
— La lumière ;
— Et la liberté.

⁂

83. — Les trois caractères distinctifs de l'état des êtres vivants :
— Etres mortels ;
— Terrestres ;
— Et célestes.

⁂

84. — Dieu existe par le concours de trois qualités :
— Il ne peut être autrement ;
— On ne peut se passer de Lui ;
— Et il ne peut être meilleur.

⁂

85. — Les trois plénitudes du Keugant :
— Dieu ;
— La Justice ;
— Et l'Amour.

⁂

86. — Trois choses qui ne peuvent qu'être en Dieu :
— La suprême puissance ;
— La suprême sagesse ;
— Et le suprême amour.

*
**

87. — Il y a trois causes de mort :
— L'ignorance ;
— L'amour déréglé pour le bien-être ;
— Et l'incapacité à supporter le Keugant (infini).
Ce qui veut dire : de l'amour précède la connaissance et par la connaissance l'obligation du Keugant peut être évitée, car de la connaissance procède le changement de condition.

*
**

88. — Les trois attributs essentiels de Dieu :
— Eternité ;
— Puissance ;
— Et Amour.
Et ils sont nommés « attributs impulsifs », parce que Dieu ne peut exister sans eux.

*
**

89. — Les trois nécessités impulsives de l'homme :
— Souffrir ;
— Changer ;
— et Choisir ;
Et à cause de la troisième, on ne peut savoir quand les deux premières adviendront.

*
**

90. — Les trois conditions de nécessité de l'humanité :
— Le moyen terme entre (litt. le mélange équilibré de) l'Abred et du Gwenved, et, en conséquence, l'expérience du bien et du mal, et par suite, le jugement, le choix dérivé du jugement après examen, et de là : la liberté.

*
**

91. — Les trois moyens employés par Dieu en Abred pour dompter le mal et Cythraul et s'en échapper vers Gwenved :
— La mort ;
— La nécessité ;
— Et l'oubli.

*
**

92. — Les trois fondements de Gwenved :
— Jouir des dons de Dieu ;
— Etre fortifié par la puissance divine ;
— Etre dirigé par la Science de Dieu.

*
**

93. — Les trois propriétés de la connaissance :
— L'amour pour ce qui est le meilleur ;

— Le jugement obtenu par l'expérience ;
— Et le choix conforme au jugement qui voit ce qui est juste.



94. — Trois choses prévaudront à la fin :
— Le Feu ;
— La Vérité ;
— Et la Vie ;



95. — Les trois places de tout être et existence animés :
— Avec Cythraul dans l'Abîme ;
— Avec la lumière dans l'état d'homme ;
— Et avec Dieu au Gwenved.



96. — Il y a trois violences et trois attaques contre le cercle de Keugant :
— L'Orgueil ;
— Le Parjure ;
— Et la Cruauté.

Car par libre volonté, effort et préméditation, ils empruntent l'existence à des choses qui ne doivent pas être et qui ne peuvent s'accorder avec les lois du cercle de Gwenved. Et en accomplissant ces violences, l'homme tombe en Abred jusqu'à l'Anwn (Abîme). La principale et la plus grave est l'orgueil, car c'est de celui-ci que les deux autres violences sont dérivées ; et ce fut grâce à l'orgueil qu'arriva la première chute en Abred après la montée originelle vers l'espèce et la condition humaine en Gwenved.



97. — Trois victoires seront un moyen de délivrance : à savoir :
— Les victoires sur l'orgueil ;
— La haine impitoyable ;
— Et la cupidité ;

Car personne avec ces choses ne peut parvenir au cercle de Gwenved, parce qu'elles ne sauraient s'accorder avec Gwenved, et leurs natures s'opposent à ce qu'on puisse y parvenir.



98. — Les trois œuvres de l'orgueil :
— Jeter la confusion dans tout, de sorte que la vérité n'est plus apparente ;
— Entraver toute liberté, de sorte qu'on ne peut se libérer d'Abred ;
— Et commettre une usurpation contre Dieu et ce qui lui est dû, de sorte qu'il ne peut y avoir de justice.



99. — Les trois fondements de l'orgueil :
— Usurpation et vol ;
— Meurtre et guet-apens ;
— Et obligation de croire ce qui est faux.



100. — Les trois principaux péchés sont :
— L'Orgueil ;
— La Cruauté ;
— Et le Mensonge.



101. — Il y a trois cercles de l'existence :
— Le cercle de Keugant où il n'y a rien d'animé ou d'inanimé, excepté Dieu, et Dieu seul peut le traverser ;
— Le cercle d'Abred où ce qui est mort est plus fort que ce qui vit et où chaque existence principale dérive de ce qui est mort, et l'homme l'a traversé ;
— Et le cercle de Gwenved où ce qui est vivant est plus fort que ce qui est mort et où chaque existence dérive de ce qui vit et de la vie, c'est-à-dire de Dieu ; et l'homme le traversera ; et l'homme ne parviendra point à la parfaite connaissance jusqu'à ce qu'il ait complètement traversé le cercle de Gwenved, car aucune connaissance absolue ne peut être obtenue sinon par l'expérience des sens de la part de celui qui a supporté et souffert chaque état et chaque épreuve.



102. — Il y a trois nécessités de mourir établies par Dieu :
— Améliorer la condition en Abred ;
— Rénover la vie dans le but de se reposer ensuite sur la durée de Keugant (c'est-à-dire sur l'éternité) ;
— et Eprouver chaque état des vivants et de la vie avec ses lois et ses épreuves (litt. et tout ce qui lui appartient naturellement et accidentellement) ; cela afin de posséder les genres différents de connaissance et par là obtenir une complète et parfaite notion au sujet de toute existence animée de tout être, de toute qualité et essence ; car autrement que par le moyen de cette évolution en Abred, il est impossible de s'instruire et d'acquérir l'habileté dans toutes les sciences qui peuvent naturellement ou nécessairement exister ; et sans elles, il est impossible de supporter le cercle de Gwenved.



103. — Il y a trois choses qui distinguent tous les êtres vivants les uns des autres :
— L'Awen distinctif que nul autre ne peut posséder de la même manière et que la suprême félicité dont chacun possède la plénitude selon son genre.



104. — Chaque être vivant possède trois choses en rapport avec son individualité et son caractère particulier, à savoir :
— La plénitude de ce qu'il est et il est impossible qu'il y en ait une seconde égale, car il ne peut y avoir deux plénitudes d'une chose quelconque ;

— Une entière conformité à l'ordre et à la solidarité et un point de conciliation ;
— et personne ne cherche autre chose depuis que l'ignorance de cela causa les souffrances de Anwn et de l'Abred.

*
**

105. — Il y a trois raisons pour changer l'état de l'existence et de la vie en Gwenved :
— L'instruction qui est ainsi obtenue ;
— La beauté de la transformation ;
— et le repos rendu nécessaire par l'impossibilité de supporter l'éternité de Keugant.

*
**

106. — Il y a trois choses dont chacun ne peut posséder qu'une :
— Une plénitude d'inspiration en rapport avec sa nature ;
— Une manière d'être conformée à l'ordre et à la solidarité ;
— et une suprématie semblable à celle de Dieu sur tous.

*
**

107. — Les trois principales coexistences du cercle de Gwenved :
— L'amour n'ayant d'autre limite que sa nécessité ;
— L'harmonie poussée à son plus haut degré de perfection ;
— et la connaissance atteignant aussi loin que la pensée et la perception peuvent atteindre.

*
**

108. — Trois choses ne peuvent exister dans le cercle de Gwenved :
— La mort ;
— Le manque d'amour ;
— et le désordre.
Autrement dit :
— Le besoin ;
— Le défaut de charité ;
— et la confusion.

*
**

109. — Il y a trois considérations relatives au devoir et qui le font comprendre :
— Ce qu'un homme défend et ce qu'il s'interdit à l'égard d'autrui ;
— Ce qu'il recommande et ce qu'il cherche à faire lui-même pour son semblable dans les mêmes circonstances ;
— Enfin, ce qui peut être possédé et désiré pour jamais par tous les êtres animés et les existences dans le cercle de Gwenved, où ni l'indifférence, ni l'injustice ne peuvent exister, car tout ce qui ne peut rien d'autre que la désobéissance, le désordre, l'injustice et le manque de charité, n'y ont pas accès.



110. — Les trois fondements de Gwenved :
— Connaître la nature du mal et l'avoir supporté en Abred ;
— Connaître la nature du bien et l'éprouver en Gwenved ;
— et connaître de chaque forme vivante son caractère spécial, son individualité et comment ils concourent par le plaisir, le dessein et la volonté de Dieu au bien général. Et dans ces trois choses se trouvent la sécurité et la fermeté, car Dieu ne pourrait autrement supporter l'absence d'amour envers la justice et l'amour du Vrai ; et Dieu ne saurait agir sans vérité et sans justice, car de la vérité et de la justice il ne peut provenir que l'amour parfait ; tout acte contraire à la charité ne pouvant avoir pour cause que l'iniquité.



111. — De trois causes provient le manque de charité ; savoir :
— De celui qui accomplit l'injustice et qui provoque de la sorte le ressentiment chez l'offensé ;
— De celui qui souffre et reçoit l'injure de la part d'autrui ;
— Par suite naît le manque de charité à l'égard de celui qui accomplit l'injustice ; et par l'ignorance de la nature de la haine et de la vie par où elle inspire la colère, la vanité et la révolte, naît l'inimitié qui parcourt le monde sans fin.



112. — Les trois fondements de l'Unité :
— Elle est une à l'exclusion de toute autre chose, et de là vient la liberté inébranlable ;
— Elle est « l'entièreté » qui exclut la multiplicité et de là naît son ferme pouvoir ;
— et elle est la multiplicité contenue dans « l'Entièreté »(1) d'où provient la ferme connaissance ; et de ces trois choses est formée l'Unité immuable ; et il ne peut exister d'autre Unité semblable que Dieu.



113. — Les trois instabilités du multiple :
— L'absence d'organisation, car il ne peut y avoir ni personnalité ni caractère distinctif se rapportant à quelque type ou espèce différant ainsi d'un autre être ou d'une autre catégorie ; ou aucune place pour l'un et l'autre au même moment et ensemble ;
— Le *fini,* car il ne peut y avoir d'infini là où se trouve un autre être de qualité et de genre semblables si peu qu'il puisse l'être à l'égard de la nature et du caractère de son existence ;
— La *variabilité,* car là où il y a deux ou plusieurs en nombre, un doit l'emporter de préférence à un autre et cela peut changer de sorte que celui qui était le dernier peut être le premier ; et le lieu et le temps peuvent être ainsi modifiés que l'on puisse aller d'une place à une autre et d'un moment à un autre et d'un état à un autre, selon les circonstances qui s'enchaînent.

(1) On peut dire, — moins exactement — intégrité. C'est d'ailleurs le doublet d'entièreté, mais avec une nuance dans la signification.

Pour cette raison, Dieu ou les dieux ne peuvent être plusieurs et Dieu ne peut être multiple ou divisé.



114. — De trois causes résulte une chute en Abred :
— De l'orgueil qui s'aventura dans le cercle de Keugant ;
— Du mépris et de la haine du cercle de Gwenved, et du désir de changer ; ce fut une violence faite à Dieu et à sa bonté et aux attributs essentiels de Gwenved qui sont l'Amour et toute Vérité et toute Justice, cela au mépris de la raison et du devoir.



115. — Les trois principaux états des créatures animées :
— L'Anwn où fut leur origine ;
— L'Abred qu'elles traversent dans le but de s'instruire ;
— et le Gwenved où elles aboutiront dans l'accroissement indéfini du Pouvoir, de la Connaissance et de la Bonté jusqu'à ce qu'il ne soit possible d'en acquérir davantage.



116. — Les trois causes de la mort :
— Délivrer et être délivré de la fatalité du mal et du pire ;
— S'approcher et s'élever vers le Gwenved ;
— L'impossibilité d'endurer Keugant et de s'y reposer, car il n'y a que Dieu qui, étant infini, peut le traverser ; et le fini ne peut prévaloir contre l'infini.



117. — Il y a trois genres de mort :
— Le châtiment et la peine pour le péché ;
— L'amour de Dieu attirant toute vie et existence du pire au meilleur en Gwenved ;
— et le repos en Gwenved pour ceux qui ne peuvent supporter les éternités du Keugant.

⁂

118. — Les trois moments de bénédiction pour l'Homme :
— Recevoir la vie en ayant une âme à sa naissance ou dans la renaissance après un évanouissement ;
— Donner la vie ou engendrer ;
— et Echanger la vie ou mourir, ce qui est aller du pire au meilleur.

⁂

119. — Il y a trois unités immenses :
— L'espace ;
— Le temps ;
— La vie ;
car aucune d'entre elles n'a de commencement ni de fin.



120. — Il y a trois unités primitives et il ne peut exister qu'une de chacune :
- — Un Dieu ;
- — Une Vérité ;
- — et un Point de liberté. c'est-à-dire où toutes choses et toutes oppositions s'équilibrent.



121. — Trois choses naissent des trois unités primitives :
- — Toute vie ;
- — Toute bonté ;
- — et tout pouvoir.



122. — Les trois attributs de Dieu existant primitivement ensemble :
- — Le plus grand de tous par rapport à la vie et le plus grand de tous par rapport à la force et au pouvoir. D'autres disent ainsi :



123. — Par une triple nécessité Dieu est :
- — Le plus grand quant à la vie ;
- — Le plus grand pour la connaissance ;
- — et le plus grand en force et en pouvoir et il ne peut y avoir qu'un être qui soit le plus grand en quelque chose.



124. — Trois choses que Dieu ne peut qu'être :
- — Ce qui doit être ;
- — Ce qui désirerait être ;
- — et ce qui peut-être la bonté parfaite.



125.— Les trois principes de toutes les choses :
- — La matière ;
- — Le mouvement ;.
- — La vitalité.



126. — Les trois caractéristiques de l'existence :
- — Le temps ;
- — L'espace ;
- — et l'activité.



127. — Les trois fondements de l'existence :
- — La nature ;
- — L'individualité ;
- — La continuité.

*
**

128. — Les trois choses qui distinguent les existences :
— La qualité ;
— La forme ;
— et le travail.

*
**

129. — Il y a trois fondements de l'unité, savoir :
— La perfection ; car il ne peut y avoir deux genres d'une universalité ;
— L'Infinité, car il ne peut exister aucune limite à une « Entièreté » ;
— et l'Immuabilité, car il ne peut y avoir qu'une seule perfection, universalité et entièreté de quelque nature que ce soit. C'est pourquoi on ne peut concevoir Dieu que dérivé d'une fondamentale Unité.

*
**

130. — Trois choses par leur union engendrent le Pouvoir : Moi, Toi et Lui ; c'est-à-dire le Moi-voulant ; le Toi-réalisant ce que je veux et le Lui devenant ce qui est décidé par le Moi-voulant en union avec le Toi. Et on les nomme les trois bases parce que d'elles sont produites à la fois la force et l'existence.

*
**

131. — Il y a trois considérations qui font comprendre la nature du devoir :
— Ce qu'un homme défend à autrui ;
— Ce qu'il cherche chez autrui ;
— et ce qui est compatible avec le cercle de Gwenved.

*
**

132. — Trois victoires amèneront une délivrance : celles sur le manque de charité, la cupidité et le désordre, car ces choses ne sauraient s'accorder avec le cercle de Gwenved.

*
**

133. — Les trois principales coexistences du cercle de Gwenved :
— L'amour aussi loin que sa nécessité l'exige ;
— L'ordre jusqu'à ce qu'il ne puisse être perfectionné ;
— et la connaissance aussi loin qu'elle peut être conçue et comprise.

*
**

134. — Il y a trois choses qui ne peuvent prendre place dans le cercle de Gwenved :
— La Mort ;
— Le manque de charité ;
— et le désordre.

*
**

135. — Les trois bases du Gwenved :
— Connaître la nature du mal pour l'avoir souffert en Abred ;
— Connaître la nature du bien pour l'avoir éprouvé en Gwenved ;

— et la connaissance pour chaque être vivant du sort que lui assigne la volonté et le plan divins : Ainsi seront obtenues la sécurité et la stabilité.

Car Dieu ne peut autrement soutenir le Gwenved par l'amour de la vérité et de la justice et Dieu ne peut faire autre chose que ce qui est vrai et juste d'où vient son parfait Amour.



136. — Les trois pouvoirs de l'Unité :

— Etre une à l'exclusion de tout autre ;

— L'entièreté sans la pluralité et la pluralité dans l'entièreté et il ne peut y avoir aucune unité stable qui ne vienne pas de Dieu.



137. — Les trois instabilités de la pluralité :

— Le défaut d'universalité ;

— Le fini ;

— et le changement ;

Car où il y a deux ou plus d'un l'emportant sur l'autre, il y aura possibilité de changement jusqu'à ce que le premier devienne le dernier.



138. — Les trois principales perceptions corporelles de l'homme :

— La Vue ;

— L'Ouïe ;

— et le Toucher.



139. — Les trois principales perceptions de l'âme humaine :

— L'Amour ;

— La Haine ;

— et la Compréhension.



140. — Il y a trois choses qui viennent de Dieu, savoir :

— Ce qui ne peut être considéré comme bon sans lui ;

— Ce que tous voient leur manquer ;

— et ce que nul autre ne peut satisfaire.



141.— Les trois hôtes du Keugant :

— Dieu ;

— La Justice ;

— et le Désir ;

et là où Dieu est sont les deux autres.



142. — Les trois impossibilités de Dieu :

— Haïr ;

— Devenir faible ;
— et devenir trop grand.



143.— Trois places où l'on ne peut trouver Dieu :
— Où sa présence n'a pas été demandée ;
— Là où elle n'a pas été désirée ;
— et là où il n'est pas obéi.



144. — Les trois buts de Dieu dans ses œuvres :
— Détruire (brûler le mal) ;
— Ranimer les morts ;
— et Procurer de la joie à faire le bien.



145. — Les trois voies par le moyen desquelles travaille Dieu :
— L'expérience ;
— La sagesse ;
— La miséricorde.



146. — Chaque acte de l'homme devrait posséder trois harmonies :
— Harmonie avec la morale naturelle ;
— Harmonie avec les facultés supérieures de l'humanité ;
— et Harmonie avec ce qui peut subsister pour jamais de chaque chose dans le cercle de Gwenved.
Autrement dit : harmonie avec la volonté de Dieu ! harmonie avec les perfections humaines et harmonie avec ce qui peut exister pour jamais de la divinité de leur essence dans le cercle de Gwenved.
Autrement dit (harmonie) : avec l'avantage de tous les. êtres vivants ; avec la justice de Dieu et avec l'amour du cercle de Gwenved.



147. — Les trois principaux usages de toutes choses dans les mains de Dieu :
— Etre destinées au plus grand besoin ;
— à la plus grande utilité ;
— et au plus grand amour.



148. — Les trois principaux attributs de Dieu Caché :
— Puissance ;
— Connaissance ;
— et Amour.



149. — Les trois soins journaliers qui devraient occuper l'esprit de chaque homme :
— Adorer Dieu ;

— Eviter de faire tort à personne ;
— et Agir justement à l'égard de tout vivant.



150. — Les trois craintes d'un sage.
— La crainte d'offenser Dieu ;
— La crainte d'agir envers un homme contrairement à la charité ;
— et la crainte des richesses et de la prospérité excessives.
Autrement dit : la crainte de Dieu ; la crainte du péché et la crainte d'une trop grande prospérité.



151. — Les trois craintes d'un insensé :
— La crainte de l'homme ;
— La crainte du démon ;
— et la crainte de la pauvreté ou de l'inimitié du monde.



152. — En trois choses un homme ressemblera à un démon :
— En mettant des pièges sur la route ;
— En craignant un petit enfant ;
— et en se plaisant au mal.



153. — Les trois moments où Dieu sortit hors de son immensité :
— Le premier fut pour faire ce qui n'avait jamais existé auparavant et cela en vue du bien et pour prévenir tout mal. De là sortit l'existence ou l'œuvre de sa Création ; et bien que cela aurait pu différemment se produire, ainsi furent manifestées la puissance et la sagesse infinies.
— Le second fut pour délivrer toutes les créatures et existences du mal et de l'assaut de Cythraul (Le Néant) et pour réparer ce qui avait été perdu, ou était devenu corrompu ; ou pour le rejeter, et lui substituer un meilleur (être). Ainsi en sera-t-il et adviendra-t-il pour chaque existence jusqu'à ce que tout être et toute la création aient évolué jusqu'aux dernières limites de la Bonté.



154. — Trois choses sont l'indice de Dieu :
— Le fait de placer le bien et le mal face à face, de telle sorte que l'un ou l'autre puisse être connu en vue de s'attacher au bien et de renoncer au mal.

NOTULES ET SENTENCES

(*Tirées du Barddas*)

1. — Rien n'est véritablement caché, que l'Inconcevable.
Rien n'est inconcevable, que l'Incommensurable.
Rien n'est incommensurable que Dieu.
Et il n'y a pas de Dieu, que l'Inconcevable.
Rien d'inconcevable que ce qui est réellement caché.
Et rien de vraiment caché que Dieu.



2. — Nul Dieu, sinon l'Inconcevable.
Rien d'inconcevable que Dieu.
Nul Dieu, sinon l'Incommensurable.
Rien d'incommensurable que Dieu.



3. — « Je suis Homme, par le privilège du Vouloir Divin. Car ce que Dieu veut, est. Je vins du Macrocosme, et mon origine fut en Anwn. Je suis maintenant dans le Microcosme, où je vins à travers le Cercle d'Abred. Et maintenant. je suis un Homme près de son terme...

« Auparavant, j'étais en Anwn, l'Abîme, la moindre particule de Vie qu'on puisse concevoir, et le plus près possible de la Mort absolue. Puis, je suis passé dans chaque forme d'existence, et à travers chaque forme où il était possible que soient le Corps et la Vie.

« Je suis venu jusqu'à l'état d'Homme, au long du Cercle d'Abred, où pénible et vide fut ma condition à travers les Ages, depuis mon dégagement de la Mort dans l'Abîme. Et cela, par la grâce de Dieu, sa grande Bonté et son infini Amour.

« A travers chaque forme susceptible de renfermer la Vie, dans les eaux, dans les airs, dans le ciel, j'ai enduré rigueurs et tourments, mal et souffrance, et petites et minces furent mes joies, jusqu'à ce que je devinsse Homme.

« Car, si on n'a vu et connu toute chose, le Gwenved demeure inaccessible ; et on ne peut voir et connaître nulle chose si on a souffert. Il ne peut y avoir d'Amour, complet et parfait, qui ne confère le pouvoir d'acquérir la Science menant au Gwenved. Car, le Gwenved ne saurait être sans la Connaissance complète de toute forme d'existence, de toute souffrance, de toute joie, de tout mal et de tout bien.

« Or, il n'est de science qui ne s'acquière sans l'épreuve de chaque forme de Vie, de chaque vicissitude, de chaque douleur. Et ces connaissances dérivent les unes des autres. Et tout cela est nécessaire avant que le Gwenved ne soit enfin possible ; et nécessaire avant d'arriver au total Amour de Dieu.

Tout comme le complet Amour de Dieu est nécessaire avant d'atteindre au Gwenved.

« Sans le triomphe sur le Mal et sur la Mort, sur tout obstacle comme sur tout principe de Destruction, il ne saurait être de vie en Gwenved. Et on ne saurait triompher des maux sans connaître leur espèce, leur nature, leur puissance, leur action, leur situation, leur temps, leur forme et manière d'être. On ne saurait les vaincre sans connaître les énergies à leur opposer pour les défaire. Ni l'amélioration à en retirer, ni la victoire qu'on peut remporter sur eux.

« Là où est ce point de parfaite Connaissance, est la parfaite Liberté. Et il ne saurait être de délivrance du Mal, ni de victoire sur la Mort, que là où se trouve cette Liberté absolue et parfaite. Comme il n'est de Gwenved qu'avec Dieu, dans la liberté parfaite qui contient le Gwenved...

« Parce qu'il n'y a nulle identité entre deux formes de Vie, il ne peut exister de science parfaite sans la traversée de chaque état. En chacun d'eux, sont une cause, une souffrance, une science, une compréhention, une félicité, une condition, une action, une victoire. Et tout cela ne saurait se retrouver dans une autre quelconque forme d'existence.

« Et comme il y a dans toute forme de vie une expérience spéciale, impossible en aucune autre, il faut passer dans chacune d'elle pour connaître chaque expérience d'espèce et d'intelligence, et, par suite, vaincre tout mal et acquérir tout bien.

« Or, il y a autant de formes d'existence et de vie que Dieu l'a jugé nécessaire pour la recherche et la connaissance de tout mode de bien et de mal. Car Dieu ne connaît et ne conçoit rien qui ne puisse ensuite être acquis à l'expérience puis à la connaissance. Et en toute chose où puisse résider une science du Bien et du Mal, de la Vie ou de la Mort, se trouve une forme d'existence correspondant à l'acquisition de cette science ! D'où vient que le nombre des espèces et des modes de formes de vie est celui qui peut être conçu et compris comme nécessaire à la possession entière du Bien, de la Science et de la Joie.

« Et Dieu a voulu que tout Vivant et être animé traversât toute forme et espèce douée de Vie, afin que tout Vivant finisse par posséder *complètement* la Science, la Vie, la Joie éternelle. Et tout cela par le parfait Amour que porte Dieu à tout Homme et à tout être vivant.

« Parce qu'on ne peut mieux espérer ni moins espérer que l'Infini Amour de Dieu, tout être vivant parviendra finalement au Cercle de Gwenved. Après avoir traversé le Cercle d'Abred depuis la profondeur d'Anwn qui est l'extrême limite inférieure de chaque existence animée, l'être monte de l'Abime de plus en plus haut sur l'échelle de la Vie. Jusqu'à la condition humaine qui lui permet enfin de s'affranchir d'Abred et de sa Nécessité. Alors, par l'union avec le Bien, et par la Mort, on passe dans le Cercle de Gwenved, où l'Abred mortel finit à jamais... Et il n'est plus nécessaire de retraverser chaque forme d'existence, *sinon librement et volontairement.*

« Mais ne va au Cercle de Gwenved, que l'être qui, durant sa Vie, s'est attaché au Bien, à la Sagesse, à chaque œuvre de Justice et d'Amour. Alors, quand l'emportent ces mérites sur leurs contraires, la Déraison, l'Injustice, la Dureté de cœur, l'Homme va au Gwenved après sa mort. Et il échappe au Cercle d'Abred, parce que le Bien a enfin triomphé du Mal, et que la Vie a dominé la Mort pour toujours. Alors, il s'élèvera de stade en stade, jusqu'aux extrêmes limites du parfait Gwenved, où il s'établira pour l'Eternité.

« Au contraire, l'Homme qui s'est attaché à l'Indifférence, à la Déraison, à l'Erreur, retombe de sa vie en Abred à une autre vie en Abred, mais en

une forme d'existence conforme à ses désirs, adaptée à ces tristes affinités. Puis, il remontera, selon qu'il se sera attaché à la Sagesse, vers la condition d'Homme. Il montera alors au Gwenved, ou retombera en Abred à sa mort. Et il y retombera toujours ainsi, jusqu'à ce qu'il consente à pratiquer le Bien et à s'y maintenir.



« Là où se trouvent le moins possible d'âme et de vie, où la Mort est la plus profonde (et ce indépendamment de toute manière d'être), là est Anwn, l'Abîme primordial.

« Là où est la légèreté, la lumière, la chaleur, l'incorruption, l'invariabilité, se trouve la Vie. Là où se trouvent la pesanteur, le froid, les ténèbres, la corruption, là est la Mort.



« Il y a trois choses qu'on ne peut concevoir en Dieu. Savoir : son Origine, car il ne peut y avoir nul temps où il n'ait pas existé ; la grandeur de son Amour, car quelqu'immense que soit son Œuvre, il ne verra jamais de terme à ce qu'il peut justement accomplir ; et enfin son Pouvoir, car il n'y a aucune fin, aucune borne ou mesure, à ce qu'il peut faire, au delà de tout ce qu'on peut imaginer.



« Dieu est à la fois la Vie, complète et parfaite, et le total anéantissement de la Mort.

⁂

« Dieu est la Vie, pleine et entière, impérissable et sans fin. Dieu est le Bien absolu, destructeur de tout mal. Dieu est le Pouvoir absolu, exclusif de toute impuissance. Dieu est la Sagesse et la Connaissance absolues, anéantissant toute ignorance et toute folie.

« Cythraul est la Nuit, ténèbres des ténèbres, l'impuissance privée de toute capacité. Cythraul est dépourvu de toute volonté ; créature de Nécessité et non de Vouloir ; sans être ni vie ayant rapport avec l'existence et l'individualité ; vide comme le Vide, mort comme la Mort, nul comme le Néant.

« Et, par ce qui précède, on comprend qu'il ne puisse exister à l'origine que Dieu et Cythraul, l'Etre et le Non-Etre, la Vie et la Mort, la Lumière et les Ténèbres.

« Dans l'Abîme d'Anwn, les âmes ne possèdent de la vie ou du bien que le degré le plus infime. Et de la mort et du mal, elles ont le degré le plus élevé qu'il puisse y avoir. D'où vient qu'elles sont essentiellement mauvaises, par suite de cette prépondérance du Mal sur le Bien. Et c'est à peine si elles vivent et existent, inconsciemment parfois.

« Et la durée de leur forme est nécessairement courte, tandis que par la dissolution, née de la Mort, elles avancent et progressent graduellement vers un plus haut degré de Vie de plus en plus rapprochées de la Vie et du Bien Suprême. Durant ce périple de formes en formes, Dieu, en sa miséricordieuse affection pour tout être vivant, les guide au long du Cercle d'Abred, poussé par l'Amour Infini qu'il leur porte. Et cela jusqu'à l'état d'Homme, là où Bien et Mal s'équilibrent, aucun ne l'emportant sur l'autre, hormis par le *choix* de la créature.

« Alors apparaissent la Liberté, le Discernement, le Pouvoir de Choisir, et l'Homme se dirige librement vers le Mal ou vers le Bien.

« Au-dessous de l'état d'Homme, en Abred, les êtres vivants sont nécessairement mauvais, enclins au mal, par manque complet de volonté et de pouvoir, devant la puissance du Mal. Car leurs moyens varient, selon le niveau atteint en Abred.

« Pour cette raison, Dieu ne les hait point ni ne les punit, mais bien au contraire, il les aime et les chérit. Car, par leur soumission au Destin qu'il leur impose, par leur manque absolu de volonté et de choix, ils ne peuvent être autrement. Quelque soit l'envahissement intérieur du Mal, ils n'y peuvent remédier, se trouvant ainsi en cet état par la Fatalité et non par le Choix.

***

« J'ai été marqué par Math, la Nature, avant de devenir immortel. Pour faire de mon âme animale une âme humaine, Gwion a versé sur mes lèvres le Breuvage d'Immortalité que contient la Coupe dont il a la garde. La Coupe de Karidwen, la Mère-Divine...

« Mon pays d'origine est la région des étoiles d'été. Le Distributeur des Mondes m'avait près de Son Trône, dans la galaxie primitive, et je suis une merveille dont l'origine n'est pas connue ! J'ai été en Asie, avec Noé, dans l'Arche. J'étais dans l'Inde quand Rome fut bâtie. J'ai accompagné ici les survivants de Troie. Je serai, jusqu'au Jour du Jugement, sur la face de la terre, et je suis capable d'instruire un univers entier... Idno et Heinin me nommaient Merlin, mais les rois de l'avenir m'appelleront Taliésin...

***

Variante de ce texte :

« Existant de toute éternité dans les océans, et depuis le jour où le *Premier Cri* s'est fait entendre, nous avons été projetés, décomposés, simplifiés, par les rameaux du Bouleau(1). Quand ma création fut accomplie, je ne pris point naissance d'un père et d'une mère, mais des Neuf Formes Elémentaires(2) du Fruit des Fruits, du Fruit du Dieu Suprême, des fleurs de la montagne, des fleurs des arbres et des arbustes.

« J'ai été formé par la Terre, par les fleurs de l'ortie, par l'eau du neuvième flot. J'ai été marqué par Math, avant de devenir immortel ; j'ai été marqué par Gwyddon, par le Sage des sages ; je fus marqué dans le Monde primitif, au temps où je reçus l'existence. J'ai joué dans la Nuit, j'ai dormi dans l'Aurore ; j'étais dans la Barque, avec Dylan, embrassé entre ses genoux royaux, lorsque les Eaux semblables à des lances ennemies tombèrent du Ciel dans l'Abîme.

« J'ai été serpent tacheté sur la montagne, vipère dans le lac, étoile chez les Chefs supérieurs. J'ai été dispensateur du liquide, revêtu des habits sacrés, et tenant la Coupe. Il s'est écoulé bien du temps depuis que j'étais pasteur. J'ai longtemps erré sur la terre avant de devenir habile dans les sciences. J'ai erré, j'ai circulé, j'ai dormi dans cent Cercles, et je me suis agité dans cent vies... »

(Taliésin. — *Le Cad-Goddeu*).

---

(1) Les « rameaux du Bouleau », arbre consacré à Karidwen, la Nature-Eternelle, sont ici l'image des mille et une possibilités de celle-ci. Taliésin enseigne ici les modalités multiples de l'émanation (se faisant à travers le canal des formes naturelles) du Manredd, le « germe de lumière » primordial.

(2) Les Neuf Formes Elémentaires sont les neuf « Nombres », véritables régents de l'Univers et de la Vie. Taliésin enseigne ici que le principe qui présida à l'émanation de l'homme ne fut point celui d'un couple primitif, créé *ex nihilo*, mais bien le résultat d'une *action* créatrice transcendantale des régents que sont les « *Nombres-Dieux* ».

CELTISME ET PYTHAGORISME

Nous avons souligné, dans l'Introduction du présent ouvrage, le lieu mystérieux qui unit la Tradition Celtique, patrimoine des peuples du Nord, et le Pythagorisme, flambeau de la civilisation gréco-latine. Quand nous affirmions, avec Etienne Nicol, que le Celte ne donnait sa pleine mesure que s'il avait enfin touché du pied la terre méditerranéenne et contemplé le soleil qui y rayonne, c'est en effet à Pythagore, à Platon, à leurs postérités spirituelles que nous faisions allusion. Et nous osons croire que nul lecteur n'aura commis l'erreur d'y voir un quelconque tribut aux pseudo-civilisés de la Rome décadente.

Or, avec les écrivains antiques, les historiens modernes sont à peu près unanimes à affirmer qu'effectivement, les Druides furent les initiateurs et les maîtres des pythagoriciens. A cela, quoi d'étonnant en vérité ? Les Celtes ont pénétré toute l'Europe, et cela justifie tels étonnants rappels linguistiques, religieux, ou philosophiques, qu'on trouve dans cent peuples divers. Et l'*Anankè* grec, signifiant le Destin aveugle, frère de l'*Ank* celtique désignant la Fatalité, en sont un exemple frappant. Dans le grec, on n'a fait qu'ajouter des voyelles, mais les consonnes qui ossaturent le mot lui-même, sont absolument identiques[1] !

Or, si les « *Triades de l'Ile de Bretagne* » nous apportent l'écho de la pensée métaphysique des Druides, aucun texte coordonné ne nous transmet leur éthique. Nous savons que les Druides professaient une morale très élevée et très pure, la métempsychose, l'immortalité posthume, etc..., mais sur cette morale, rien de précis n'est connu. Et alors, si comme l'affirment historiens et philologues, le Celtisme est devenu, dans le bassin méditerranéen, le Pythagorisme, ce vide est comblé ! Car les « Vers d'Or » de Pythagore nous sont parvenus intacts !

Du Maître de Samos, aucun texte, aucun enseignement, traitant de la métaphysique et de la théodicée, ne nous parvient. Après l'écroulement de la synarchie pythagoricienne, de Métaponte à Crotone, de Syracuse à Agrigente, l'Oubli s'est fait sur toutes ces choses. Or, qui sait ? Peut-être les Dieux

---

(1) Dans un passé extrêmement lointain, les Celtes ne reconnaissaient qu'un seul dieu, aussi les Druides se nommaient-ils *Semnothées*, c'est-à-dire *adorateurs de Dieu*. Ils se distinguaient en cela de la gentilité, puisque le principe fondamental de leur théodicée faisait de l'Unité abstraite, de la spiritualité de la Puissance Suprême, la source éternelle de toutes choses. Et il faut voir dans les dieux divers qui apparaissent ensuite, tels Esus, Tarann, Teutatès, des divinités secondaires, superposées à la Triade primitive, par les vicissitudes migratives de la Race. Comme les survivances du culte *bön* au Thibet ont pénétré le boudhisme primitif qui crut l'effacer ou le supplanter, comme les résurgences celtiques ont pénétré en Bretagne le christianisme qui s'imaginait les effacer, de même les cultes préhistoriques ont survécu et pénétré la pensée celtique qui venait les supplanter.

De qui les druides tenaient-ils cette haute doctrine ? Cette question est fort controversée. D'après les uns ils en seraient les créateurs. D'après les autres, ils l'auraient tenue de Pythagore ou d'un de ces disciples nommé Zamalxis. Il est fort probable, nous pouvons dire certain, que les Gaulois avaient précédé les Grecs en toute chose, et que ceux-ci avaient appris de Pythagore la philosophie celtique des Gaules.

Un fait est patent : *les Gaulois et les Pythagoriciens avaient la même opinion philosophique*, ce fait est attesté par un grand nombre d'historiens. Jamblique, en sa *Vie de Pythagore*, nous dit que ce philosophe avait étudié chez les Celtes; Polystor, en son *Livre des Symboles*, rapporte que le maître de Samos avait voyagé chez les Gaulois et étudié avec leurs prêtres. Saint Clément, qui rapporte ce fait, se range lui-même à l'opinion de Polystor, parce que, nous dit-il, la ressemblance des doctrines adoptées chez les Grecs et les Gaulois la justifie pleinement. Enfin, Valère-Maxime nous dit quelque part : « Je croirais fous les Gaulois si, avec leurs braies, ils ne professaient la même doctrine que le grand Pythagore avec son manteau !... »

ont-ils voulu par là que les successeurs lointains des philosophes vêtus de lin blanc, soient amenés d'eux-mêmes, à réunir dans la même vénération, les *Vers d'Or* et les *Triades !*

Ainsi, sans doute, pourrions-nous reconstituer l'essentiel du message venu de l'Hyperborée...

Quoi qu'il en soit, notre travail eut été à nos yeux incomplet sans cette adjonction. Voici donc, après les *Triades Celtiques*, les *Vers d'Or* pythagoriciens. Et comme pour celles-là, nous donnons une adaptation nouvelle de ceux-ci...



LES « VERS D'OR » PYTHAGORICIENS

« Rends aux Dieux Immortels, le Culte consacré, garde ensuite en ton cœur le pur serment prêté, des Maîtres de jadis révère la mémoire, et honore pour finir ton père et ta mère, et l'ensemble de tes parents.

« Pour les autres hommes, fais-toi si possible un ami de celui que tu vois exceller en vertus.

« Prends l'habitude des paroles modérées, obligeantes, des œuvres utiles plutôt que sans but. Et si ton ami succombe, ne l'accable pas !

« Souviens-toi que le Destin est inévitable puisque voulu par les Dieux. Transforme-toi donc, fais que tes désirs soient les leurs, et de ce fait ta puissance dépendra directement de cette nécessité !

« Pénètre-toi que, de tout ce qui arrive, rien de mal ne peut sortir, et que tout est bien ainsi. Maîtrise tes appétits et tes besoins physiologiques, tes passions comme tes faiblesses. Que ton corps soit ton serviteur et non ton maître...

« Ne fais jamais rien dont tu ais à rougir, ni avec un autre, ni par toi-même. Aies, par-dessus tout, le respect de toi-même, annoblis-toi !

« Pratique la Justice en actes comme en paroles, et sois raisonnable et sensé en toutes choses.

« Sache bien que la Mort est le Destin de tout et de tous, qu'elle borne et limite tous tes désirs, et que la Fortune a coutume de varier.

« Supporte sans t'indigner les souffrances que les Mortels éprouvent tous, à des degrés divers, et cela par le Destin voulu par les Dieux. Ne te rebelle pas ; au contraire, fais qu'en corrigeant ton Destin dans le sens qu'ils lui ont donné, tu sois toi-même ton propre guide...

« Et dis-toi bien que le Destin ne donne certainement pas aux âmes bien nées un trop grand lot de douleurs... Car celles-ci savent alors comment les oublier !

« Autour de toi, bien des paroles et bien des discours sont susceptibles d'agiter les Hommes ! Fais qu'ils ne te troublent pas, et ne te laisse pas suggestionner par elles...

« Et devant le Mensonge, efface-toi ! On ne réfute pas le néant...

« En toutes occasions, que nul ne parvienne à te faire faire ce que ton cœur ou ton esprit refusent d'accomplir, ni à te faire commettre ce qui n'est pas, véritablement, le meilleur.

« Pour n'avoir pas à regretter l'absurdité et l'inconséquence de certains actes, réfléchis toujours avant d'agir. Devant ce que tu connais mal ou que tu ignores, efface-toi... Mais sache faire tout ce qui t'est nécessaire. Et ainsi le Bonheur embaumera ta Vie...

« Ne méprise pas ton Corps, ni sa santé, ni son entretien. Il est ton meilleur serviteur s'il ne doit pas être ton maître. Avec sagesse et raison, veille sur lui pour en être mieux servi.

« Accoutume-toi à un genre d'existence qui soit à la fois pur, propre, viril. Souviens-toi que tu es un homme.

« Evite d'exciter l'envie, ne dépense pas à contre-sens, comme le fait toujours celui qui ignore la beauté. Mais ne sois pas avare non plus. La mesure, en tout, est la règle du Sage...

« Fais donc, en toutes choses, ce qui ne doit pas te causer de dommages, et réfléchis avant de te décider.

« N'accueille jamais le Sommeil du soir sans avoir, à trois reprises, parcouru les actions de la journée. Retrouve ce que tu as omis d'accomplir, pèse ce que tu as fais, et, selon leur nature, blâme-toi ou réjouis-toi.

« Pour finir, prie les Dieux de sanctifier tes efforts.

« Pratiquant ce genre de Vie, tu percevras alors le lien qui unit les Mortels et les Dieux...

« Tu apprendras à connaître les Choses qui passent, de celles qui demeurent ; tu distingueras la pseudo-richesse des vrais trésors...

« Tu comprendras alors, autant que l'Homme puisse y parvenir, que la Nature, à tous ses échelons, se répète et se copie.

« En sorte que tu sauras te détourner de l'Impossible, réaliser ce qu'il t'est donné de faire, et que rien ne te sera caché.

« Tu comprendras alors que les Hommes souffrent des maux qu'ils ont eux-mêmes choisis ! Et qu'ils ne voient pas toujours les joies et les biens qui leur sont réservés et accessibles. C'est pourquoi rares sont ceux qui savent se délivrer de la Souffrance.

« Car tel est le Destin fatal, aveuglant leur esprit. Comme des blocs roulés par l'avalanche du haut du mont, ils sont lancés dans l'Inconnu, portés d'un côté ou de l'autre et souffrant mille maux.

« Cela, parce qu'ils ne savent pas discerner, en eux, la funeste Discorde qui les fait hésiter, douter, errer... Cette Discorde qu'il faut se garder d'accroître en nous, et qu'il faut fuir !

« Et si Dieu montrait à chacun de nous sa véritable Destinée, si nous connaissions enfin le but du grand voyage de la Vie, bien des maux seraient évités !...

« Mais quant à toi, Initié aux Mystères sacrés, prends confiance ! Car divine d'origine est la race des Mortels ! Et à ceux qui savent éveiller dans leur âme, le divin qui y sommeille, la Nature dévoile toutes choses.

« Si vraiment tu as part à ces bienfaits, tu réussiras à mettre en pratique ce que je t'ordonne, et ton âme guérie sera délivrée des maux.

« Et pour ce qui est du manger et du boire, confie-toi à la saine Raison.

« Alors, lorsque tu quitteras ton corps de chair, tu monteras vers le libre Ether, et tu seras alors semblable aux Dieux Immortels, impérissable comme eux... »

LA FILIATION CELTIQUE

Dans le cours de l'automne 1942, naquit dans l'Ouest de la France un mouvement druidique qui eut pour organe une revue trimestrielle intitulée *Nemeton* (en breton : « la Clairière »). Elle succédait à *Kad* (en breton : « le Combat »), et était rédigée par un noyau de Bretons autonomistes, dont un certain nombre avait tout d'abord eut maille à partir avec la justice française, dès avant la guerre, puis, pendant l'Occupation, avec la Résistance.

En tant que séparatistes, ces gens avaient tort de profiter des malheurs de la Patrie pour tenter d'agrandir encore ceux-ci en arrachant à la France une province qui, géographiquement, lui est liée sans conteste.

En tant que celtisants, ils eurent au moins le courage (rendons-leur cette justice) d'affronter en face le gouvernement de Philippe Pétain, et son cléricalisme cafard, et la riposte des « gens du maréchal » ne tarda pas ! La revue *Nemeton* cessa de paraître à son quatrième numéro. Pour nous, gaullistes, ce fut parfait. Pour nous, également celtisants, ce fut moins bien...

Ce qu'il y avait de véritablement intéressant en ce mouvement, c'est qu'il rompait officiellement avec le pseudo-bardisme breton, purement « catholique militant » d'inspiration. En effet, l'Eglise a agi avec le bardisme comme avec le scoutisme. D'abord condamné par Rome, ce dernier a été repris et utilisé. Pour le bardisme, il en a été de même, et, en dehors de traditions purement régionales, et des Triades, qu'on se refuse adroitement à commenter dans le sens traditionnel, et à développer, le « Collège Bardique des Gaules » vise à tout autre chose qu'à ressusciter le *véritable druidisme*. Dans les campagnes, c'est une lutte sans trève ni répit, adroite, insinuante et tenace, que l'Eglise bretonne mène contre les traditions et les coutumes qu'elle considère comme d'inspiration nettement païenne lorsque ces traditions et ces coutumes sont trop riches de survivances celtiques (les rites de Saint Yves notamment !)

Nemeton visait à rénover un celtisme qui soit pur et net sans compromission avec le christianisme qui le ruina jadis. Au côté philosophique, *Nemeton* voulait mêler le côté culturel et *cultuel*, bref, selon la poétique expression, faire renaître les « anciens dieux »...

Des influences que tous les occultistes connaissent bien sont intervenues en son destin. Ses compromissions avec l'occupant, firent le reste...

Une autre erreur de *Nemeton* fut de s'imaginer que la Bretagne seule, en France, possédait des traditions celtiques ! L'Auvergne, patrie de Vercingétorix, la Savoie, sont riches en souvenirs druidiques, elles aussi ! Et si le mouvement panceltique doit un jour atteindre la France, il dépassera les frontières de la Bretagne, son régionalisme et ses autonomistes, nous pouvons l'assurer... Chartres, l'ancienne Autricum des Gaules, capitale spirituelle du druidisme, n'est pas à notre connaissance une ville armoricaine.

Quant à la politique, gardons-nous de l'introduire en un mouvement de ce genre. Des influences étrangères auraient vite fait de s'y mêler. Que nos amis, les celtisants bretons se souviennent que leur petite patrie ne peut avoir d'autre destin que d'être, sans autre solution possible, française ou anglaise. Et si leur régionalisme se refuse à demeurer d'inspiration nationale, il deviendra l'esclave de l'esprit « romain » ou de la « kultur » teutonne.



Morvan Marchal, sous le pseudonyme d'Artonovios, a publié dans *Nemeton* (3e numéro) une pénétrante étude des résurgences celtiques, depuis la conquête romaine. Nous nous y reporterons donc puis nous complèterons cet exposé de renseignements *inédits*, venant d'archives privées, *qu'il nous sera possible de préciser un jour.*



« L'organisation druidique présentait pour la Celtide un caractère œcuménique, et s'étendait au-dessus des clans, des tribus ou des Etats. Un sanctuaire central, dans chaque grand pays celte, rassemblait le collège des druides : CHARTRES, la ville des Carnutes[1] (où les écoles druidiques subsistèrent jusqu'au christianisme, qui les assimila, semble-t-il, sous l'évêque Arbogaste[2], et qui étaient encore en plein éclat au xe siècle), pour les Celtes de Gaule ; MONA, actuellement Anglesey, où les druides de Grande-Bretagne résistèrent jusqu'à la mort aux armées de Rome ; TARA, enfin, la capitale du roi des rois d'Irlande, selon toute vraisemblance, pour la grande île gaélique. Les corporations druidiques des différentes régions de l'imperium celtique se tendent la main, échangent des initiés, se rencontrent. En Gaule, outre le grand centre carnute, Bibracte[3], dans le Morvan, semble avoir été un lieu initiatique important. « C'est vers l'an 47 avant Jésus-Christ, écrit Ragon[4], que les derniers coups furent portés aux Mystères celtiques. Bibracte, fameuse par son collège de druides, sa civilisation et ses écoles, était la mère des sciences. »

« D'après César, le druidisme était originaire de Grande-Bretagne, ou tout au moins les Druides de Gaule s'y rendaient pour visiter écoles et sanctuaires, ce qui est assuré pour les Druides d'Irlande. L'ordre druidique se divisait, — nous le savons depuis Posidonius et Timagène[5], — en trois branches : les druides, philosophes et littérateurs, les bardes, littérateurs populaires et chantres, et les ovates (filid en Irlande), poètes et devins. Les druides paraissent avoir été vêtus de lin, de couleur blanche[6], peut-être avec des bandes pourpres croisées. Leur arbre mystique était le chêne[7].

« Leur enseignement était donné en secret[8], et était purement oral, semblable en cela à celui des mages iraniens qui, suivant saint Basile, n'ont jamais eu de livres[9]. Il faut être borné pour le leur reprocher. La tradition orale ne risque en effet jamais de devenir un héritage mort, et, suivant le mot si exact de Dumézil [10], « est vivante par définition..., et équivaut, elle aussi, à une « transmigration ». A chaque génération, en chaque étudiant,

(1) Le nom gaulois de Chartres était Autricum.
(2) Patrologie latine, t. XXI, col. 1.006.
(3) Aujourd'hui le Mont-Beuvray (Bourgogne), Bibracte, capitale des Eduens, a été remplacée comme centre par Autun (Augustodunum) après la conquête romaine.
(4) Ragon. *Orthodoxie Maçonnique*, cité ; par Lancelin, *La Sorcellerie des Campagnes*, Paris, Durville, p. 30.
(5) Posidonius, philosophe grec stoïcien, IIe siècle avant Jésus-Christ, Timagène, historien grec, Ier siècle avant Jésus-Christ, a laissé une *Hitsoire des Gaules*.
(6) Basilide, *Essai sur la Tradition Celtique*, Paris, Editions traditionnelles, 1937.
(7) Le culte des arbres, notamment du chêne, se retrouve en Lithuanie, dont la langue est la plus proche du sanscrit, en Europe. Guirand, in *Mythologie*, Larousse.
(8) Basilide, Op. cit., p. 43.
(9) Autran. Op. cit., p. 49.
(10) Basilide. Op. cit., p. 132.

le savoir se réincarne... Les Druides n'ont pas voulu immobiliser dans des signes morts une science qu'ils considéraient comme sans cesse renaissante ».

La conquête romaine, en Gaule, et la conquête chrétienne, en Grande-Bretagne, devaient atteindre profondément les collèges druidiques. Les Césars, qui ne se trompaient pas en voyant dans cette organisation l'élément de cohésion par excellence du monde celtique, menèrent vigoureusement le combat contre elle. En Gaule, en effet, s'il existait des cultes de métiers analogues, en beaucoup plus libres, aux corporations latines[1], jamais cependant ces groupements celtiques ne devaient véhiculer, comme celles-ci, une tradition ésotérique ou quasi-philosophique, et connaître leurs complexes devenirs. Par contre, le druidisme, appuyé sur une doctrine originale et concrète, fortement hiérarchisée dans sa forme, apparaissait alors comme la première garantie de durée pour les Celtes, et de résistance à l'assimilation.

« Les Latins vainqueurs ne supprimèrent pas d'un coup l'institution druidique, mais, fort accueillants pour le polythéisme gaulois, qu'ils syncrétisèrent vite et très naturellement avec le leur, ils commencèrent en revanche par accabler la confrérie sous les calomnies[2]. Auguste interdit aux Gaulois la célébration des mystères druidiques, comme contraires aux croyances romaines, bientôt suivi par Tibère, qui, selon Pline, voulut interdire jusqu'à la corporation elle-même[3]. Claude, enfin, grand centralisateur, abolit et le culte et la confrérie ; des hommes du chêne, suppliciés ou proscrits, les uns gagnent la sylve armoricaine ou l'île de Bretagne ; les autres continuent en secret à instruire la jeunesse[4], puis se soumettent, deviennent parfois professeurs dans les grandes écoles romaines qui succèdent aux leurs.

« Parallèlement, le culte polythéiste gaulois évolue. Sous l'influence méditerranéenne, les vieux dieux celtes s'anthropomorphisent. Borvo s'identifie à Apollon, Camulos à Mars. Mais certaines assimilations sont impossibles : Teutatès, Esus, Epona, les cornes de Cernunnos, le maillet de Sucellos restent celtiques. En outre, et au-dessus de tout cela, Rome importe ses cultes officiels : il existera un flamine des Divi, c'est-à-dire des empereurs divinisés, ayant le pas sur les humbles prêtres des vieilles divinités gauloises. Chaque année, cependant, les délégués des cités gauloises se réunissent à Lyon, où siège le grand-prêtre des Gaules romaines[5].

« Les résistances gauloises à l'assimilation, trop pudiquement passées sous silence par l'académisme français depuis quatre siècles, furent nombreuses. Les premières, certainement inspirées par les druides, eurent un caractère national, mais, par la suite, si l'on en excepte l'étrange tentative du paysan boïen Mariccus, qui, se déclarant prophète et dieu, voulut, sous Vitellius, affranchir la Gaule, ces soulèvements tendent plus à investir un empereur, parfois gaulois, qu'à se séparer absolument de Rome. Les invasions germaniques, de plus en plus fréquentes, et leur triomphe avec les Francs de Clovis vinrent mettre fin à ces tentatives d'empire des Gaules, tandis que la langue latine, devenue celle des villes, appuyée par l'Eglise chrétienne étroitement

(1) Hubert. Op. cit., II, 312 et Chapot, le *Monde Romain,* même collection, p. 363.
(2) Notamment par l'accusation de sacrifices humains, tant de fois reprise depuis. Outre qu'à l'époque, ces sacrifices — Pharmakoï hellénique, voire même en un sens jeux du cirque romain — aient été d'usage général. Il est absolument gratuit d'en faire, en soi, une institution druidique. Le Febvre. *Deux Etudes Pélagiennes,* 1918, pp. 37 et sq.
(3) Tibère accusait les druides de magie, comme plus tard Domitien le fit pour les chrétiens. Fossey. Op. cit., p. 137.
(4) *Pomponius Méla,* III, 2, 19.
(5) L'archevêque catholique de Lyon porte toujours le titre de primat des Gaules.

alliée aux Mérovégiens, éliminait entièrement le celtique, devenu parler populaire, et disparu aux alentours du VIe siècle seulement[1].

« En Grande-Bretagne, l'agonie du druidisme devait prendre un caractère effroyable et grandiose. Comme en Gaule, les forêts chevelues reculaient pas à pas sous la hache de l'envahisseur romain, envoyé dans l'île par Claude pour atteindre les résistances celtiques en leur cœur même. La lutte dura dix années. Les druides bretons et ceux réfugiés de Gaule s'étaient retranchés dans l'île de Mona, l'actuelle Anglesey. Paulinus et les légions romaines, par leur massacre, achevèrent, en l'an 57, le destin de la vieille confrérie aryenne aux robes de lin.

« Tout ne devait cependant pas périr en ce double désastre. Dispersés, mais subsistant en groupes discrets, les druides se maintiennent en Armorique, la partie la plus reculée et la plus sylvestre des Gaules. Une dernière fois, lors de la révolte du Batave Civilis, en 70, ils sortent de leurs retraites pour prophétiser un empire gaulois. Enfin Pescennius Niger et son rival Septime-Sévère, esprit ouvert et libéral, tentent officiellement, vers 195 de notre ère, une résurrection du druidisme. Elle sera sans lendemain.

« Véhiculé par des colporteurs et des esclaves syriaques, le christianisme apparaît dans l'empire. A sa reconnaissance par Constantin, en 313, les collèges druidiques dispersés, ne sont plus là pour lui opposer leur sereine philosophie, ce qui eut, sans nul doute, transformé les devenirs religieux du monde occidental, et retardé ou minimisé la main-mise chrétienne. La nouvelle religion se répand rapidement malgré l'opposition de la classe cultivée, et sans doute à cause de cela. Les villes se font chrétiennes, mais les campagnes restent longtemps fidèles au paganisme. L'empire d'Occident tombé, puis rétabli par Charlemagne, le vieux culte des pierres levées subsiste encore, au point que concile et décrets, en 789, ordonnent leur destruction. A la lumière des chansons de geste et des vies de saints, — l'intolérance de l'Eglise, alors maîtresse absolue des livres, ne nous permettant que ce moyen d'investigation, — l'on entrevoit toute une situation mal connue. La Bretagne est encore païenne, ainsi que le Berry. Un dernier et étrange avatar, populaire cette fois, de l'antique Hermès Trismégiste, apparaît. En lui se syncrétisent des ressouvenirs païens, les dieux au taureau, le Mithra irano-romain, le Cernunnos cornu et le Tarvo trigaranus, le taureau aux trois grues des Gaulois. C'est le TERVAGANT des épopées romanes, ultime dieu païen dans l'Europe chrétienne. Et, lors des invasions sarrasines des VIIe et VIIIe siècles, ne peut-on supposer que les derniers païens occidentaux, courbés sous les monarchies catholiques, relevèrent une dernière fois la tête[2] ? »

---

(1) Chapot. Op. cit. p. 386.

(2) C'est la troublante hypothèse formulée par René Jeudon, professeur à Saint-Servan, dans son opuscule l'*Epopée Romaine du Ve au XIe siècle*, Paris, Picard, 1935. Une de ses thèses est que ce soulèvement païen du VIIIe siècle fut défiguré par la suite, dans un but de propagande et pour pousser les peuples aux Croisades. Selon lui, les « Sarrasins » des chansons de geste, soi-disant musulmans qui portent des noms bien celtiques : Mahé, Pinabel (?), Corsolt, ou méditerranéens, comme Blancandrin sont en réalité les chefs de la révolte païenne aidée par l'invasion musulmane. Si l'on se souvient que Charlemagne baptisa en effet les Saxons par la force, les soulèvements bretons et la poussée sarrasine à son époque prennent un tout autre sens.

Au sujet du géant Corsolt des chansons de geste, transformé en chef sarrasin, il y a toutes chances pour qu'il s'agisse d'une rétrogradation en infidèle, par la polémique chrétienne, d'un ancien dieu éponyme des Curiosolites armoricains de Corseul. Cf. De Calan, Les Chansons de Geste Bretonnes, in *Bulletin Archéologique de l'Association Bretonne*, Vannes, 1898, p. 26.

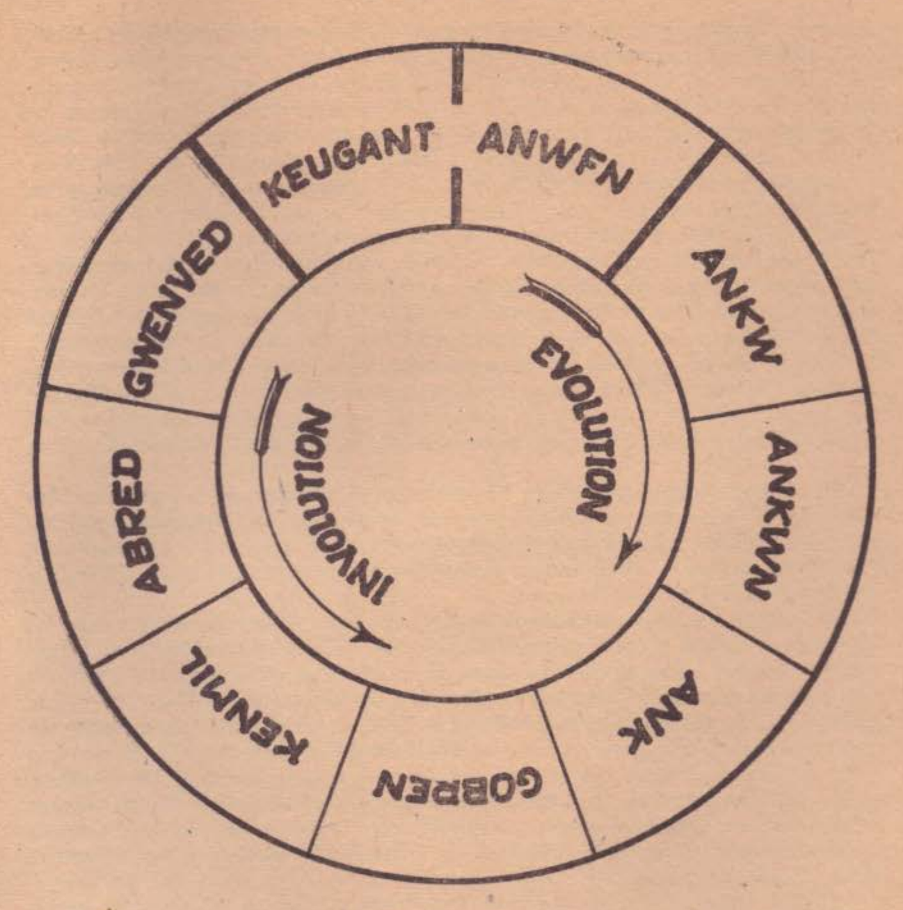
Mais, sur la « frange » des terres désormais celtiques, les restes du druidisme agonisent obscurément. L'Armorique, touchée fort peu par le christianisme, vers 290, avec Rogatien et Donatien à Nantes, reçoit le flot des émigrants bretons, chassés de Grande-Bretagne par les Saxons et par les Angles. Ces émigrants s'installent d'abord sur le littoral, guidés par leurs chefs de clans, militaires ou monastiques, et ces chefs, au moins, sont chrétiens. Pendant tout le ve siècle, les guerriers bretons favorisent l'évangélisation des Armoricains conquis, et les prêtres d'outre-mer consolident la domination politique de ces princes. Le druidisme, réfugié dans les forêts centrales de la péninsule et dans les îles, se défend pied à pied. Et, sous, la légende des SAINTS BRETONS évangélisateurs, derrière l'image de ces dragons mythiques enchaînés et détruits par Pol Aurélien, Efflam ou Samson, l'on devine les dernières résistances des druides, traqués et poursuivis par les chrétiens comme leurs pères l'avaient été par Rome. C'est la païenne Keban attaquant saint Renan ; c'est le barde Gwenc'hlan, dont la haine antichrétienne a des accents inouïs(1). C'est même le grand Merlin, fils de la nonne excommuniée, qui, réfugié près de Taliésin, chef des bardes, est initié par lui aux mystères druidiques, et, combattu par les évêques du roi Arthur, passe en Armorique et succombe aux maléfices de Viviane. Le mythe rejoint l'histoire.

Au VIe siècle, en Grande comme en Petite-Bretagne, le sort du druidisme était donc réglé. « La lutte des deux religions, l'essai de revanche armoricaine du paganisme contre le christianisme », dont parle La Borderie(2) se soldait en définitive par la victoire de ce dernier, dans le cours du VIe siècle.

Par contre, en Irlande, les collèges druidiques organisés subsistent longtemps, contrairement à leurs confrères bretons et continentaux, réduits à des groupes isolés depuis la conquête romaine. Mais, de même qu'en Gaule la jalousie des chevaliers s'était faite sentir au détriment de l'influence druidique, de même l'hostilité de certains rois irlandais favorisa l'action des missionnaires chrétiens. L'Ordre se brise : les druides disparaissent en Erin, et les FILID, ou bardes, ne conservent à l'assemblée de Druim Ceta, en 574, une partie de leurs privilèges que grâce à l'intervention de saint Colomban.

La corporation des druides, bardes et ovates, est donc abattue par la victoire chrétienne, au début du VIIe siècle. Mais, de même que les FILID irlandais survivent au désastre, les bardes, leurs frères, vont se maintenir dans ce qui reste de la Grande-Bretagne celtique, le pays de Galles. Pour des siècles, druides et ovates disparus, les bardes seuls maintiendront la tradition ; christianisés, et pour certains, comme saint Sulio et Hyvarnion, devenus de zélés auxiliaires de l'Eglise, ils n'en transmettront pas moins avec eux — (comme les confréries chrétiennes de bâtisseurs les symboles pythagoriciens), — l'essentiel de la pensée druidique. Lorsque la sourcilleuse intolérance ecclésiastique, appuyée par le pouvoir anglais, se fait trop forte, les bardes gallois se dispersent, ne se réunissant, secrètement, qu'en CYVAIL, groupe essentiel de trois membres. En Irlande, comme jadis les druides en Gaule, c'est à l'enseignement que se consacrent les FILID, se substituant ainsi aux druides.

(1) La Villemarqué, *Barzaz-Breiz*. La prophétie de Gwenc'hlan : « J'entendis l'aigle appeler au milieu de la nuit... Ce n'est pas de la chair pourrie de chiens ou de brebis ; c'est de la chair chrétienne qu'il nous faut ! » et, du même barde : « Un jour viendra où les prêtres du Christ seront poursuivis, où on les huera comme des bêtes fauves. »
(2) Historien breton moderne, né à Vitré.



En Bretagne armoricaine, les bardes, de génération en génération, perdent leur caractère culturel pour devenir en fin de compte de simples chanteurs populaires. Par contre, les bardes gallois, demeurés en quelque sorte une aristocratie de l'esprit, opèrent, devant l'omnipotence catholique, un curieux travail sur le legs des druides de jadis. Effaçant systématiquement dans ces traditions les traces des mythes polythéistes vieux-celtiques, ils conservèrent soigneusement la philosophie du druidisme ancien, si éloignée qu'elle soit du christianisme, voire certaines personnifications mythiques préchrétiennes(1). Dans le Nord-Galles, le GWYNEDD, les bardes sont réduits au silence après la dernière insurrection galloise contre l'Angleterre, en 1415, et la mort d'Owen Glyndwr. Mais, au milieu du XVe siècle, après un EISTEDDFOD(2) tenu à Caermathen, des règles bardiques, au moins prosodiques, sont reportées vers le Merioneth et le Flint. Le sud, au contraire, plus favorisé, voit des sessions bardiques régulières, les bardes du Caermarthen s'absorbant dans de subtils raffinements littéraires, ceux du Glamorgan poursuivant, en pleine fin

(1) Henri Martin, *Précis d'Archéologie Celtique*, VII et VIII.
(2) En gallois, réunion plénière bardique.

de moyen âge chrétien, leurs enquêtes mythologiques et philosophiques. Ainsi, au druidisme ancien, succède une seconde phase, le NÉO-DRUIDISME BARDIQUE, non exempt d'influences chrétiennes. Ses textes, longtemps transmis oralement et en secret, seront recueillis et publiés tardivement. Les Triades ou BARDDAS, versets philosophico-symbolistes, formées en recueil par un barde du XVI[e] siècle, Llyvelyn Sion, ne sont imprimées qu'en 1794, par Iolo Morganwg, et les *Arcanes des Bardes de l'Ile de Bretagne,* par le même, qu'en 1829. Son fils n'achèvera ces publications, dont le *Cathéchisme de Sion Cent,* qu'en 1848 et 1862, enrichies depuis de toute une littérature.

A cette activité non seulement littéraire, mais historique et métaphysique, correspond une vie extérieure de plus en plus intense ; le bardisme, en possession d'un rituel plus ou moins restauré, mais de réelle valeur, rétablit les druides et les ovates et pénètre profondément, au cours du siècle dernier, dans l'intelligence galloise. Fort respectueux des églises chrétiennes réformées de Cambrie, il finit par agréger autour de ses travaux, principalement poétiques, l'élite de la population cultivée du pays de Galles. Ses cérémonies, quasi-officielles, — l'EISTEDDFOD annuel est qualifié de « royal-national », — sont grandioses.

Tardivement, il essaime sur le continent. En Bretagne armoricaine, les efforts de Le Gonidec et La Villemarqué, sur le terrain linguistique et littéraire de langue celtique, le Parnasse breton, pour les lettres bretonnes de langue française, le mouvement politique enfin, commencé sous l'étiquette régionaliste, ont préparé le terrain.

En 1838, La Villemarqué visite l'EISTEDDFOD d'Avergavenny, puis les Gallois viennent à Saint-Brieuc ; enfin, en 1899, une délégation bretonne armoricaine se rend à l'assemblée bardique de Cardiff, où elle rencontre d'ailleurs des envoyés écossais et irlandais(1). A l'issue de cette réunion panceltique, une branche autonome du collége bardique, avec le rituel gallois, fut transplantée en Bretagne, où elle continue à tenir des assemblées et à fournir des travaux non sans valeur. Il est à noter que les druides y sont choisis à l'ancienneté, et qu'elle comprend des bardes et des ovates. Conformément aux tendances officielles du bardisme gallois moderne, le GORSEDD de Petite-Bretagne s'interdit toute discussion religieuse et professe la plus absolue déférence pour l'Eglise romaine.

Enfin, à la suite des Bretons, les Cornouaillais de Grande-Bretagne, peuple de langue et d'ethnie bretonnes, et les celtistes de France, se réclamant de leur ascendances gauloises, ont obtenu des Gallois l'investiture pour leurs associations bardiques restaurées. Le GORSEDD des Gaules, pour la plupart de ses animateurs, tout en fournissant un sérieux travail de symbolisme celtique, ne cache pas ses sympathies catholiques, et tente une synthèse christiano-druidique(2).

Mais, en dehors du bardisme chrétien médiéval et à ses côtés, la pure tradition druidique se maintient, sporadiquement, il est vrai, et par éclispes, mais avec une inlassable opiniâtreté. Dès les alentours de l'an 1400 de notre ère, une partie des initiés gallois, groupée autour du barde Sion Cent, ose,

---

(1) Sculfort. *Rénovation Celtique,* I, 471, Champion, Paris, 1903. Ch. de Gaulle. *Les Celtes au XIX[e] siècle.* Le Dault, Paris, 1903. Enfin Ch. Le Goffic. *L'Ame bretonne,* Champion 1912, t. II, pp. 224 et sq. L'opportuniste Le Goffic, bien que témoin oculaire de l'*Eisteddfod* de Cardiff, où il fut initié barde, écrit à ce sujet des pages toutes pleines du plus plat conformisme pharisien, et hautement académisables.

(2) Le Grand-druide breton est en ce moment Taldir-Jaffrenou. *Le Gorsedd breton comporte un* AUMÔNIER CATHOLIQUE : Le Gorsedd des Gaules a pour animateur Savoret Ab-Gwalwys). Les préoccupations chrétiennes ont une grande place dans les travaux de ce collège.

au delà du bardisme littéraire, un retour direct au druidisme primitif[1]. On sait peu de choses sur cette tentative de renaissance, mais il semble bien qu'au cours du grand mouvement métaphysique plus ou moins teinté d'occultisme qui secoua l'Europe occidentale au début du XVIIIe siècle, il ait existé, en Grande-Bretagne, quelques conventicules secrets se réclamant du druidisme pré-chrétien.

Plus près de nous, le Gallois Ewàns Davies, MYFYR MORGANWG de son nom bardique, mort en 1888, essaie d'une reconstitution intégrale du druidisme. Rompant délibérément avec le christianisme, il construisit autour du roc du Logan, à Pontypridd, un sanctuaire druidique à ciel ouvert, où les néo-druidisants officiaient à chaque équinoxe et à chaque solstice. Un assez grand nombre de fidèles suivait cet effort[2]. Enfin, la Bretagne armoricaine connut, voici peu d'années, avec le groupe de KAD, et en 1943-1944, avec *Nemeton*, un mouvement concret de reviviscence druidique[3]. Les ouragans de l'histoire ont pu abattre la chénaie. Toujours, la graine est dans le sol !

Mais ce que Morvan Marchal a omis de nous dire, c'est l'origine et le prolongement du mouvement de *Pontypprid*...

Lorsque, trois siècles après le barde Hoël le Bon, le barde Sion Cent tenta, vers 1400, de faire revivre le *druidisme pur*, il s'agissait, non pas de ressusciter mais de prolonger en mode *actif* la filiation *druidique*, voilée derrière le simple bardisme depuis le VIIe siècle. Et la filiation de Sion Cent était *intégralement druidique*.

L'effort courageux de cette école n'aboutit pas, officiellement du moins. L'intolérance des souverains anglais, les Stuards, les Tudor, les Orangistes, d'Henri VIII à Cromwell, l'en empêchèrent. (Par la suite, l'étroit esprit protestant de l'époque perpétua le bâillon, même sans violences légales. Par le simple fait d'hostilité unanime !) Et la filiation de Sion Cent se réfugia alors en des sociétés secrètes plus ou moins proches de l'Occultisme et surtout *dans l'Hermétisme anglais*.

C'est de ces sociétés secrètes, auxquelles Morvan Marchal fait allusion, que sortirent certains des initiés qui, au XVIIIe siècle, sous le nom de « maçons acceptés », codifièrent la rituélie de la Franc-Maçonnerie spéculative. C'est pourquoi le rituel maçonnique anglais repose tout entier sur des traditions celtiques et une mythographie *solaire* : le « triangle écossais » (analogue au cyvail bardique de trois membres) ; les trois « colonnes » de la Loge (analogues aux trois « rayons » ou aux trois « cris » créateurs primitifs) ; le Vénérable, le Premier et le Second Surveillants (analogues au druide, au barde et à l'ovate) ; leurs places respectives (déterminées par les trois positions diurnes du Soleil) ; leurs deux grandes fêtes de l'Ordre, les saints-Jean d'Hiver et d'Eté (correspondant aux deux cérémonies solsticiales du celtisme) ; le rôle de l'Orient dans la Loge (point que désignent les menhirs celtiques pour une époque donnée, généralement les équinoxes ou les solstices) ; le Pentagramme, l'Etoile à Cinq Branches (image de la Cause Première), le Maillet (que porte le dieu celtique Sukuellos), etc..., etc...

Et jusqu'à la rituélie du grade de Maître, qui est la représentation vécue du mythe solaire, et qui a son pendant dans le rameau celtique nordique, avec le mythe de Balder, sur lequel nous reviendrons bientôt.

---

(1) Henri Martin. Op. cit., p. 324.

(2) Le Goffic. Op. cit., pp. 312-313.

(3) Compte tenu de nos précédentes « réserves » sur l'autonomisme breton qui s'en dégageait.

C'est dire que Llyvelin Sion (XVI[e] siècle), qui transcrivit enfin pour la première fois la tradition verbale exprimée dans les Triades (qu'il fallait auparavant connaître par cœur...), Iolo Morganwg, qui les publia (XVIII[e] siècle), Ewans Davies (Myfyr Morganwg), qui constitua le sanctuaire et l'école druidique de Pontypprid (en 1888), étaient des successeurs légitimes, réguliers, de la filiation druidique de Sion Cent...

De nos jours, elle existe encore, au sein de quelques sociétés secrètes occultistes anglaises, et quelques rares Français l'ont reçue, aux environs du début du XX[e] siècle, à Londres. C'est de là que procède le « GWENWED », mouvement celtique *occultiste*.



RESUME DE LA TRADITION :

« CREDO CELTIQUE... »

1. — « Je crois en l'existence d'un seul ETRE, Tout-Puissant, Infiniment Sage, Infiniment Bon, Source et Conservateur de tous les êtres émanés, et que je désigne par les trois lettres saintes : OIW... (Triades : 1 - 5).

2. — « Je crois qu'OIW, parce qu'envisageant par son Omniscience, tous les Futurs possibles, opère parmi eux, par son Omnisapience, une discrimination éternelle comme Lui, constituant ainsi le Bien et le Mal. Ce qu'il admet, souhaite, conserve, constitue alors KEUGANT, le « Monde Divin ». Ce qu'il réfute, rejette, réprouve, constitue ANWN, « l'Abîme ». (Triades 6 - 7 - 8 - 14 - 83 - 72).

3. — « Je crois qu'OIW, parce qu'Infiniment Bon, souhaite et fait que tout ce qui constitue ANWN évolue et s'améliore, parvenant fatalement un jour en KEUGANT. Mais, parce qu'en Lui, la « possibilité » des choses, bonnes ou mauvaises, est infinie, éternelle est donc cette Œuvre de Rédemption, comme le sont eux-mêmes, ANWN et KEUGANT... (Triades 7 - 14).

4. — « Je crois que ceux des êtres existant de toute éternité, tels qu'OIW les souhaite, constituent alors ce que les hommes nomment les « dieux », soit ses propres Attributs métaphysiques, et ses modalités de manifestations. Ces êtres résident alors au Cercle secondaire de GWENVED, le « Monde Blanc », cercle de la Plénitude, seul reflet de KEUGANT accessible aux êtres émanés. (Triades : 14 - 83 - 72).

5. — « Je crois que tous les « possibles », rejetés en ANWN, sont destinés à devenir des « créatures », et qu'en émergeant de ce Cercle par la Grâce et l'Amour Divins, elles constituent le Cercle d'ABRED, le « Monde de l'Epreuve et de la Nécessité », seul reflet supérieur d'ANWN. (Triades : 14).

6. — « Je crois que tous les êtres qui ne sont pas, de toute éternité, les « Dieux-Attributs » du Dieu de KEUGANT, naissent au sein d'ANWN, l'Abîme originel, ensemble de ce que l'Eternelle Sagesse rejette de toute Eternité. Ces êtres doivent tous parvenir finalement dans le Cercle de GWENVED, tels qu'OIW l'a souhaité éternellement, riches de la totalité de leurs souvenirs, de leurs expériences passées, épurés et transformés par le jeu de cette Palingénésie. (Triades : 12 - 14 - 17).

7. — « Je crois que tous ces êtres s'élèvent auparavant à travers toutes les formes possibles et imaginables de la Vie, en ce vaste kaléidoscope qu'est l'Eternelle-Nature, successivement minéraux, minéraux-plantes, végétaux, végétaux-animaux, animaux, inférieurs et supérieurs, ce jusqu'à l'état d'Homme, carrefour où les attend la Liberté Morale, et sa responsabilité. Ils constituent alors le Cercle d'ABRED, le « Monde de Nécessité et de l'Epreuve », précurseur du GWENVED de béatitude. (Triades : 14 - 17).

8. — « Je crois qu'en vertu de cette Liberté et du Choix qui en découle, et tant qu'ils se trouvent dans le plan d'ABRED, soumis à l'Expérience, et à la Douleur et à la Mort transmutatrices, les Hommes peuvent, par leur acceptation ou leur refus, leur choix intelligent ou déraisonnable, s'élever ou déchoir dans l'échelle humaine. (Triades : 13 - 17 - 24).

9. — « Je crois que, parvenus une première fois au Cercle de GWENVED, au Monde de la Plénitude, l'Etre peut redescendre volontairement au Cercle d'ABRED et s'y réincarner en forme humaine, soit aux fins d'expériences nouvelles et du bénéfice spirituel et intellectuel en découlant, soit dans le but altruiste d'aider les Hommes et les êtres inférieurs à se dégager de l'ABRED. Cela, autant de fois qu'il le désire, protégé par l'Oubli. (Triades : 30 - 40).

10. — « Je crois que, parce que l'Eternité et l'Infinité Divines font qu'OIW demeure inaccessible à la Créature, même parvenue au GWENVED, éternelles en durée, infinies en possibilités, sont ces « expériences » de l'Etre. Ainsi, la Sagesse et l'Amour Divins le font participer à une éternité et une infinité relatives, proportionnelles à son égo, images et reflets de l'Eternité et de l'Infinité Absolues, et par là même, génératrices d'un *Eternel Devenir*. (Triades : 40 - 77).



Tels sont les dix points du Crédo celtique...

CONCLUSION

> « Les victoires romaines ont appris ce qui était inconnu auparavant. Et ceux-là sont maintenant condamnés à l'esclavage qui, nés pour la liberté, ignoraient même chez eux ce qu'était le *servage*... »
>
> (HEGESIPPE.)

De la religion celtique, il ne reste plus rien. Ovates, bardes, druides sont morts. Un jour, dans les Gaules ensoleillées, les Barbares sont apparus. D'au delà des Alpes d'abord. Avec César, le débauché sans scrupules, les mercenaires crétois, carthaginois, germains, se sont répandus d'un bout à l'autre du territoire. Portant avec eux le viol, le pillage, le massacre, la torche de l'incendie, ils ont d'abord enrichi Rome ! Par longues files, les convois ont acheminé vers l'Italie mercantile et décadente, les éléments de la richesse gauloise. A peine relevée de ses ruines, une province était aussitôt remise en coupe. Et la fumée des incendies était à peine dissipée, que déjà les corbeaux d'outre-monts revenaient à la curée. Loin des risques des batailles, le négociant romain confiait le soin de l'enrichir à des guerriers venus du Danube ou du Rhin. Noyant tous les sursauts successifs de l'indépendance gauloise dans d'affreux massacres, César envoyait vers les lupanars du Latium ou de la Campanie, les jeunes femmes et les jeunes filles raziées dans les cités vaincues. Et au long des routes, de la contrée des Carnutes au pays des Sequanes, de la Narbonaise à l'Armorique, en passant par l'Arvernie, les guerriers gaulois s'en allaient au long des routes, crevant de misère et de souffrances, tendre vers leurs dieux les poings coupés par la clémence du vainqueur[1] !

Et pourtant...

Un géographe ancien l'a dit : « Il semble qu'une Providence tutélaire ait destiné les Gaules à devenir le lieu le plus florissant du monde ». Et il faut toute l'inconscience de certains historiens matérialistes pour parler de la « civilisation » romaine, effaçant la « barbarie » gauloise ! Civilisées, les foules hystériques du Colisée ? Civilisés, les peuples qui admettaient qu'un de leurs empereurs épousât un cheval ? Civilisés, ces monstres qui ont nom Tibère, Néron, Calligula, Héliogobale, et choisis par des « élites » militaires ou commerciales pour assurer les fastes de l'Empire ?... Si on donne le nom de civilisation au simple confort matériel, qu'on nous permette alors de dire que le matelas gaulois valait bien le lit de sangle du romain, que le vin de ses vignes, conservé dans des tonneaux, valait bien celui que le romain abritait dans des jarres ! Et que la fortification gauloise s'est avérée aussi sûre

---

(1) Un million et demi de Gaulois et de Gauloises furent vendus comme esclaves dans les villes d'Italie, sans considération de parenté, d'âge, ou de sexe.

que la fortification romaine ! Mais là encore, la Gaule a payé de son indépendance ses divisions intestines, et son individualisme déjà latent.

Au peuple qui avait vu Sigovène et Bellovèse, mener leurs enseignes sur les bords du Danube et du Pô, six siècles avant l'ère chrétienne, un peuple de marchands réussit à mettre le bâillon et le joug. Et les descendants des guerriers de Brennus, qui firent trembler Rome, s'en allèrent mourir dans les jeux du Cirque...

Mais la fin de la nation gauloise est encore effacée par celle de ce qui inspirait ses élites religieuses. En place de la haute théocidée celtique, et de l'incontestable élan métaphysique qu'elle suscitait, Rome substitua son panthéon de divinités décadentes. Avec les enseignes romaines, arriva la confusion religieuse, puis l'indifférence. Et c'est vers l'Ouest, dans les forêts d'Armorique, que les Druides emportèrent leurs traditions. Avec les enseignes gauloises, avec l'Alouette, le Sanglier impétueux, et le Cheval Blanc, symbole de Victoire.

Mais tout était fini. Et ce que l'acharnement de Rome n'avait pu réaliser tout à fait, une religion nouvelle, venue des déserts de Palestine, avec les espoirs et les rêves d'esclaves ou de plébéiens fanatisés l'allait accomplir. Sans répit, Christianisme et Druidisme vont s'affronter. Et avec l'appui séculier de rois barbares mais convertis, avec l'assurance que donnent les lances et les framées, les hangons et les glaives, les missionnaires chrétiens vont effacer toute trace de la pensée celtique. Seules, transcrites par on ne sait quel miracle, les Triades subsisteront, débris de la Pensée morte. Et, chose étonnante, c'est au sein de ce peuple qui fut le dernier refuge du Celtisme, que la religion nouvelle jettera ses plus profondes assises, et puisera ses disciples les plus fervents.

Faut-il le déplorer ? Non. Tout a sa raison d'être, et Dieu sait tirer le Bien du Mal, nous disent les Triades. Peut-être, menacée d'abâtardissement ou de déformation, la pure religion du début avait-elle fait place à un compromis malheureux ? Et sa disparition depuis dix-huit siècles, doit-elle permettre une prochaine résurrection ? La Race est là, forte de la mémoire héréditaire et collective. Et si la religion rivale perd, avec les lustres, de son emprise sur les individus, la pure pensée celtique pourra entin renaître, comme le Phénix de la légende.

Sur ces tisons noircis, nous avons osé rechercher un peu de rouge ! Et nous avons formulé intérieurement le vœu du poète :

« Nous ceindrons à midi l'armure aux mailles d'or
« Que le soleil martelle au ras des flots celtiques... »

Peut-être ces pages éveilleront-elles, dans l'âme du lecteur *l'écho lointain d'une Vérité déjà entrevue.* Si ce souhait se réalise, puisse notre effort n'avoir pas été vain. Qu'elle renaisse la vieille croyance de nos aïeux ! Que la connaissance scientifique lui apporte l'appui de ses acquisitions ! Car en Occident, la Tradition Celtique est la seule métaphysique susceptible, dans l'Avenir, de satisfaire au cœur des hommes leur soif éternelle de l'Absolu.

Alors, quand nous aurons enfin compris tout le mystère qu'elles dissimulaient, les vieilles divinités de nos pères nous apparaîtront plus vivantes encore. La Nature nous semblera plus proche, tout le pourquoi des êtres et des choses se discernera mieux, et la Mort elle-même nous semblera moins effrayante. Car notre vie, *la Vie,* aura désormais un But. Nous saurons qu'elle n'est qu'un voyage, voyage menant vers l'Immortalité quoi qu'il arrive. Et c'est dans ce fameux linceul de pourpre, où dorment les Dieux morts, que nous pourrons, sans crainte, tailler nos Voiles !...

Imprimé en France pour la Librairie Niclaus en Juillet 1945 par l'Imprimerie E. Cau, 7 bis, rue des Suisses, Paris-14e - C. O. 31.1017 — Numéro d'autorisation : 1862 — Dépôt légal effectué dans le 3e trim. 1945 - N° de l'éditeur : 5 - N° de l'imprim. : 3.